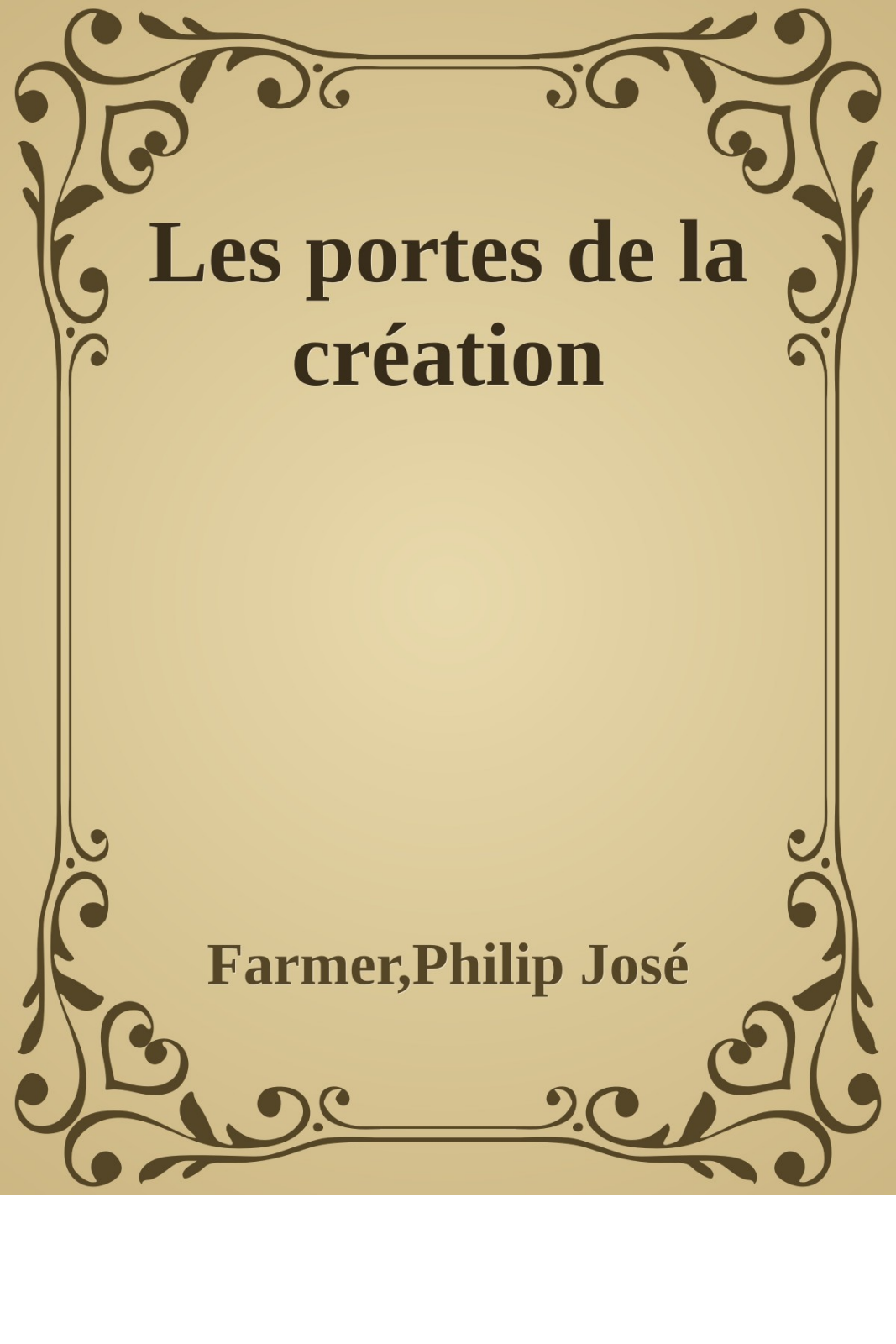


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Les portes de la création

Farmer, Philip José

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION

Philip José Farmer

LES PORTES DE LA CREATION



Philip José Farmer

Les portes de la création

Saga des Hommes Dieux-2

*Traduit de l'américain
par Guy Abadia*



PRESSES POCKET

Titre original :

The Gates Of Creation

© 1966, Philip-José Farmer.

ISBN : 2-266-01202-9

I

JADIS, il y avait de cela des milliers d'années, les Seigneurs avaient eu recours à l'électronique, l'hypnotisme et la psychopharmacologie pour s'affranchir des servitudes du sommeil. Jour et nuit, mois après mois, ils gardaient une forme physique absolue, un regard éternellement frais. Jusqu'au jour où leur psychisme s'était effondré. Hallucinations, fureurs démentielles, angoisses irraisonnées les avaient assaillis. Certains avaient à jamais sombré dans la folie. D'autres avaient dû être supprimés ou emprisonnés.

C'est alors que les Seigneurs s'étaient aperçu que même eux, les faiseurs d'univers, possesseurs d'une science qui leur conférait presque le statut de dieux, avaient besoin du rêve. Leur inconscient, faute de pouvoir communiquer pendant le sommeil avec leur conscient, s'était rebellé. Son arme était la folie.

C'est pourquoi maintenant tous les Seigneurs dormaient et faisaient des rêves.

Robert Wolff, jadis appelé Jadawin, Seigneur du « Monde aux Nombreux Niveaux », un univers construit en forme de tour de Babel, faisait un rêve.

Il rêvait qu'une étoile à six branches avait pénétré dans sa chambre par une fenêtre ouverte. Tournoyante, elle flotta jusqu'au pied de son lit, au-dessus duquel elle s'immobilisa. C'était un *pandoogaluz*, un antique symbole de la religion à laquelle les Seigneurs avaient cessé de croire. En son centre brillait une lueur blanche. De chacune de ses six branches irradiait un rayon de couleur différente : rouge, orangé, azur, mauve, noir et jaune. Le cœur de l'étoile palpitait comme un soleil, et les rayons, tels des dards acérés, brûlaient ses paupières fermées.

« Que me veux-tu ? » s'écria Wolff. Il savait qu'il rêvait. Le symbole était un danger. Même les ombres qui se dessinaient entre ses branches étaient lourdes de signification funeste. Wolff savait que l'étoile était envoyée par son père, Urizen, qu'il n'avait pas vu depuis deux mille ans. « Jadawin ! »

C'était une voix silencieuse. Les six rayons s'enroulaient et s'entortillaient comme des tentacules vivants pour former des arabesques de feu. Wolff reconnut l'antique alphabet des Seigneurs. Il vit les mots flamboyer devant lui, mais il comprit leur signification

moins visuellement qu'à travers la voix qui s'adressait à lui. Une voix profonde, si profonde qu'elle faisait trembler tout son être et semblait vouloir s'emparer de lui pour le transformer en d'horribles motifs de lumière cauchemardesque.

« Réveille-toi, Jadawin ! » lui disait la voix de son père. Et en entendant ces mots, il sut que le flamboyant *pandoogaluz* n'était pas seulement dans sa tête, mais qu'il avait une existence réelle. Il ouvrit les yeux et fixa la voûte lumineuse au-dessus de son lit ; elle émettait de faibles pulsations teintées de rouge, de noir, de jaune et de vert. Il tendit la main pour toucher Chryséis, sa femme. Mais sa place à côté de lui était vide.

Il se redressa alors et la chercha du regard, mais elle n'était pas dans la pièce. Il cria : « Chryséis ! »... puis aperçut l'objet multicolore à six branches qui flottait à deux mètres du pied de son lit. Non plus en lettres de feu mais en paroles sonores ; et la voix de son père en sortit :

« Jadawin, mon fils, mon ennemi ! Ne cherche pas la créature inférieure que tu t'es donnée pour compagne. Elle est partie et ne reviendra pas. »

Wolff sauta à bas de son lit. Comment cette chose avait-elle pu entrer dans sa citadelle prétendument inexpugnable ? Bien avant qu'elle ait atteint cette chambre, située au centre du palais, des sonneries d'alarme auraient dû le réveiller, des portes massives auraient dû retomber partout dans l'énorme édifice, des lasers auraient dû être activés à l'entrée des corridors, prêts à faucher au passage d'éventuels assaillants. Cent pièges différents auraient dû fonctionner. Le *pandoogaluz* aurait dû être tailladé, déchiqueté, calciné, broyé, désintégré, noyé.

Mais pas une seule ampoule ne s'était allumée au grand mur qui faisait face à son lit, un mur apparemment couvert d'inoffensives arabesques décoratives mais qui était en réalité le centre de contrôle de tout le système d'alarme du palais. Le panneau émettait une douce fluorescence, comme s'il n'y avait aucune présence indésirable à un million de kilomètres à la ronde.

La voix d'Urizen, son père, émit un rire : « Tu ne croyais pas, Jadawin, que tu pouvais résister au Seigneur des Seigneurs avec tes ridicules défenses ? Tel que tu es là, pitoyablement hébété, tremblant et baigné de sueur, je pourrais te tuer, si j'en avais envie.

— Chryséis ! » s'écria de nouveau Wolff.

« Chryséis est partie. Elle n'est plus à l'abri dans ton lit et dans ton univers. Elle a été emportée avec autant de discrétion et de célérité qu'un joyau par un malfaiteur.

— Que veux-tu de moi, père ? » demanda Wolff.

« Que tu viennes la chercher. Que tu essaies de me la reprendre. »

Avec un cri de rage, Wolff bondit sur le lit et se jeta vers le *pandoogaluz*. Ce faisant, il abandonnait toute prudence, car sa raison lui disait que le contact risquait d'être fatal. Ses mains étreignirent l'objet multicolore. Mais elles se refermèrent sur le vide et se rencontrèrent. Il retomba stupidement sur le sol, regardant l'endroit où s'était trouvé le polyèdre étoile. Au moment où ses mains l'avaient approché, l'objet avait disparu.

Peut-être, après tout, n'avait-il pas eu de réalité physique. Peut-être n'était-ce rien d'autre qu'une projection mentale. Mais Wolff ne croyait pas beaucoup à cette explication. Plus vraisemblablement, il s'agissait de quelque configuration d'énergies, de champs artificiellement assemblés et contrôlés à distance. L'émetteur pouvait aussi bien se trouver dans l'univers voisin que séparé du sien par un million de « portes ». La distance ne comptait pas. Ce qui importait, c'était qu'Urizen avait franchi impunément les murs de son univers privé. Et qu'il avait emporté Chryséis.

Wolff savait que son père ne se manifesterait plus. Il ne possédait aucune indication sur l'endroit où se trouvait Chryséis, ni sur le sort qui lui était réservé, mais il n'ignorait pas ce qu'il avait à faire. Avant tout, il fallait découvrir l'emplacement du cosmos secret de son père. Puis il devrait localiser la porte qui donnait accès à cet univers privé. Dès qu'il aurait franchi cette porte, il aurait à déjouer les pièges qu'Urizen ne manquerait pas de semer sur son passage. S'il sortait victorieux de cette épreuve – et la chose était peu probable – il lui resterait à découvrir Urizen et à le tuer. C'était la seule manière de sauver Chryséis.

Tel était le sport auquel les Seigneurs s'adonnaient depuis des millénaires. Wolff lui-même, en tant que Jadawin, septième fils d'Urizen, avait survécu à dix mille années de ce passe-temps funeste. À la vérité, il s'était surtout maintenu en vie en se contentant de rester chez lui. Contrairement à la plupart des autres Seigneurs, il ne s'était pas lassé de ce qu'il avait créé. Il en avait joui, cruellement, il le reconnaissait maintenant. Non seulement il avait exploité à des fins égoïstes les créatures de son univers, mais il avait établi des défenses grâce auxquelles maints Seigneurs rivaux, hommes ou femmes, parfois même ses propres frères et sœurs, avaient été capturés et tués dans de lentes et effroyables souffrances. Non pas qu'il éprouvât le moindre remords vis-à-vis des Seigneurs qu'il avait torturés ; ils avaient pris leurs responsabilités en venant le défier chez lui, et s'ils avaient gagné, Wolff ne doutait pas qu'ils lui auraient réservé un sort pire que la mort. Mais il regrettait avec sincérité tout le mal qu'il avait fait aux innocents habitants de ce monde.

Puis un seigneur, Vannax, avait réussi à l'envoyer par trahison sur un autre univers, la Terre, non sans être obligé d'accomplir avec lui le

voyage forcé. Un troisième Seigneur, Arwoor, en avait profité pour intervenir et s'approprier le monde de Jadawin.

Isolé sur une planète inconnue, dépossédé, désarmé, incapable de supporter l'idée qu'il ne pourrait plus regagner son univers, Jadawin s'était réfugié dans une amnésie totale. Adopté par un habitant du Kentucky, il avait pris le nom de Robert Wolff. Après une vie terrestre paisible caractérisée par une attirance et une facilité mystérieuses pour l'étude des langues anciennes, il avait par hasard découvert une « porte » donnant sur l'univers qu'il avait créé dix mille ans auparavant.

Au cours d'une série d'aventures qui le conduisirent du niveau le plus bas de cet univers en forme de tour de Babel au palais de l'usurpateur Arwoor, situé au sommet, il avait rencontré Chryséis, une de ses semi-créations, dont il était tombé amoureux, puis il avait retrouvé son statut de Seigneur, non sans rester marqué par son séjour sur la Terre. Jadawin était devenu humain.

Ses larmes, provoquées par l'angoisse où le plongeait la perte de Chryséis, prouvaient qu'il n'était plus le même. Aucun Seigneur n'était capable de verser des larmes pour une autre créature vivante, bien que l'on rapportât qu'Urizen avait une fois pleuré de joie en capturant deux de ses fils, plusieurs milliers d'années auparavant.

N'étant pas homme à perdre du temps, Wolff commença aussitôt ce qu'il avait à faire. Tout d'abord, il devait s'assurer que quelqu'un garderait le palais pendant son absence. Il ne voulait pas revenir pour trouver comme la dernière fois quelqu'un d'autre installé à sa place. Or, il connaissait un seul homme capable de s'acquitter de cette tâche en toute confiance. C'était Kickaha (alias Paul Janus Finnegan, né à Terre Haute, Indiana, sur la Terre), Kickaha qui lui avait donné la trompe qui lui avait permis de quitter la Terre. Kickaha qui lui avait fourni l'aide indispensable pour reconquérir son statut de Seigneur.

La trompe !

Avec elle, il pourrait localiser l'univers d'Urizen et s'y ménager un accès ! En quelques larges enjambées, il traversa la chambre dallée de chrysophase et fit pivoter une section de mur sculptée en forme d'aigle géant de la planète. Il eut un sursaut de stupeur. LA trompe n'était plus à sa place dans sa niche secrète !

Ainsi, non seulement Urizen avait emporté Chryséis, mais il avait volé l'antique trompe de Shambarimen.

Soit. Il voulait bien verser des larmes pour les beaux yeux de Chryséis, mais il refusait de perdre son temps à déplorer en vain la perte d'un objet, aussi vénérable fût-il.

Il sortit inspecter les corridors du palais. Aucun dispositif d'alarme n'avait fonctionné. Tout dormait comme si la journée qui s'annonçait devait être aussi calme et sereine que toutes celles qui avaient suivi

son retour au toit du monde. Malgré lui, Wolff frissonna. Il avait toujours eu peur de son père. Maintenant qu'il avait un exemple tangible de l'étendue de ses pouvoirs, il le redoutait encore plus. Mais il n'hésiterait pas à se lancer à sa recherche. Il le traquerait sans merci et le tuerait, ou mourrait en essayant.

Dans l'une de ses impressionnantes salles de contrôle, il prit place devant une console en forme de pagode. Il établit un programme qui ferait défiler automatiquement devant lui des images de tous les endroits de la planète où il avait dissimulé un dispositif vidéo. Il disposait en tout de dix mille objectifs, répartis sur les quatre niveaux inférieurs et généralement camouflés dans des arbres ou dans des rochers. Il pouvait ainsi être en permanence au courant de ce qui se passait dans divers secteurs clés. Deux heures durant, il contempla les images qui se succédaient rapidement sur l'écran. Puis, sachant que plusieurs jours seraient peut-être nécessaires, il inséra dans le circuit l'eidolon de Kickaha et laissa l'appareil. À présent, si l'image de Kickaha apparaissait sur l'écran, le dispositif se bloquerait sur la scène et un signal d'alarme avvertirait Wolff. Il mit en opération dix autres consoles. Leur travail consistait à sonder automatiquement le cosmos des univers « parallèles » pour les détecter et les identifier. Les coordonnées dont Wolff disposait datant de quelque soixante-dix ans, il était probable que le nombre d'univers repérés dépasserait les mille deux cent huit mondes enregistrés. C'était cet excédent qui intéressait surtout Wolff. Son père avait depuis longtemps abandonné Gardazrintah, où Wolff avait passé ses jeunes années en compagnie de nombreux frères, sœurs et cousins. En réalité, Urizen, qui se désintéressait d'univers entiers aussi rapidement qu'un enfant gâté se lasse d'un nouveau jouet, avait à trois reprises changé de résidence depuis son départ de Gardazrintah. Et il y avait de fortes chances pour qu'il en ait encore changé depuis.

Même une fois que tous les univers nouveaux auraient été détectés, Wolff ne pourrait être certain que celui de son père était parmi eux. Un monde entièrement clos était indétectable. Seules les « portes », dont chacune était caractérisée par une fréquence unique, permettaient de distinguer un univers d'un autre. Si vraiment Urizen voulait échapper aux recherches, il pouvait se servir d'une porte à obturation variable. Elle s'ouvrirait soit à intervalles réguliers, soit par intermittence, selon un code qu'il aurait choisi. Et si les instruments de Wolff balayaient le corridor parallèle – dont faisait partie cet univers au moment où la porte était fermée, ils ne détecteraient absolument rien. Pour eux, ce serait une zone « vide » de plus.

Une chose était sûre, cependant : Urizen voulait qu'il se lance à sa poursuite. Il avait dû faire en sorte de ne pas lui rendre la tâche totalement impossible.

Même les Seigneurs ont besoin de manger. Wolff prit un déjeuner léger servi par un talos, robot mi-métal, mi-protéines qui ressemblait à un chevalier du Moyen Âge en armure et dont il possédait plus de mille exemplaires. Puis il fit sa toilette dans une pièce aux parois taillées dans une émeraude géante. Il revêtit un ensemble de coton à côtes couleur de grive : mocassins souples, pantalon étroit, polo à col ouvert relevé en arrière, le tout agrémenté seulement d'une large ceinture de cuir de mammoth et d'une chaîne d'or autour du cou. Au bout de la chaîne pendait un jade rouge représentant Shambarimen, qui lui avait été offert à l'âge de dix ans par le maître artiste et artificier des Seigneurs. Lorsqu'il était au palais, Wolff s'habillait simplement, ou même pas du tout. En de rares occasions, lorsqu'il devait se rendre dans les niveaux inférieurs pour assister à quelque cérémonie solennelle, il portait l'un des somptueux costumes d'apparat des Seigneurs, caractérisés par leurs coiffures compliquées. Le reste du temps, il se déplaçait toujours incognito et se conformait en matière d'habillement (ou de non-habillement) aux usages de l'endroit où il se trouvait. Quittant les murs du palais, il se dirigea vers l'un des nombreux jardins suspendus du toit du monde. Il eut vite fait de trouver, perché sur un arbre, un Œil du Seigneur. C'était un énorme corbeau, survivant du massacre à l'issue duquel Wolff et ses alliés avaient reconquis le palais. Maintenant que l'usurpateur Arwoor était mort, les corbeaux avaient transféré leur loyauté à Wolff.

Il ordonna à l'Œil du Seigneur de partir immédiatement à la recherche de Kickaha. Il alerterait tous les autres corbeaux, et aussi les aigles de Podarge. Kickaha était requis d'urgence au palais. Au cas où il recevrait le message mais arriverait au palais après le départ de Wolff, il devrait assumer provisoirement les fonctions de Seigneur. Au bout d'un laps de temps raisonnable, si Wolff n'était toujours pas de retour, Kickaha serait libre d'agir à sa guise.

Il savait qu'alors Kickaha ferait tout pour retrouver sa trace et qu'il était vain de vouloir l'en empêcher.

Le corbeau prit son vol, heureux d'avoir une mission à remplir. Wolff retourna au palais. Les écrans-témoins recherchaient toujours inlassablement l'image de Kickaha. Mais les chercheurs d'univers, qui n'avaient besoin que de quelques microsecondes pour repérer et identifier une porte, avaient balayé la totalité des mondes et en étaient déjà à leur sixième passage. Il les laissa continuer pour le cas où certaines portes auraient été à déclenchement variable. Le résultat des cinq premiers passages était là, dûment transcrit sur un rouleau dans la langue des anciens Seigneurs.

Trente-cinq univers nouveaux avaient été décelés. Sur ce nombre, un seul possédait une porte unique.

Wolff s'en fit projeter l'image spectrale. C'était une étoile à six

branches, au cœur rouge, cette fois-ci, et non blanc, comme précédemment. Rouge en signe de danger.

Il sut qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait aussi clairement que si Urizen lui avait parlé en lettres de feu : Je suis là ; viens me chercher, si tu en es capable.

Il se représenta le visage de son père, ses traits d'épervier racé aux prunelles étincelantes comme du diamant noir. Les Seigneurs n'avaient pas d'âge ; leur corps conservait l'apparence de sa vingt-cinquième année. Pourtant, les passions étaient plus fortes que toute l'antique science des Seigneurs. Aidées de leur puissant allié le temps, elles accomplissaient sur la chair un lent et patient travail d'érosion. La dernière fois qu'il avait vu son père, des rides de haine s'inscrivaient sur son visage. Dieu seul savait, à présent, à quelle profondeur elles avaient atteint, car il était clair qu'Urizen n'avait pas cessé de haïr.

En tant que Jadawin, Wolff avait nourri à l'égard de son père une compréhensible aversion. Mais contrairement à la majorité de ses frères et sœurs, il ne s'était pas acharné à essayer de provoquer sa perte. Il s'était simplement tenu à l'écart, en faisant tout pour oublier jusqu'à son existence. Maintenant, cependant, tout avait changé. Il l'exécrait pour ce qu'il avait fait à l'innocente Chryséis, et il avait pris la froide détermination de le tuer comme un chien à la première occasion.

Fabriquer une porte, dont l'image-fréquence reproduirait exactement celle du *pandoogaluz* apparu sur l'écran, était relativement un jeu pour ses machines. Au bout de vingt-quatre heures, la réplique était là, prête à lui ouvrir l'accès de l'univers d'Urizen. Kickaha n'était toujours pas en vue sur ses écrans chercheurs. Cela ne signifiait pas que l'insaisissable gaillard avait quitté la planète : elle possédait une surface habitable supérieure à celle de la Terre, et Kickaha pouvait encore se trouver en mille endroits différents, en dehors du champ de vision des chercheurs électroniques. Dans ces conditions, sa découverte risquait fort de se faire attendre longtemps.

Wolff décida de ne pas perdre davantage de temps. La réplique à peine terminée, il fit un repas léger et but longuement, car il ne savait pas ce qui l'attendait de l'autre côté de la porte. Il s'arma d'un vibreur, d'un poignard d'un arc et d'un carquois de flèches. Ces armes primitives plus efficaces parfois que les vastes moyens technologiques dont il disposait par ailleurs, n'étaient pas le moindre paradoxe de la vie que menaient les Seigneurs et des conditions dans lesquelles ils étaient souvent amenés à opérer.

Mais Wolff ne se faisait pas d'illusions. Il connaissait trop la nature des pièges mortels qui allaient lui être tendus pour espérer avoir le temps d'utiliser ses armes.

Maintenant, se dit-il, il est temps de passer à l'action. Inutile

d'attendre plus longtemps. Et il traversa la réplique du *pandoogaluz*. Une tornade hurlante s'empara de lui. Des ténèbres aveugles l'environnaient. Il se sentit écartelé par des mains géantes. Tout cela l'espace d'un étourdissant éclair.

Il avait de l'herbe à ses pieds. Au loin se découpait une végétation géante contre le rouge du ciel. Derrière lui était la mer, bleue. Le ciel était uniformément, lumineux, sans qu'aucun soleil fût visible. Ses vêtements étaient intacts malgré l'impression qu'il avait ressentie en franchissant la porte. De plus, il avait conservé toutes ses armes.

Quel que fût l'endroit où il se trouvait, il n'était certainement pas à l'intérieur de la citadelle d'Urizen.

Il se tourna pour voir le polyèdre étoile qui lui avait livré passage. Il n'était plus là. À sa place se dressait, sur un large rocher plat, un énorme hexagone de métal violet. Il se rappela alors que quelque chose l'avait violemment poussé à la sortie de la porte et qu'il avait fait plusieurs pas en avant pour éviter de perdre l'équilibre.

Urizen avait placé une seconde porte à l'intérieur de son *pandoogaluz*, et l'avait ainsi détourné vers un autre univers. Pourquoi il avait agi de la sorte, Wolff ne doutait pas qu'il allait le savoir bientôt.

Il ne se faisait aucune illusion sur ce qui l'attendait s'il essayait de franchir la porte en sens inverse. Néanmoins, n'étant pas homme à négliger la moindre chance, il s'approcha de l'hexagone. Comme il s'y attendait, il put l'enjamber facilement et se retrouva de l'autre côté du rocher. La porte était à sens unique.

Quelqu'un toussa derrière lui et il fit brusquement volte-face, vibreur au poing.

II

LE terrain gazonné finissait abruptement dans la mer, sans grève intermédiaire. L'animal qui venait d'émerger se trouvait seulement à quelques mètres de lui. Il était accroupi à la manière d'un crapaud sur d'énormes pattes rondes et molles aux larges extrémités palmées. Le torse était humanoïde et adipeux, et le ventre bombé comme celui d'une oie grasse. Le cou était long et souple et surmonté d'une tête humaine. Mais le nez était plat et percé de deux fentes étroites. Des excroissances de chair rouge pendaient aux coins de la bouche. Les yeux étaient grands et verts. Il n'y avait pas d'oreilles. Le crâne était couvert, comme le reste du corps, d'une fourrure bleu foncé à l'aspect huileux.

« Jadawin ! » dit la créature. Elle s'exprimait dans la langue antique des Seigneurs. « Jadawin ! Ne me tue pas ! Ne sais-tu pas qui je suis ? »

Wolff fut interloqué, mais pas au point d'oublier de regarder derrière lui. La créature essayait peut-être de détourner son attention.

« Jadawin ! Ne reconnais-tu pas ton propre frère ? »

Wolff était indécis. Le corps mi-morse mi-crapaud, l'absence d'oreilles et la fourrure bleue rendaient difficile toute identification. Et puis il y avait le temps. Si ce monstre avait été son frère, les millénaires qui s'étaient écoulés avaient dû le lui faire oublier.

Pourtant, cette voix... elle creusait les strates de sa mémoire rouillée comme un chien à la recherche d'un vieil os. Confusément...

Il secoua la tête et jeta de nouveau un rapide regard aux fourrés géants derrière lui. « Qui es-tu ? » demanda-t-il.

La créature geignit. Wolff se dit que son frère – si frère il y avait – devait être emprisonné dans ce corps depuis bien longtemps, car les Seigneurs n'avaient pas l'habitude de geindre.

« Vas-tu me renier, toi aussi, comme les autres ? Ils m'ont chassé à coups de pierres, maltraité, raillé, insulté ; ils m'ont dit... »

Le monstre fit claquer ses nageoires l'une contre l'autre ; son visage se distordit et de grosses larmes coulèrent de ses grands yeux sur ses joues bleues. « Oh ! Jadawin, ne sois pas comme eux ! Tu as toujours été mon préféré, mon frère bien-aimé. Ne sois pas aussi cruel que les autres ! »

Les autres, se dit Wolff. D'autres étaient passés là avant lui. Quand ? « Assez de mystères », s'écria-t-il, excédé. « Qui es-tu ? » Le

monstre se dressa sur ses pattes, la chair adipeuse saillant sous l'effort des muscles et fit un pas en avant. Wolff ne recula pas, mais pointa fermement son vibreur : « Reste où tu es. Ton nom. »

La créature s'arrêta, mais les larmes coulaient toujours d'abondance. « Tu es aussi méchant que les autres. Tu ne penses qu'à toi-même. Mon sort ne t'intéresse pas. Les souffrances, la solitude, les tortures que j'ai endurées si longtemps – ô, combien longtemps – ne t'émeuvent donc pas ?

— Peut-être, si je savais qui tu es », répondit Wolff. « Et si je savais ce qui t'est arrivé.

— Oh, Seigneur des Seigneurs ! Mon propre frère ! » s'écria le monstre. Et il fit glisser en avant dans un ruissellement d'eau son autre pied palmé. Il tendit vers Wolff une nageoire huileuse, comme pour implorer un geste d'amitié. Puis il s'immobilisa brusquement, le regard braqué sur un point situé à la droite de Wolff. Ce dernier plongea aussitôt de côté tout en opérant sur lui-même un quart de tour pour couvrir de son arme à la fois le monstre et un nouvel arrivant éventuel. Il n'y avait personne.

Comme la créature l'avait prémédité, elle bondit sur Wolff au moment même où il se jetait de côté. Comme une catapulte, ses pattes se détendirent et le projetèrent en avant. Si Wolff s'était seulement retourné, il aurait été renversé par l'énorme masse. Se tenant de profil, il fut juste heurté au passage par l'extrémité d'une nageoire. Même ainsi, l'impact sur son épaule gauche suffit à le projeter violemment de côté et à lui faire lâcher son vibreur. Wolff était par lui-même d'une constitution extrêmement solide et puissante. De plus, la science des Seigneurs avait porté ses réflexes nerveux et sa force musculaire au double de leur efficacité. S'il avait été un Terrien normal, il aurait perdu à jamais l'usage de son bras et aurait été incapable de résister au second assaut du monstre.

Avec un glapissement de rage et de frustration, la créature atterrit à l'endroit que venait de quitter Wolff, s'affaissa sur ses pattes comme sur un ressort à boudin, pivota, puis bondit de nouveau. Tout cela l'espace d'un éclair.

Wolff avait réussi à recouvrer l'équilibre. Il plongea en direction du vibreur. L'ombre de la créature passa au-dessus de lui. Elle poussa un cri qui lui vrilla les tympans. Mais il avait récupéré son vibreur, roulé plusieurs fois sur lui-même et opéré un rétablissement sur ses jambes. Pendant ce temps, la créature s'élançait de nouveau vers lui. Il retourna son vibreur dans sa main droite et lui assena au passage un terrible coup de crosse sur la tête. Une fois de plus, l'impact du corps massif lui fit perdre l'équilibre. Il boula en arrière. La créature gisait face contre terre ; une tache rouge s'élargissait sur son crâne de morse.

Des applaudissements se firent entendre. Il se retourna pour

apercevoir deux êtres humains, à une dizaine de mètres de là, dans un buisson géant. Il y avait un homme et une femme, habillés à la manière des Seigneurs. Ils s'avancèrent vers lui, les mains nues. Leurs seules armes étaient de courtes épées protégées par de grossiers fourreaux de cuir. Néanmoins, Wolff ne relâcha pas sa vigilance. Lorsqu'ils furent à cinq mètres de lui, il leur ordonna d'arrêter. À ce moment-là, le monstre geignit et remua la tête, mais sans faire un effort pour se redresser.

Wolff s'éloigna suffisamment pour être hors de portée de ses bonds.

« Jadawin ! » s'écria la jeune femme. Elle avait une admirable voix de contralto qui éveilla des souvenirs dans le cœur de Wolff. Bien qu'il ne l'ait plus vue depuis cinq cents ans ou plus, il la reconnut alors.

« Vala ! » dit-il. « Que fais-tu ici ? » La question naturellement, était inutile : elle aussi avait dû tomber dans les filets de leur père. Et il reconnut l'homme également : c'était son frère Rintrah. Tous les trois s'étaient laissés prendre au même piège.

Vala lui sourit, et de nouveau son cœur bondit. De toutes les femmes qu'il avait connues, elle était la plus belle, à deux exceptions près : sa bien-aimée Chryséis et une autre de ses sœurs, Anania la Splendide, la surpassaient. Mais jamais il n'avait aimé Anania comme il avait aimé Vala. De même qu'il n'avait jamais détesté la première avec autant d'intensité qu'il avait détesté la seconde.

Vala applaudit une nouvelle fois en disant : « Bravo, Jadawin ! Tu n'as rien perdu de ta force et de ton adresse. Pour vile qu'elle soit, cette chose est dangereuse. Elle rampe et elle gémit et essaie de gagner ta confiance et puis, hop ! elle te saute à la gorge. Elle aurait tué Rintrah lorsqu'il est arrivé ici si je ne l'avais assommée avec une pierre. Comme tu le vois, nous avons déjà eu affaire à elle.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas tuée ? » s'étonna Wolff.

Rintrah sourit : « Ne reconnaîtrais-tu pas ton propre frère, Jadawin ? Le mignon, le gentil, le gracieux Théotormon.

— Seigneur ! » s'exclama Wolff. « Théotormon ! Qui lui a fait ça ? »

Il ne reçut pas de réponse, et d'ailleurs il n'en avait pas besoin. C'était l'univers d'Urizen ; lui seul avait pu transformer ainsi leur frère.

Théotormon se redressa en gémissant. Une nageoire posée sur la tache rouge de son crâne, il balançait son corps d'avant en arrière tout en fustigeant Wolff de ses yeux verts et en remuant silencieusement dans sa bouche des imprécations qu'il n'osait proférer tout haut. Wolff reprit : « Vous n'allez pas me dire que vous l'avez épargné par simple considération fraternelle ? Je vous connais trop pour cela. »

Vala s'esclaffa : « Bien sûr que non ! J'ai pensé qu'il pourrait nous être utile plus tard. Étant ici depuis longtemps, il connaît bien la planète. C'est un lâche, vois-tu frère Jadawin. Il n'a pas eu le courage de risquer sa vie dans le labyrinthe d'Urizen, préférant croupir dans cette île et y dégénérer au même titre que les indigènes qui la peuplent. Désespérant de le voir accomplir la preuve d'une virilité inexistante, notre père l'a puni de sa lâcheté en le capturant et en le conduisant à sa forteresse d'Appirmatzum, où il l'a transformé en ce monstre répugnant. Même ainsi, plutôt que de franchir les portes des mondes à la recherche du palais d'Urizen, Théotormon a préféré vivre ici en ermite, se méprisant et se haïssant pour cela, haïssant toutes les autres créatures vivantes, particulièrement les Seigneurs.

» Il subsiste en se nourrissant de fruits, de poissons et d'oiseaux qu'il réussit à attraper. Parfois, il tue un indigène et le dévore tout cru. Non pas que ces créatures soient à plaindre : elles n'ont que ce qu'elles méritent. Ce sont les fils et les filles d'autres Seigneurs qui, comme Théotormon, ont fait la preuve de leur couardise. Ils ont vécu leur misérable vie sur cette planète, ont laissé une descendance et sont morts.

» Urizen leur a fait ce qu'il a fait à Théotormon : il les a conduits à Appirmatzum pour les métamorphoser en créatures abjectes, puis les a ramenés ici. En agissant ainsi, notre père pensait que leur haine à son égard serait si forte qu'elle les pousserait à surmonter leur terreur et à s'engager dans les univers-pièges pour tenter de se venger de lui. Mais ils étaient tous bien trop lâches. Ils préférèrent continuer à vivre leur existence sordide plutôt que de mourir comme de vrais Seigneurs.

— Je vois que j'ai beaucoup à apprendre sur les récents agissements de notre père », constata Wolff. « Mais qui me dit que je puis vous faire confiance ? »

De nouveau Vala s'esclaffa. « Tous ceux qui sont tombés dans les pièges d'Urizen se trouvent sur cette île, La plupart d'entre nous ne sont ici que depuis quelques semaines, mais il y a plus de six mois que Luvah est arrivé.

— Qui sont les autres ?

— Quelques-uns de tes frères et cousins. Outre Rintrah et Luvah, il y a nos frères Enion et Ariston. Et nos cousins Tharmas et Palamabron. »

Elle eut un rire joyeux et, montrant le ciel rouge, s'écria : « Grâce à notre père le Seigneur des Seigneurs, nous voici tous ensemble après des millénaires de séparation cruelle. Jamais aucun mortel n'imagina une aussi heureuse réunion de famille !

— Cela ne me dit toujours pas », répliqua Wolff, « pour quelle raison je vous ferais confiance. »

Rintrah répondit : « Nous avons décidé d'observer une trêve

d'action commune. Pour battre Urizen, notre seule chance est de laisser nos rivalités de côté jusqu'à nouvel ordre et de demeurer unis.

— Du plus loin que je me-souviene », dit Wolff, « il n'y a pas eu de trêve entre les Seigneurs. Je me rappelle que notre mère disait que cela s'était produit une seule fois, quatre mille ans avant ma naissance, lorsque les Bourdons Noirs menaçaient les Seigneurs. Urizen a ainsi accompli un double miracle. Il a capturé huit Seigneurs à la fois, et les a obligés à décréter une trêve. Puisse sa perte en résulter. »

Wolff déclara alors qu'il était disposé à respecter la trêve. Sur le Père de tous les Seigneurs, le grand Eponym Los, il fit le serment d'observer tous les termes du pacte de paix jusqu'à ce que d'un commun accord la trêve fût rompue ou que tous fussent morts à l'exception d'un seul. En prêtant serment, Wolff savait que les autres n'hésiteraient pas à le trahir à la première occasion. Vala et Rintrah le savaient aussi, et le manque de confiance était réciproque. Néanmoins, pour un temps, ils œuvraient ensemble et il est peu probable que quiconque romprait la trêve pour un motif futile. Il faudrait une raison importante et la certitude de rester impuni pour que l'un d'entre eux se décide à trahir.

Théotormon fit entendre sa voix geignarde : « Jadawin. Mon frère. Mon frère bien-aimé, qui disait qu'il m'aimerait et me protégerait toujours. Tu es comme les autres. Tu veux me taire du mal, me tuer. Moi, ton petit frère. »

Vala cracha de mépris dans sa direction. « Bête pleutre et immonde ! Tu n'es ni un Seigneur ni notre frère. Que ne plonges-tu dans les abîmes pour y périr et faire disparaître à jamais ce corps veule et surnois de notre vue et de celle de toutes les créatures qui respirent ? Que les poissons se repaissent de ta carcasse, au risque de te revomir ! »

Voûté, nageoires tendues, Théotormon glissa obliquement vers Wolff ; « Jadawin. Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai souffert. N'as-tu pas de pitié pour moi. J'ai toujours cru en toi. Tu étais le seul à posséder cette chose qu'ils n'ont pas : un cœur ; une compassion dont aucun de ces monstres sans âme n'est capable.

— Tu as essayé de me tuer », dit Wolff. « Et tu essayerais encore si tu pensais avoir une chance sérieuse.

— Mais non », protesta Théotormon en faisant un pitoyable effort pour sourire. « Tu te méprends totalement sur mes intentions. Je croyais que tu me haïrais pour préférer une existence vile à une mort de Seigneur. Je voulais te prendre tes armes pour que tu ne puisses pas me faire du mal. Alors, je t'aurais expliqué ce qui m'est arrivé et pourquoi je me trouve ici. Tu m'aurais compris. Tu m'aurais plaint et consolé comme jadis, lorsque tu étais un petit garçon dans le palais de

notre père et que j'étais ton tout jeune frère. C'est cela que je voulais faire, t'expliquer tout et regagner ton affection, pas ta haine. Je ne te voulais aucun mal. Je te le jure sur le nom de Los.

— Nous verrons cela plus tard », dit Wolff. « Pour le moment, disparaïs. »

Théotormon s'éloigna en se dandinant. Lorsqu'il eut atteint le rebord de l'île, il se retourna et cria des obscénités à Wolff. Ce dernier leva son vibreur, sans autre intention que de l'effrayer. Le monstre poussa un glapissement bref et plongea dans les eaux bleues, tel un crapaud géant, agitant ses longues pattes désarticulées derrière lui. Il ne reparut pas à la surface. Wolff demanda à Vala combien de temps il pouvait tenir sous l'eau.

« Je ne sais pas. Peut-être une demi-heure. Mais je doute qu'il soit en train de retenir sa respiration. Il se cache plutôt dans l'une des cavernes formées par les racines et les sacs qui constituent la base de l'île. »

Vala déclara qu'il fallait qu'ils rejoignent les autres. Tandis qu'ils traversaient la forêt aux buissons géants, Vala lui expliqua tout ce qu'elle savait de la conformation de cet univers.

« Tu as certainement remarqué comme l'horizon est très proche. La planète a un diamètre de 3 470 kilomètres environ. » (À peu près celui de la Lune, se dit Wolff.) « Cependant, la gravité est à peine inférieure à celle de notre monde natal. » (Légèrement plus forte que sur la Terre, se dit Wolff.)

« Le champ gravitationnel disparaît brusquement au-dessus de l'atmosphère », poursuivit Vala, « et ne couvre que faiblement la planète. Tous les autres mondes ont d'ailleurs un champ similaire. »

Wolff ne fut pas surpris. Les Seigneurs savaient accomplir avec leurs planètes des choses dont les Terrestres n'avaient jamais rêvé. « La planète est entièrement recouverte d'eau.

— Et l'île où nous sommes ? » demanda Wolff.

« Elle flotte. Elle tient son origine d'une plante qui croît au fond de la mer. Arrivée au milieu de son développement, elle possède un sac qui commence à gonfler sous l'effet d'un gaz élaboré par des bactéries. Ses racines se détachent et elle monte à la surface. Là, elle étend ses racines ou filaments, qui rencontrent d'autres filaments de la même espèce. Une masse compacte de plantes se constitue. La partie supérieure du végétal meurt alors, tandis que la partie inférieure continue de pousser. La couche supérieure se décompose pour former un sol. Des oiseaux y ajoutent leurs excréments. Ils viennent d'îles anciennes et transportent des germes dans leurs déjections. C'est ainsi que naît la végétation. » Elle désigna la forêt autour d'elle.

« Et d'où viennent ces rochers ? » demanda Wolff. Au milieu de massifs de plantes qui ressemblaient à des bambous se trouvaient

plusieurs blocs de couleur blanchâtre, d'un diamètre de quatre mètres environ.

« Les sacs à gaz qui forment les îles ne sont qu'une espèce parmi les milliers qui doivent exister. Il y en a une qui se colle aux rochers du fond de la mer et qui les remonte à la surface dès qu'ils peuvent flotter. Les autochtones vont les chercher et les transportent à l'intérieur des îles s'ils ne sont pas trop gros. Les rochers attirent l'oiseau garzhoo, et les autochtones tuent le garzhoo, ou le domestiquent.

— Et l'eau potable ?

— C'est un océan d'eau douce. »

Par une trouée de la luxuriante forêt de palmes violâtres à rayures jaunes et de buissons géants chargés de baies, Wolff vit apparaître à l'horizon un énorme arc de cercle noir. Soixante secondes plus tard, c'était une sphère qui s'élevait au-dessus de l'horizon.

« Notre lune », dit Vala. « Ici, tout est inversé. Il n'y a pas de soleil ; la lumière vient directement du ciel. Et c'est la lune qui produit la nuit, ou l'absence de lumière. Ce sont de pâles ténèbres, mais elles valent mieux que rien.

» Plus tard, tu verras le monde d'Appirmatzun. Il occupe le centre de cet univers, et les cinq planètes secondaires tournent autour de lui. Tu pourras les voir également, noires et occultant le ciel comme cette lune. »

Wolff voulut savoir comment elle connaissait tous ces détails. Elle répondit qu'elle les tenait de Théotormon, qui ne les avait divulguées qu'à contrecœur. Il avait beaucoup appris lorsqu'il était prisonnier d'Urizen. Il n'avait d'abord rien voulu dire, étant une bête égoïste et mesquine. Mais lorsque ses frères, sœur et cousins l'avaient capturé, ils l'avaient fait parler en usant de moyens persuasifs.

« La plupart des cicatrices sont maintenant guéries », conclut Vala en riant.

Wolff se demanda si, après tout, Théotormon n'avait pas de bonnes raisons de vouloir les tuer. Et jusqu'à quel point l'histoire de Vala concernant leurs rapports avec lui était-elle conforme à la vérité ? Wolff décida d'avoir à l'occasion une conversation avec Théotormon, à distance respectable naturellement.

Soudain, Vala se raidit et lui saisit le bras. Il s'apprêtait à se dégager, craignant quelque trahison, mais il s'aperçut qu'elle regardait le ciel avec inquiétude, imitée par Rintrah.

III

LES frondaisons géantes, de trente mètres de haut, avaient dissimulé l'objet qui apparaissait dans le ciel. Wolff aperçut une masse de plus d'un kilomètre et demi de long sur quatre cents mètres de large et près de vingt d'épaisseur, qui devait se déplacer à soixante mètres au-dessus du sol. Elle était apparemment poussée par le vent, dans une direction inconnue du compas. Sur ce monde sans soleil, nord, sud, est et ouest ne signifiaient rien. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il. « Une île volante. Dépêchons-nous. Il faut rejoindre le village avant l'attaque. »

Wolff se mit à courir à la suite des autres. De temps à autre, il levait les yeux pour apercevoir l'*aeronesus* à travers les frondaisons géantes. Elle descendait rapidement vers l'extrémité opposée de l'île. Il rattrapa Vala et lui demanda comment l'île était manœuvrée. Elle lui répondit que les indigènes se servaient de valves naturelles pour libérer l'hydrogène des sacs géants. La procédure requérait la présence de pratiquement tous les habitants de l'île, car chaque valve était manœuvrée à la main. Pendant la phase de descente, tout le monde aidait à la navigation. « Comment se dirigent-ils ? »

— Les sacs à hydrogène ont un orifice d'échappement. Quand les *abutals* veulent diriger l'île d'un côté, ils lâchent du gaz de la batterie de sacs située du côté opposé. La poussée obtenue n'est pas formidable, mais ils sont adroits. Cependant, ils doivent compter aussi avec les courants aériens, et leurs manœuvres ne sont pas toujours efficaces. Par deux fois déjà, nous avons été attaqués par les *abutals*, et par deux fois ils ont manqué l'île. Ils lancent des ancres marines – des câbles lestés d'une grosse pierre – pour se ralentir. La première fois, les attaquants ont amerré à côté de l'île et ont dû nous donner l'assaut par la mer. Ils ont échoué. »

Elle s'interrompt en levant les yeux vers le ciel, puis s'écria :

« Oh ! Que Los nous protège, voilà les Ilmawirs ! »

Tout d'abord, Wolff eut l'impression que la cinquantaine de petits objets qui venaient de se détacher de l'île étaient des avions. Lorsqu'ils décrivirent des cercles pour se poser contre le vent, il vit que c'étaient des planeurs. Les ailes, d'une envergure de quinze mètres, étaient pâles et translucides, et leur bord d'attaque largement dentelé. L'image d'un œil surmonté de deux sabres croisés ornait leur surface inférieure. Le fuselage était un simple châssis peint en rouge, de même

que la gouverne et les ailerons. Le pilote était dans une nacelle d'osier située en avant du plan de sustentation. Le nez de l'appareil était arrondi et prolongé par une espèce d'éperon d'environ cinq mètres de long. Comme la défense d'un narval, se dit Wolff. Effectivement, il devait apprendre plus tard que ces éperons provenaient d'un poisson géant.

Un planeur passa au-dessus d'eux sur une trajectoire qui le ferait atterrir un peu plus en avant. Wolff aperçut le pilote dans sa nacelle. Il avait des cheveux roux dressés verticalement à une hauteur d'au moins trente centimètres. Ils étaient drus et luisants, probablement enduits de quelque fixateur. Son visage était peinturluré comme celui d'un Peau-Rouge ; des cercles rouges et verts et des chevrons noirs couvraient son cou et la partie visible de ses épaules.

« Le village est à huit cents mètres d'ici », fit Vala. « À l'autre extrémité de l'île. »

Wolff se demandait pourquoi le sort du village l'intéressait tellement. Depuis quand les Seigneurs s'inquiétaient-ils des autres ? Elle expliqua que si les Ilmawirs réussissaient à se poser, ils extermineraient tous les êtres humains qu'ils trouveraient dans l'île. Après quoi ils planteraient leurs propres excédents de population pour former une colonie.

Elle n'était pas entièrement plate. Quelques buttes éparses s'élevaient, dues à une discontinuité dans la structure du sol végétal. Wolff grimpa au sommet de l'une d'elles, qui dominait les frondaisons. L'*aeronesus* était maintenant à vingt mètres d'altitude et elle descendait lentement vers le village. Celui-ci comportait une centaine de huttes de palmes, en forme de ruches. Une enceinte de six mètres de haut le fortifiait. Elle semblait constituée de pierres, de bambou, de branchages et d'étranges poteaux de couleur blanchâtre qui étaient peut-être les os de quelque gigantesque créature marine.

Hommes et femmes étaient rassemblés à l'intérieur de l'enceinte, mais plusieurs groupes stationnaient à l'extérieur, armés de lances, d'arcs et de flèches. Derrière le village, plusieurs pontons de bambou s'avançaient dans la mer. Des embarcations de différentes formes et tailles y étaient accostées, ainsi que le long du rivage.

La partie inférieure de l'île volante était un enchevêtrement serré de racines végétales. Quelques ouvertures étaient cependant visibles, d'où pleuvaient à intervalles réguliers de grosses pierres plates, blanches comme du gypse, attachées à l'extrémité de longs câbles végétaux. Les pierres tombaient généralement dans l'eau, entraînées par l'île volante, avant de heurter le rivage. Certaines s'accrochaient aux pontons de bambous, d'autres se prenaient dans l'enceinte aux matériaux hétéroclites, la plupart bondissaient sur le sol, éventrant les huttes et fauchant tout sur leur passage.

En même temps, d'innombrables projectiles bombardaient le village. Flèches, épieux, moellons, objets incendiaires pleuvaient sans répit des ouvertures. Des indigènes tombaient, des huttes commençaient à brûler. Les objets incendiaires explosèrent, dégageant une fumée dense et noire. Les défenseurs, cependant, n'étaient pas sans ressources. D'un grand bâtiment au milieu du village sortit un groupe d'hommes et de femmes portant de curieux objets. Ils les enflammèrent et les lancèrent. Ils s'élevèrent en tournoyant vers le socle de l'île volante, où plusieurs restèrent accrochés aux racines. Puis ils explosèrent, et le feu se propagea rapidement.

Le toit d'une hutte se souleva et retomba d'un côté. Les parois s'écartèrent l'une après l'autre et formèrent sur le sol une fleur aux pétales géants. Au centre de la hutte apparaissait une catapulte en forme d'arc énorme munie d'une flèche pointue qui ressemblait à l'éperon attaché au nez des planeurs. Autour de la flèche étaient liés plusieurs sacs végétaux enflammés. La corde tendue de la catapulte fut lâchée. La flèche partit en spirale et alla se ficher profondément parmi les racines de l'île volante. Les servants de la catapulte commencèrent à retendre la corde. Un homme tomba d'une ouverture de l'île volante, suivi bientôt d'une dizaine d'autres. On eût dit qu'ils descendaient en parachute. Leur chute était ralentie par une grappe de sacs végétaux attachés à un harnais qui leur enserrait la poitrine et les épaules. Le premier *abutal* fut atteint d'une flèche juste avant de toucher le sol ; puis trois autres furent transpercés à sa suite.

Les sept survivants se posèrent à quelques mètres de la catapulte. Ils défirent leurs harnais, et les sacs s'élevèrent rapidement vers le ciel. Mais déjà ils étaient cernés. Ils combattirent si vaillamment que l'un d'eux parvint à la catapulte avant de s'écrouler, transpercé par deux lances.

L'île volante, poussée par le vent, commença à dépasser le village. D'innombrables lianes lestées de pierres avaient été lâchées, et certaines s'étaient prises dans l'enchevêtrement des murs sans se rompre. Puis des cordes tombèrent sur les frondaisons géantes et d'énormes boucles se resserrèrent autour des tiges et des troncs.

Retenue à l'avant, l'énorme masse pivota lentement au-dessus de l'île. Tous les planeurs avaient touché terre, pas toujours sans dommages. Étant donné la densité de la végétation, certains s'étaient écrasés dans les frondaisons géantes, d'autres avaient rebondi de branche en branche avant de rester accrochés au-dessus du vide, leur pilote tué ou éjecté de sa nacelle.

Mais, d'où il était, Wolff apercevait au moins vingt pilotes indemnes qui se frayaient maintenant un chemin à travers la jungle. Et il devait y en avoir d'autres.

Il entendit crier son nom. Vala était revenue sur ses pas et se

tenait au pied de la butte.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? » lui demanda-t-elle furieuse. « Que tu le veuilles ou pas, Jadawin, il te faudra prendre parti. Les *abutals* te massacreront.

— Sans doute », concéda Wolff en redescendant vers elle. « Mais d'abord, j'ai préféré me faire une idée de ce qui se passe en réalité. Je n'ai pas pour habitude de me précipiter les yeux fermés dans la bataille...

— Toujours aussi avisé et prudent, je vois. Bah ! après tout, cela montre que tu n'es pas un imbécile, ce dont je me doutais déjà. Mais crois-moi, Jadawin, tu as besoin de moi autant que j'ai besoin de toi. Seul, tu ne t'en sortiras jamais. »

Il la suivit, et ils arrivèrent bientôt à l'endroit où était Rintrah, tapi derrière un buisson géant. Il leur fit signe de ne pas faire de bruit. Lorsqu'ils furent à côté de lui, Wolff regarda dans la direction qu'il indiquait. Cinq guerriers *abutals* se tenaient à moins de vingt mètres d'eux. La queue d'un planeur disloqué émergeait d'un fourré saccagé sur leur gauche. Tous les guerriers avaient de petits boucliers circulaires en os et des javelots de la même matière à la pointe de bambou. Plusieurs disposaient en outre d'arcs et de flèches. Les arcs, faits d'une substance qui rappelait la corne, étaient courts et incurvés aux extrémités. Ils étaient constitués de deux parties emboîtées dans un manchon central en corne. Les guerriers étaient trop loin pour qu'il pût entendre ce qu'ils se disaient.

« Quelle est la portée de ton vibreur ? » demanda Vala.

« Il tue jusqu'à dix-huit mètres. Après, brûlures au troisième degré jusqu'à vingt-cinq mètres, puis l'effet va en décroissant.

— Qu'est-ce que tu attends pour en profiter ? Tu peux les avoir tous les cinq en même temps. Ils ne sauront pas ce qui leur arrive. »

Wolff soupira. À une époque, il n'aurait pas eu besoin des exhortations de Vala. Ils seraient tous morts depuis longtemps, et peut-être aurait-il achevé le travail, par mesure de prévention, sur Vala et Rintrah. Mais il n'était plus Jadawin ; il était Robert Wolff. Vala ne comprendrait pas cela ; ou, si elle le faisait, elle prendrait ses hésitations pour de la faiblesse. Il ne voulait pas tuer, mais il doutait qu'il y eût un autre moyen de forcer les *abutals* à renoncer à leur attaque. Vala les connaissait, et elle avait probablement dit la vérité. Il était obligé de prendre parti, que cela lui plût ou non.

Un hurlement retentit derrière eux. Wolff plongeait à plat ventre et se redressa pour voir trois autres guerriers *abutals* à moins de quinze mètres d'eux. Ils avaient débouché de derrière un buisson et chargeaient, javelot levé.

Il pointa son arme et appuya sur un mince rectangle en saillie au-dessous du canon de trente-cinq centimètres. Un pinceau lumineux

d'une blancheur aveuglante zébra le corps des trois guerriers. La végétation autour d'eux et derrière se mit à fumer. Les trois hommes tombèrent face contre terre, lâchant leurs javelots, et ne bougèrent plus.

Aussitôt, Wolff se redressa sur un genou et fit volte-face. Deux archers le visaient. Il les abattit d'abord, puis tua les trois qui restaient. Toujours baissé, il s'assura qu'aucun autre *abutal* n'avait été attiré par les cris. On n'entendait plus que le souffle du vent dans les frondaisons et les bruits du combat qui se déroulait à proximité du village.

L'odeur de chair brûlée l'écœurait. Il se mit debout et contempla tour à tour les huit guerriers abattus. Tous avaient dû être tués sur le coup, mais il préférait s'en assurer de visu. Chaque cadavre avait presque été sectionné par le rayon. Aux endroits exposés, la peau était horriblement boursouflée et racornie sous le sang noir. De sang, on n'en voyait pratiquement pas car l'énergie du rayon, absorbée par les corps, avait fait cuire les poumons et les intestins. Les boyaux, en se contractant, avaient éjecté leur contenu.

Vala regarda le vibreur. Malgré sa curiosité, elle connaissait trop bien son frère pour songer à lui demander la permission de l'examiner. « Il y a deux réglages » dit-elle. « Que peut-il faire lorsqu'il est à pleine puissance ? »

— Il perfore un blindage d'acier de plus de trois mètres », répondit Wolff. « Mais la charge se consume en soixante secondes, alors qu'à puissance réduite, elle dure dix minutes. »

Elle regarda ses poches, et il sourit. Il n'avait pas l'intention de lui dire de combien de recharges il disposait. « Qu'avez-vous fait de vos armes ? » demanda-t-il. Vala proféra un juron : « On nous les a volées pendant notre sommeil. J'ignore si c'est le fait d'Urizen ou de cet être visqueux, Théotormon. »

Wolff partit en direction du village. Les deux autres lui emboîtèrent le pas. Au-dessus d'eux, l'île volante les plongeait dans une faible pénombre qui s'accentuerait bientôt, lorsque la lune dispensatrice de nuit apparaîtrait à l'horizon. Les Ilmawirs, aussi bien les hommes que les femmes, se lâchaient toujours par les ouvertures de la base de l'île. Certains, suspendus à des grappes de sacs de grande taille, restaient aux abords de la base et combattaient les foyers d'incendie. Ils étaient munis de sortes de sphères qui, lorsqu'elles étaient comprimées, crachaient un jet de liquide.

« Ce sont des créatures marines », expliqua Vala. « Des amphibies. Elles se déplacent sur la terre ferme en émettant des jets d'eau qui les font rouler. »

Wolff régla le vibreur à son maximum de puissance. Chaque fois qu'ils parvenaient à proximité d'un câble accroché à des branches ou

d'une ancre de pierre, il sectionnait l'amarre. À trois reprises, ils tombèrent sur des ennemis et il utilisa son arme à puissance réduite. Lorsqu'ils atteignirent enfin le village, quatre amarres avaient été libérées et vingt-deux *abutals* tués.

« C'est une chance pour nous que tu sois venu nous rejoindre », lui dit Vala. « Sans ton aide providentielle, je ne crois pas que nous aurions pu songer à leur résister. » Wolff haussa les épaules. Il éjecta du vibreur une douille vide et la remplaça par une charge neuve. Il ne lui restait plus que six petits cylindres, et à ce rythme-là il ne les conserverait pas longtemps. Mais il n'avait pas le choix.

Le village était assiégé du côté opposé à la mer par une centaine d'*abutals*. Apparemment, ceux qui avaient réussi à atterrir à l'intérieur de l'enceinte avaient été mis hors de combat, mais les défenseurs avaient à lutter contre d'innombrables foyers d'incendie. Toutefois, la menace d'une nouvelle attaque par la voie des airs semblait exclue. L'île des Ilmawirs, affectée par la rupture d'un grand nombre d'amarres, s'était déportée insensiblement sous l'action du vent, et si une centaine de câbles et de lianes ne l'avaient pas retenue encore, elle serait partie à la dérive.

Wolff et ses compagnons prirent position sur une butte en retrait du village. Quatre idoles de pierre se dressaient au sommet et leur fourniraient éventuellement une protection contre les flèches. Wolff régla son vibreur à l'intensité la plus forte, et un étroit pinceau d'énergie balaya le groupe d'officiers qui occupaient l'unique autre éminence visible à proximité du village. Au bout de quelques instants, les *abutals* se rendirent compte de ce qui se passait. La moitié abandonnèrent le siège pour se regrouper au pied de la butte où se trouvait Wolff. L'endroit fut bientôt hérissé de flèches et de javelots menaçants.

« Ils sont sur la défensive, maintenant », dit Vala. « S'ils ne le savent pas encore, ils vont bientôt s'en apercevoir. Et ce sera une bonne chose pour nous. Car peut-être... »

Elle resta un moment silencieuse. Wolff abattit trois hommes qui couraient se mettre à l'abri dans un creux. « Peut-être quoi ? » demanda-t-il. « Notre père bien-aimé nous a laissé un message sur cette île. Pour nous défier d'arriver jusqu'à son palais. Vraisemblablement, notre seule chance est de découvrir les portes qui y conduisent. Il n'y en a pas sur l'île où nous sommes. D'après le message, il en existerait deux sur une autre île, mais nous ne savons pas où. C'est pourquoi je me disais... »

Une clameur s'éleva, et les premiers rangs d'*abutals* s'élancèrent à l'assaut de la colline. Les archers les couvrirent d'un feu nourri d'au moins trente flèches par volée. Vala et Rintrah s'abritèrent derrière une idole de pierre. À contrecœur, car il lui répugnait de gaspiller

ainsi ses recharges, Wolff visa par-dessus la tête des premières lignes. Le rayon blanc décrivit un large cercle et de la fumée s'éleva de la végétation et des chairs brûlées. Les archers avaient dû s'avancer à découvert pour mieux tirer, et la plupart tombèrent.

Les projectiles, sifflaient autour de Wolff, crépitant et rebondissant sur les idoles. Une flèche lui érafla l'épaule, une autre ricocha sur la pierre et passa entre ses jambes.

Puis les flèches cessèrent. Les *abutals*, humant la chair grillée et voyant leurs archers décimés, hésitèrent. Wolff en tua quelques-uns et les autres s'enfuirent vers la jungle.

« Tu te disais ?... ; » demanda-t-il en se tournant vers Vala.

« Nous pourrions chercher pendant des siècles, en utilisant cette île comme un vaisseau, sans jamais rencontrer celle qui nous intéresse. Peut-être est-ce là l'idée de notre père. Il triompherait à nous voir nous enliser chaque jour davantage dans des recherches futiles, à assister aux querelles sanglantes qu'une longue association déchaînerait inévitablement parmi nous. Mais si nous étions sur une *abuta*, qui nous permettrait de nous déplacer plus vite et d'élargir considérablement le champ de nos recherches...

Ce n'est pas une mauvaise idée », fit Wolff. « Mais qui convaincra les *abutals* de nous accepter sur leur île ? Et quelle garantie aurons-nous qu'ils ne nous massacreront pas à la première occasion ?

Je vois que tu as oublié de quoi ta petite sœur est capable. Ignorerais-tu, toi qui m'as aimée, mon pouvoir de persuasion ? »

Elle se redressa et cria vers la jungle maintenant silencieuse et déserte. Pendant quelque temps, il n'y eut pas de réponse. Elle répéta son appel. Peu après, un officier se détacha des buissons géants. Il était de haute statue, puissamment bâti, âgé d'à peine plus de trente ans. Derrière les cercles grossiers de peinture qui ornaient son visage, on devinait des traits harmonieux. En plus des chevrons noirs qui recouvraient son cou et ses épaules, un oiseau de mer était peint sur sa large poitrine. C'était un *iiphtarz*, emblème du commandement des escadrilles de planeurs. À quelques pas derrière lui venait sa femme, vêtue d'un court pagne de plumes rouges et bleues, aux cheveux réunis en torsade au-dessus de la tête, au visage décoré de losanges verts et noirs. Un collier d'osselets pendait à son cou, un *iiphtarz* était peint sur sa poitrine et trois cercles concentriques, un noir, un carmin et un jaune, entouraient son nombril. Selon la coutume des *abutals*, elle accompagnait son mari au combat. S'il périssait, elle devait attaquer son ennemi et le terrasser, ou mourir elle-même en essayant.

L'*abutal* et sa femme gravirent la butte jusqu'à ce que Wolff leur donne l'ordre de ne plus avancer. Vala se mit à parler, et l'homme commença de sourire. Durant la conversation, cependant, sa femme ne cessa de dévisager Vala en prenant un air de plus en plus hostile.

IV

DUGARNN l'officier, ne capitula que lorsque certains points lui eurent été concédés. Il refusait d'abandonner nie sans emporter au moins une partie du butin escompté par les Ilmawirs. Vala lui promit sans hésitation que tout le cheptel d'animaux domestiques du village, principalement des rats de mer et des otaries, serait considéré comme prise de guerre. En outre, les *abutals* pourraient mutiler et scalper les cadavres de leurs ennemis.

Les habitants du village, qui s'appelaient les Friiqans, protestèrent lorsqu'ils eurent connaissance des termes de l'accord. Wolff expliqua à leurs chefs que s'ils ne les acceptaient pas, la guerre continuerait, et lui, Wolff, cette fois-ci, resterait neutre. La mort dans l'âme, les Friiqans s'inclinèrent. Les *abutals* dépouillèrent le village de tout ce qui avait de la valeur à leurs yeux.

Les autres Seigneurs, Luvah, Enion, Ariston, Tharmas et Palamabron, se trouvaient au village au moment où l'attaque était survenue. Ils furent très surpris de voir Wolff, et ne surent dissimuler l'envie que leur causait la vue du vibreur. Seul Luvah parut heureux de le retrouver. Luvah, le plus chétif du lot, avait des cheveux d'un blond roux et des traits d'une finesse extrême, à l'exception de la bouche, grande et charnue. Ses yeux étaient d'un bleu intense, et une nébuleuse de taches de rousseur à peine visibles s'étendait sur son nez et sur une partie de ses joues. Il étreignit Wolff dans ses bras, et une larme perla même au coin de ses yeux. Wolff se laissa faire, car il ne croyait pas Luvah capable de saisir l'occasion pour le poignarder dans le dos. Enfants, ils avaient toujours été près l'un de l'autre et possédaient beaucoup de traits en commun, étant tous les deux imaginatifs et enclins à laisser les autres dire et faire ce qu'ils voulaient. Le fait est que Luvah ne s'était jamais livré au sinistre sport des Seigneurs, qui consistait à faire de son mieux pour déposséder ou massacrer les autres.

« Et comment notre père a-t-il réussi à te faire quitter le confort et la sécurité de ton univers ? » lui demanda Wolff.

« J'imagine que je pourrais te demander la même chose », répondit Luvah en grimaçant un sourire. « Peut-être a-t-il usé du même stratagème avec toi. Il m'a envoyé un messenger, un *pandoogaluz* étoile qui a prétendu venir de ta part. Il m'a invité à te rendre visite, car tu te sentais seul et tu éprouvais le besoin de parler à un membre

de ta famille qui ne soit pas animé du désir de t'assassiner. Je l'ai cru, et après avoir pris quelques précautions que je jugeais suffisantes, j'ai quitté mon univers. J'ai franchi ce que je croyais être ta porte, et je me suis retrouvé dans cette île. »

Wolff hocha lentement la tête en disant : « Toujours le même, frère Luvah. Tu t'es montré imprudent, et trop impulsif. Mais je suis flatté d'apprendre que tu as compromis ta sécurité en voulant me rendre visite. Cependant...

— Je sais bien. J'aurais dû prendre davantage de précautions, m'assurer que le messenger était bien envoyé par toi. En d'autres circonstances, c'est sans doute ce que j'aurais fait. Mais lorsque le *pandoogaluz* a fait irruption chez moi, j'étais justement en train de penser à toi, et j'avais envie de te voir. Même nous, les Seigneurs, nous avons nos moments de faiblesse, comme tu le sais. »

Wolff resta un moment silencieux. Il regardait les Ilmawirs exultants transporter la volaille, les animaux, les colliers et les ornements de jade de mer. Il parla d'une voix sombre : « Nous nous trouvons dans la situation la plus critique que nous ayons jamais connue, frère Luvah. Le plus grand péril, bien sûr, demeure Urizen, mais ceux dont nous dépendons à présent par la force des événements sont presque aussi dangereux. Pas un seul instant notre vigilance ne doit être prise en défaut. Je propose que nous soyons solidaires. Quand je dormirai, tu veilleras. Quand tu te reposeras, je monterai la garde. »

Luvah esquissa un demi-sourire : « Et tout en dormant, tu n'oublieras pas de me surveiller d'un œil, hein, mon frère ? »

Wolff tressaillit, et Luvah s'empressa d'ajouter : « Ne te fâche pas, Jadawin. Toi et moi, nous avons réussi à nous maintenir en vie si longtemps parce que nous n'avons jamais entièrement délégué notre confiance à personne. Et nous avons eu raison. Quelle tristesse de penser qu'un jour nous avons tous, frères, sœurs, et cousins, vécu, joué, étudié ensemble en toute innocence. Et pourtant, aujourd'hui, nous ne sommes plus qu'une meute de loups acharnés à s'entre-déchirer. Et pourquoi, je te le demande ? Pourquoi ? Je vais te le dire. C'est parce que les Seigneurs sont fous. Ils se prennent pour les dieux, alors qu'en réalité ce ne sont que des êtres humains qui ne valent pas mieux que les sauvages de l'île. Seulement, ils se trouvent être les héritiers d'une civilisation puissante, d'une science et d'une technologie qu'ils utilisent sans en comprendre les principes. Ce sont des enfants ignorants et cruels entre les mains de qui on a mis des jouets capables de faire et défaire des univers entiers. Les êtres sages et respectables qui ont fabriqué les jouets ont depuis longtemps disparu. La connaissance et la science ont disparu avec eux. Et leurs pouvoirs à l'échelle cosmique ont été détournés de leur destination

première pour servir à des fins mesquines et égoïstes.

— Je sais tout cela, frère », répondit Wolff. « Mieux que toi, peut-être, car jadis j'ai été aussi égoïste et cruel que tous les autres. Mais il m'est arrivé une aventure que je te raconterai un jour. Cela m'a changé – je l'espère – en quelqu'un de plus humain. Quelqu'un que toi seul parmi les Seigneurs es capable d'apprécier. »

Les Ilmawirs avaient pendant ce temps largué de l'île volante des sacs végétaux lestés de poids qui ressemblaient à des ballons géants. Le butin y fut attaché, et les sacs remontèrent, guidés par des câbles, vers les ouvertures de la base de l'île. Les planeurs réparables prirent le même chemin. Lorsque les *abutals* eurent pillé dans le village tout ce qui les intéressait, ils remontèrent aussi. Wolff revêtit un harnais attaché à deux sacs et s'éleva le long du câble de guidage. Il avait son vibreur au poing, car maintenant les *abutals* avaient une occasion de se débarrasser d'eux en prenant un minimum de risques. Cependant, ils ne firent aucune tentative. Arrivé à hauteur de l'écoutille, il fut hissé par deux femmes au sourire grimaçant. Elles le débarrassèrent de son harnais et rangèrent les sacs à l'intérieur d'une grande salle obscure où d'autres sacs étaient entreposés.

Quand tous les Seigneurs furent à bord, Dugarnn et sa femme, Sythaz, les conduisirent par un escalier tournant dans la partie supérieure de l'île. Les marches étaient faites d'un matériau ultra-léger, mince comme du papier mais très résistant. Il s'agissait de l'enveloppe durcie de sacs à hydrogène. À bord de l'*abuta*, où le poids avait une importance capitale, tout était aussi léger que possible. Même le langage, Wolff devait l'apprendre plus tard, avait été affecté par ces préoccupations. Bien que le vocabulaire de base demeurât voisin de celui de la langue mère, des différences sensibles étaient apparues. De nouveaux termes relatifs aux notions de poids, forme, taille, flexibilité, horizontalité et verticalité, s'étaient peu à peu imposés. Ils avaient une fonction classificatoire inconnue des premiers usagers. Pratiquement, aucun nom et presque aucun adjectif ne pouvait plus être employé sans ces classificateurs. De plus, une terminologie nautique et aéronautique détaillée avait dû être créée.

La cage d'escalier était un puits creusé à travers l'enchevêtrement serré des racines. En émergeant au sommet, Wolff se trouva dans une sorte d'amphithéâtre. Le sol était fait de larges plaques d'écorce et prolongé par des parois légèrement évasées qui consistaient en peaux de sacs assemblées à l'aide de fibres végétales. Une seule structure occupait le pont. C'était un bâtiment ouvert, de forme allongée et surmonté d'une toiture de paille. Il servait de lieu de détente et de réunions et abritait un certain nombre de grosses pierres plates sur lesquelles les familles faisaient cuire leurs repas. Des oiseaux domestiques et des rats de mer couraient en liberté sur ce niveau, et

des otaries s'ébattaient dans une mare peu profonde située près du centre du pont.

Sythaz, la femme du commandant, leur montra leurs futurs quartiers. C'étaient des cellules creusées dans la masse des racines et dont le plancher et les murs consistaient en écorces de sacs. On y accédait par d'étroites ouvertures pratiquées dans le pont et la descente s'effectuait au moyen d'une échelle amovible. Le seul éclairage en dehors de la lumière des écoutilles était celui de petites lampes à huile d'otarie. Il y avait juste assez de place pour faire deux pas dans un sens et dans l'autre. Les lits étaient des cavités en forme de cercueils ménagées dans la paroi et pourvues de matelas de plumes en peau d'otarie. La plupart des activités diurnes et nocturnes se tenaient sur le *pont principal*. En dehors de la passerelle de commandement, aucune intimité n'était possible à bord de l'*abuta*.

Wolff s'était attendu à voir les *abutals* libérer aussitôt leurs amarres et se mettre en route. Dugarnn expliqua qu'il fallait attendre un peu. D'une part, il avait besoin de prendre davantage d'altitude avant de s'éloigner au-dessus de l'océan. Les bactéries qui libéraient l'hydrogène des sacs avaient beau travailler à un rythme accéléré lorsqu'elles étaient nourries, il faudrait tout de même deux jours pour que Dugarnn considère que les sacs étaient suffisamment regonflés pour pouvoir s'élancer sans risques.

D'autre part, l'invasion s'était soldée pour les *abutals* par une véritable hécatombe. La population ne suffisait plus à assurer les manœuvres avec toute l'efficacité requise. Aussi Dugarnn proposa-t-il une chose à laquelle les *abutals* n'avaient pas eu recours depuis longtemps. Pour pallier les énormes pertes subies, on recruterait les Friiqans.

Après avoir vérifié que ses « hôtes » savaient où ils étaient logés, Dugarnn descendit sur l'île flottante. Wolff, curieux, le suivit. Vala insista pour les accompagner.

Qu'elle voulût ainsi satisfaire sa curiosité où simplement le tenir à l'œil, Wolff n'aurait su le dire. Probablement, les deux motifs étaient valables.

Dugarnn expliqua ce qu'il voulait au chef des Friiqans. Celui-ci, prostré, fit un geste pour indiquer qu'il ne se souciait plus de ce qui pouvait arriver. Dugarnn rassembla les survivants et leur exposa son offre. À la surprise de Wolff, un grand nombre se portèrent volontaires. Bien que les deux peuples fussent ennemis, lui dit Vala, les Friiqans avaient perdu la face et ils estimaient le ralliement préférable au déshonneur. De plus, pour un grand nombre de jeunes, une existence aérienne avait un attrait romantique.

Dugarnn passa les volontaires en revue et choisit ceux qui s'étaient distingués pendant le combat. Il prit plus de femmes que

d'hommes, et principalement celles qui avaient des enfants. Il y eut une brève cérémonie rituelle, qui consistait à brûler légèrement à l'aine chaque nouvelle recrue. Normalement, un ennemi capturé était torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive, à moins qu'il ne fasse la preuve d'exceptionnelles qualités de bravoure et de stoïcisme. Auquel cas il pouvait être adopté par la tribu.

Mais dans des cas d'urgence tels que celui-ci, la torture par le feu était symbolique.

Plus tard, lorsque l'île aurait rompu ses amarres, une cérémonie d'initiation solennelle aurait lieu, au cours de laquelle chacune des nouvelles recrues mélangerait son sang à celui d'un Ilmawir. Ceci pour éliminer tout désir de vengeance de la part des Friiqans, car la fraternité du sang était une chose sacrée.

« À part le besoin de reconstituer l'équipage, il y a aussi une autre raison », expliqua Vala. « Les indigènes – aussi bien, en fait, les terrestres que les aériens – ont tendance à abuser des mariages consanguins. C'est pour éviter cela que périodiquement la tribu adopte des prisonniers. »

Elle multipliait les témoignages d'affection à l'égard de Wolff, et faisait en sorte d'être partout présente à ses côtés. Comme auparavant, elle recommençait à l'appeler *wivkrath*, l'équivalent de « chéri » dans la langue des Seigneurs. Elle le frôlait de son corps chaque fois qu'elle en avait l'occasion, et une fois, même, effleura sa joue d'un baiser. Wolff ne réagissait pas. Il n'avait pas oublié, même après cinq cents ans, qu'il l'avait aimée et qu'elle en avait profité pour essayer de le tuer.

Il s'éloigna dans la direction de la porte par laquelle il était arrivé dans l'île. Vala le suivit. Lorsqu'elle le questionna, il répondit qu'il voulait parler à Théotormon avant de partir.

« Cette infecte créature visqueuse ! Que possède-t-il qui puisse t'intéresser ?

— Des informations, peut-être. » Ils arrivèrent à la porte. Théotormon n'était en vue nulle part. Wolff longea le rebord de l'île, remarquant que de place en place le sol s'enfonçait légèrement sous son poids. Apparemment, le soubassement de sacs était moins épais dans cette partie de l'île.

« Combien de ces îles la planète possède-t-elle, et quelle est leur dimension maximum ? » demanda-t-il.

« Je ne sais pas. Depuis que nous sommes ici, nous en avons croisé deux et les Friiqans affirment qu'il y en a beaucoup d'autres. Ils parlent d'une Mère des Iles, dont ils ne connaissent l'existence que par ouï-dire et qui serait d'une taille relativement énorme. Il y a beaucoup d'îles aériennes également, mais jamais plus grandes que celle des *abutals*. Pourquoi discuter de tout ça, alors que nous avons tant de

choses intéressantes à nous raconter ?

— Comme par exemple ? »

Elle lui fit face, si proche que ses lèvres entrouvertes l'effleuraient presque. « Pourquoi ne pas oublier ce qui s'est passé autrefois ? Il y a tellement longtemps. Nous étions jeunes, et bien moins avisés qu'aujourd'hui.

— Je doute que tu aies beaucoup changé. »

Elle sourit ; « Qu'en sais-tu ? Laisse-moi te prouver que je suis différente. » Elle posa sa joue contre sa poitrine. « Différente, excepté sur un point. Je t'ai aimé autrefois, et maintenant que je te revois je me rends compte que je n'ai jamais réellement cessé de t'aimer.

— Même lorsque tu as essayé de m'assassiner dans mon lit ? » demanda Wolff.

« Mon chéri ! Je croyais que tu me trompais avec cette répugnante et perfide vipère, Alagraada. Peux-tu m'en vouloir si la jalousie m'a rendue folle ? Tu sais à quel point je suis possessive.

— Je ne le sais que trop bien. » Il la repoussa en ajoutant : « Même enfant, tu as toujours été égoïste. Tous les Seigneurs le sont, mais rarement au même degré que toi. Je ne comprends pas comment j'ai pu t'aimer un jour.

— Chien ! » s'écria-t-elle. « Tu m'as aimée parce que je suis Vala. Je suis Vala, m'entends-tu ? »

Wolff secoua la tête : « Jadis, peut-être, c'était vrai. Mais plus maintenant. Jamais plus.

— Tu en aimes une autre ! Est-ce que je la connais ? Pas Anania, pas ma sœur meurtrière et stupide !

— Meurtrière peut-être. Mais Anania n'est pas stupide. Elle n'est pas tombée dans le piège d'Urizen. Je ne la vois nulle part. Ou lui serait-il arrivé quelque chose ? Est-elle morte ? »

Vala se détourna avec un haussement d'épaules. « Voilà trois cents ans que je n'en ai pas entendu parler. Mais ton attitude me montre que tu tiens à elle. Anania ! Qui aurait cru cela ? »

Wolff ne fit rien pour la contredire. Mentionner Chryséis eût été imprudent, même si Vala et elle avaient peu de chances de se rencontrer jamais. À quoi bon prendre le risque ?

Vala fit soudain volte-face : « Et qu'est-il arrivé à cette Terrienne ? » demanda-t-elle.

« Quelle Terrienne ? » fit Wolff, pris au dépourvu par la soudaineté de l'attaque.

« Quelle Terrienne ? » singea-t-elle. « Je veux parler de Chryséis, cette mortelle que tu as enlevée sur la Terre il y a deux millénaires et demi. Dans un endroit que les gens du cru appelaient Troie ou quelque chose d'approchant. Tu l'as rendue immortelle, et tu en as fait ta maîtresse.

» En même temps que quelques milliers d'autres. Pourquoi la choisir, elle ?

» Oh ! je sais beaucoup de choses. Serais-tu réellement aussi dégénéré qu'on le dit, frère Wolff-Jadawin ?

— Ainsi, tu connais mon nom terrestre, celui par lequel je préfère être appelé » d'ailleurs ? Et que sais-tu encore sur moi ? Et pour quelle raison ?

— J'ai toujours considéré qu'il était de mon devoir de me tenir aussi informée que possible des activités des autres Seigneurs », répliqua Vala. « C'est ce qui m'a permis de me maintenir en vie si longtemps.

— Et qui a causé la mort de tant d'autres ? » Elle sourit, et sa voix redevint douce. « Pourquoi nous chercher querelle ? Ne pouvons-nous faire table rase du passé ?

— Qui cherche à se quereller ? Non, il n'y a pas de raison de ne pas oublier, pourvu que le passé reste bien le passé. Mais de même que les Seigneurs ne se souviennent jamais d'un service rendu, ils oublient rarement une offense. Et jusqu'à ce que tu m'aies convaincu du contraire, je verrai en toi la même Vala, merveilleuse, certes, encore plus merveilleuse que jadis, mais à l'âme noire et corrompue comme avant. »

Elle essaya de sourire. « Tu as toujours été beaucoup trop direct C'est peut-être en partie pour cela que je t'ai tant aimé. Et tu étais un vrai homme. Le meilleur de tous mes amants. »

Elle attendit qu'il lui rende le compliment. Au lieu de cela, il répondit : « C'est l'amour qui fait l'amant. Autrefois, je t'ai aimée. Autrefois. »

Il s'éloigna d'elle et suivit le rebord de l'île. À plusieurs reprises, il se retourna. Elle le suivait à sept ou huit mètres. De temps en temps, le sol s'affaissait sous ses pas. Il ralentit pour se laisser rattraper par Vala. « Il doit y avoir pas mal de grottes, là-dessous », dit-il. « Comment appeler Theotormon ?

— Je n'en sais rien. Il y a beaucoup de grottes, en effet. Parfois, un groupe de sacs meurt, de vieillesse, de maladie, ou dévoré par un poisson qui le trouve à son goût. Une caverne se forme pendant un certain temps, jusqu'à ce que de nouveaux végétaux la combrent. »

Wolff nota mentalement le renseignement, qui pourrait lui servir plus tard. Si les choses devaient tourner mal, le soubassement de l'île pourrait constituer un refuge. Vala avait dû deviner ses pensées – lorsqu'ils vivaient ensemble, rien ne l'irritait plus que ce don qu'elle avait – car elle dit :

— À ta place, je ne me risquerais pas à aller là-dessous. Cela grouille de poissons mangeurs d'hommes.

— Comment fait Theotormon ?

— Je l'ignore. Peut-être est-il trop rapide et trop fort pour eux. Après tout, il est adapté à ce genre d'existence – si tu appelles ça une existence. »

Wolff décida de renoncer à parler à Theotormon. Il reprit la direction de la jungle avec Vala sur ses talons. Il lui permettait de rester derrière lui car elle avait trop besoin de lui pour tenter de l'assassiner.

À peine avait-il parcouru quelques mètres qu'il fut assailli par derrière. Tout d'abord, il crut qu'elle l'avait attaqué et roula de côté pour lui échapper tout en essayant de sortir le vibreur de son étui. Puis il vit qu'elle avait été poussée dans son dos par quelqu'un d'autre. L'énorme masse ruisselante et luisante de Theotormon arrivait sur lui. Le monstre retomba sur Wolff, le plaquant au sol, et l'impact des quatre cents livres de chair lui coupa la respiration. L'instant d'après, Theotormon, assis sur son corps, lui martelait sauvagement le visage de ses nageoires. Au second coup, l'obscurité descendit sur Wolff.

BIEN qu'il eût perdu le souvenir des quelques secondes qui avaient immédiatement suivi l'attaque, il n'avait pas dû sombrer totalement dans l'inconscience. Il était parvenu à dégager ses deux bras de l'étau mortel et à empoigner les nageoires du monstre. Visqueuses et glissantes comme elles étaient, il réussit cependant à maintenir et à affermir sa prise. Il recouvra entièrement ses esprits en les tordant sauvagement, avec tant de violence que Théotormon poussa un hurlement de douleur et se souleva à demi. Il n'en fallait pas davantage à Wolff. S'arc-boutant de toutes ses forces, il se libéra en partie de la panse massive. Ramenant sa jambe droite en arrière, il la détendit comme un ressort. Cette fois-ci, ce fut Théotormon qui perdit son souffle.

Wolff se releva, et sa jambe se détendit à nouveau, visant l'endroit le plus vulnérable du monstre, c'est-à-dire la tête. Le coup de pied atteignit Théotormon en plein front, et il tituba, Wolff réitéra, une fois à la mâchoire et une fois au ventre, où son pied s'enfonça à moitié. Théotormon, les yeux vitreux, tomba à la renverse sur ses jambes repliées.

Mais il n'était pas hors de combat, et quand Wolff s'avança pour achever son travail, il lui décocha une terrible ruade de son pied palmé. Wolff saisit le pied au passage, le faisant dévier, mais il fut néanmoins projeté en arrière. Théotormon se releva se baissa et bondit. Wolff bondit au même moment, le genou droit levé. Il heurta Théotormon au menton, et les deux adversaires roulèrent à nouveau au sol. Wolff voulut sortir son vibreur, mais il s'aperçut qu'il n'était plus dans l'étui. Les deux frères se relevèrent en même temps. Ils se firent face, à deux mètres de distance, soufflant bruyamment tous les deux, ressentant la douleur des coups qu'ils venaient d'encaisser.

Wolff avait eu sa force musculaire doublée et ses os renforcés par des moyens artificiels. Cependant, tous les Seigneurs avaient bénéficié du même traitement et, lorsqu'ils se battaient entre eux, le rapport des forces était inchangé. Refaçonné par leur père Urizen, le corps de Théotormon lui donnait un avantage de cent soixante livres au moins. Mais, apparemment, Urizen n'avait pas voulu accroître la force du monstre dans les mêmes proportions, car alors Wolff eût été depuis longtemps terrassé. Néanmoins le poids est un précieux auxiliaire dans un combat, et Wolff était décidé à ne pas laisser à son adversaire une

nouvelle occasion d'utiliser le sien.

Théotormon ayant récupéré son souffle, grogna : « Je vais t'écraser, Jadawin. Et quand tu auras perdu connaissance comme tout à l'heure, je t'emporterai au plus profond d'une caverne et je te maintiendrai pendant que mes animaux te dévoreront vivant. »

Wolff jeta un rapide regard autour de lui. Vala se tenait à l'écart, un étrange sourire aux lèvres. Il ne gaspilla ni son temps ni son souffle à lui demander de l'aide. Il chargea brusquement Théotormon, fit un énorme bond en l'air et projeta ses deux pieds en avant. Devant cette attaque imprévue, Théotormon se figea un instant, puis se baissa. Wolff avait escompté cela. Il avait visé bas, mais Théotormon était rapide. Wolff atterrit les deux pieds en avant sur le dos du monstre. Ses mocassins glissèrent sur le pelage huileux. Tout en se laissant tomber au sol, il se rétablit d'un coup de reins. Lorsque le monstre se retourna et bondit, espérant trouver Wolff à terre, il fut accueilli par un nouveau coup de pied à la mâchoire.

Cette fois-ci, Théotormon ne se releva plus. Sa lèvre fendue, sa mâchoire meurtrie et son nez écrasé maculaient de sang pourpre son pelage foncé, et il gisait pantelant, soufflant bruyamment. Wolff lui décocha quelques coups de pied supplémentaires dans les côtes pour s'assurer qu'il ne se relèverait pas.

Vala applaudit : « Bravo ! Tu es bien l'homme que j'ai aimé – et que j'aime encore.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas aidé ? » demanda Wolff.

« C'était inutile. Je savais que tu n'aurais besoin de personne pour venir à bout de cette grosse outre microcéphale. »

Wolff chercha son vibreur dans l'herbe, mais sans résultat.

Vala n'avait pas bougé de l'endroit où elle se trouvait. « Pourquoi n'as-tu pas utilisé ton poignard ? » demandât-elle.

« Je l'aurais fait en cas de nécessité. Mais je le veux vivant. Nous l'emmenons avec nous. »

Les yeux de Vala s'agrandirent. « Par le grand Los, et pourquoi cela ?

— Parce que certaines de ses aptitudes pourraient nous rendre service plus tard. »

Théotormon se redressa en geignant. Wolff continua à chercher dans l'herbe tout en le surveillant du coin de l'œil. À la fin, il dit : « C'est bon, Vala. Donne ça. »

Elle sortit le vibreur de son vêtement : « Je pourrais te tuer maintenant.

— Comme tu voudras. Mais ne me fais pas perdre mon temps avec de vaines menaces. Je n'ai pas peur de toi.

— Puisque c'est comme ça, tiens », proféra-t-elle. Un instant, il crut qu'il avait été trop loin. Les Seigneurs avaient toujours eu

l'amour-propre extrêmement chatouilleux, et les réflexes prompts.

Mais elle visa soigneusement Théotormon à la place, et un pinceau blanc d'énergie effleura l'extrémité d'une de ses nageoires. La chair grésilla, fuma, et une odeur infecte se répandit. Théotormon s'affaissa en arrière, la bouche ouverte et les yeux vitreux.

Souriante, Vala tendit l'arme à Wolff, la crosse la première.

Il jura. « Seule la méchanceté a pu te faire accomplir un tel acte, Vala. La méchanceté et la stupidité aussi. Je te le répète, plus tard, il aurait pu nous rendre service. »

Elle marcha – sans se presser – vers l'énorme corps luisant et se pencha pour l'examiner. Elle souleva la nageoire, dont l'extrémité était carbonisée.

« Il n'est pas mort. Pas tout à fait. Tu peux encore le sauver, si tu veux. Mais tu devras pour cela l'amputer de sa nageoire. Elle doit être à moitié cuite. »

Wolff lui tourna le dos sans répondre. Il se rendit au village et recruta un groupe d'indigènes pour l'aider à transporter Théotormon jusqu'à l'île aérienne. Suspendu à quatre sacs à hydrogène, le corps fut guidé jusqu'à une ouverture puis traîné sur le pont et étendu dans un « cachot ». C'était une cage munie de barreaux légers mais aussi résistants que l'acier et faits d'écorce végétale laminée. Wolff pratiqua lui-même l'amputation. Après avoir introduit de force dans la gorge de Théotormon un liquide drogué que lui avait fourni le sorcier des Ilmawirs, il fit son choix parmi un certain nombre de scies et d'instruments chirurgicaux divers. Tout cela était la propriété du sorcier, qui avait la charge du bien-être non seulement spirituel mais aussi corporel de son peuple.

À l'aide de plusieurs scies munies des dents d'une espèce de poisson-requin, Wolff sectionna la nageoire juste au-dessous de l'épaule. La chair céda sans difficulté. Les os résistèrent assez pour émousser deux scies. Le sorcier appliqua l'extrémité rougie d'une torche sur la plaie béante pour refermer les vaisseaux sanguins. Puis le sorcier enduisit la brûlure d'un onguent, en affirmant à Wolff que le remède avait sauvé la vie à des guerriers brûlés sur plus de la moitié du corps.

Vala assista à l'opération avec un sourire narquois aux lèvres. À un moment, elle croisa le regard de Wolff et éclata de rire. Il frissonna, bien qu'elle eût un rire clair et agréable. Cela le faisait penser à un gong qu'il avait entendu un jour qu'il descendait le fleuve Guzirit dans le pays de Khamshem, au troisième niveau de son univers. C'était probablement un gong en bronze, caché au cœur de quelque temple de jade et de calcédoine, aux murs à moitié écroulés, étouffé par la pierre et la verte luxuriance de la jungle. Un gong de bronze et des vibrations dorées. Tel était le rire de Vala : d'or et d'airain, avec

toutefois quelque chose de sombre et de dissimulé.

« Sa nageoire ne repoussera pas », dit-elle, « Si tu n'enlèves pas continuellement les chairs mortes. Le tissu cicatriciel empêche la régénération.

— Laisse-moi m'occuper de ça », fit Wolff. « Tu t'es suffisamment mêlée de ce qui ne te regardait pas. » Elle renifla d'un air méprisant et remonta sur le pont principal par l'étroit escalier en tire-bouchon. Wolff attendit quelque temps d'avoir la certitude raisonnable que Théotormon ne succomberait pas au choc opératoire, puis il gagna lui aussi le pont. Les Friiqans nouvellement adoptés étaient à l'exercice et se familiarisaient avec leurs nouvelles tâches. Il les observa un instant. Il demanda à Dugarnn comment les bactéries des sacs étaient nourries, et si le produit nutritif ne représentait pas un trop grand poids, car il y avait au moins quatre mille sacs à hydrogène, chacun de la taille d'une cellule de zeppelin.

Dugarnn lui fournit les explications demandées. Les sacs végétaux devaient être nourris pendant leur période de croissance, mais une fois arrivés à maturité ils mouraient. Leur écorce durcissait et séchait mais elle pouvait recevoir un traitement spécial destiné à préserver son élasticité. De nouvelles cultures de bactéries génératrices d'hydrogène y étaient alors implantées. Il fallait les nourrir aussi, mais la quantité de gaz libéré était proportionnellement très élevée par rapport à la nourriture consommée... Essentiellement, celle-ci consistait en la moelle de certaines plantes cultivées sur l'*abuta*. Cependant, les bactéries pouvaient également assimiler les déchets de poissons ou de viandes, ou des matières végétales en décomposition. Dugarnn quitta Wolff pour veiller aux préparatifs. L'ombre de la lune libéra le ciel et ce fut de nouveau le jour. L'île commençait à tirer de plus en plus fort sur ses amarres. Finalement, Dugarnn estima qu'elle était assez légère pour reprendre l'air. Les ancres de pierre furent hissées et les câbles retenus à la végétation sectionnés. L'île dériva un instant dans la direction du vent, puis s'éleva lentement. Elle se stabilisa à cent mètres d'altitude puis, tandis que l'hydrogène continuait à gonfler les sacs, grimpa jusqu'à trois cents mètres. Dugarnn ordonna de réduire la nourriture des bactéries. Il effectua un tour d'inspection de l'île, qui lui prit plusieurs heures, puis retourna à la passerelle de commandement. Wolff descendit s'enquérir de l'état de Théotormon. Le sorcier lui annonça qu'il allait beaucoup mieux qu'on ne pouvait s'y attendre.

Wolff prit un escalier qui le conduisit au chemin de ronde qui bordait les murs évasés de l'île. Il y trouva Luvah, accompagné de leur cousin Palamabron. Ce dernier, le plus brun de la famille, était beau et élégant. Il portait une coiffure conique aux bords hexagonaux, décorée de minuscules chouettes vert émeraude. Sa cape avait un col relevé en

arrière et elle était rehaussée d'épaulettes en forme de lions couchés. L'étoffe était une moire verte brochée de tiercefeuilles percées d'une lance sanglante. Sa chemise était bleue avec un liseré de crânes blancs. Une large ceinture de cuir cloutée d'or et incrustée de diamants, d'émeraudes et de topazes ceignait sa taille. Il avait des chausses bouffantes à rayures noires et blanches qui lui descendaient aux mollets. Ses bottes, enfin, étaient en cuir souple de couleur rose pâle. Il ne manquait ni d'allure ni de prestance, et il le savait. Il se contenta de répondre d'un bref signe de tête au salut de Wolff et quitta les deux hommes. Wolff se mit à rire en le regardant s'éloigner : « Notre cousin Palamabron ne m'a jamais porté dans son cœur, je le crains.

— Personne ne tentera rien tant que nous serons sur cette île aérienne », dit Luvah. « À condition tout au moins que les recherches ne durent pas trop longtemps. Qui sait le temps qu'il faudra ? Nous pourrions survoler indéfiniment ces mers sans jamais rencontrer les portes. »

Wolff contempla le ciel pourpre et l'océan bleu-vert. L'île qu'ils avaient quittée n'était plus qu'un morceau de terre à la dérive, pas plus grand qu'une pièce de monnaie. Des oiseaux blancs aux ailes énormes, au bec jaune et crochu et aux yeux soulignés de cernes carmin tournoyaient au-dessus d'eux en poussant des piailllements rauques. L'un d'eux se posa non loin de l'endroit où ils se trouvaient, inclina la tête et riva sur eux un œil vert implacable. Wolff se rappela les corbeaux de son univers. Cet oiseau avait-il un cerveau en partie humain sous son crâne hypertrophié ? Était-il chargé d'écouter et de regarder pour le compte d'Urizen ? Il fallait bien que leur père eût un moyen de les épier, sinon une partie du plaisir lui serait enlevée.

« Dugarnn me dit que l'abuta est toujours poussée par le même vent », dit Wolff. « Elle décrit une trajectoire spiralée qui finit par recouper tous les points de ce monde océanique.

— Oui, mais l'île qui possède les portes peut très bien se trouver sur une trajectoire différente. Que nous ne recouperons jamais. »

Wolff haussa les épaules : « Dans ce cas il n'y a rien que nous puissions faire.

— C'est peut-être ainsi qu'Urizen a prévu les choses. Il voudrait que l'inaction et la frustration nous rendent tous fous afin que nous nous entr'égorgeons.

— Possible. Néanmoins, en cas de nécessité, l'abuta peut changer sa route. Le processus est long, mais la chose est réalisable. Et puis... ?

Il resta si longtemps silencieux que Luvah se sentit mal à l'aise. « Et puis ?

— Notre cher père ne s'est pas contenté de nous donner en guise de compagnie des hommes, des poissons, des oiseaux et autres

animaux. Je crois que certaines îles, aussi bien aériennes que flottantes, sont le repaire de créatures volantes grâce auxquelles nous pourrions fort bien ne pas trouver le temps long. »

Vala les appela du pont pour leur dire que le repas était prêt. Ils descendirent prendre place à une extrémité de la table du commandant. Là, Dugarnn exposa ses plans concernant l'avenir immédiat. Il était prêt à faire dévier *abuta* de sa route pour se porter à la rencontre d'une autre île flottante, celle de leurs ennemis mortels les Waerish. Maintenant que les Ilmawirs avaient Wolff et son vibreur, ils pouvaient défier les Waerish en un dernier combat. Ce serait une glorieuse victoire pour les Ilmawirs ; les Waerish seraient à jamais engloutis par l'océan. Wolff donna son accord, car il n'avait rien d'autre à proposer pour le moment. Il espérait seulement que les Waerish resteraient introuvables et qu'il éviterait de gaspiller de précieuses recharges qu'il comptait bien garder pour des circonstances plus graves.

Les journées pourpres et les nuits rosées se succédèrent, nombreuses et peu variées. Wolff, au début, se montra cependant actif. Il s'efforça de réunir le maximum d'informations sur le fonctionnement de l'*abuta*. Il étudia les mœurs de la tribu et les particularités de chacun de ses membres. Les autres Seigneurs, à l'exception de Vala, ne manifestaient aucun intérêt pour ce genre de problème. Ils passaient le plus clair de leur temps à la proue, guettant l'île qui était censée contenir les portes de l'univers d'Urizen. Ou bien ils se plaignaient aux *abutals*, ou récriminaient entre eux. Et il ne se passait pas de jour sans qu'un Seigneur en insultât un autre, quoique de façon calculée pour éviter de justesse que l'offensé n'eût à relever le défi pour ne pas perdre la face.

De plus en plus, Wolff était écœuré par leur attitude. À part Luvah, aucun n'était récupérable. Leur extrême arrogance déplaisait aux *abutals*. Wolff les mit en garde à plusieurs reprises en leur expliquant que leur existence dépendait des indigènes. Si on les poussait à bout, ils finiraient par jeter les Seigneurs par-dessus bord. Le conseil portait quelque temps ses fruits, puis la croyance des Seigneurs à leur quasi-divinité reprenait le dessus.

Wolff passait une grande partie de son temps sur la passerelle en compagnie de Dugarnn. Cela contribuait un peu à apaiser les remous d'animosité soulevés par ses frères et cousins. Il suivit aussi l'entraînement des pilotes de planeurs, car les *abutals* n'accordaient vraiment leur respect et leur admiration qu'à celui qui avait conquis ses ailes. Wolff demanda à Dugarnn pourquoi il en était ainsi. Pour sa part, il voyait plutôt les planeurs comme une gêne supplémentaire et une source de tracas inutiles.

La question parut surprendre Dugarnn. Cherchant ses mots, il

répondit : « Eh bien, parce que... c'est ainsi. Voilà tout. Un homme n'est pas un homme tant qu'il n'a pas accompli son premier atterrissage en solo. Quant aux doutes que vous exprimez sur l'utilité des planeurs, je les récusé formellement. Le jour venu, lorsque nous serons face à face avec un ennemi, vous regretterez vos paroles. »

Le lendemain, Wolff accomplit son premier vol. Il prit place à bord d'un planeur d'instruction à deux sièges, qui fut largué à l'extrémité d'un câble porté par deux sacs à hydrogène géants. L'appareil s'éleva jusqu'à ce que l'abuta ne fût plus qu'une petite masse ovale et brune au-dessous d'eux. Là, les courants aériens plus rapides les entraînèrent à plusieurs kilomètres de l'île. L'instructeur Dugarnn, décrocha le système ascensionnel. Les sacs retenus par un cordage mince mais résistant, furent redescendus à l'abuta où ils serviraient encore.

En tant que Jadawin, Wolff avait piloté toutes sortes d'engins volants. Sur la Terre, il avait passé un brevet civil qui l'autorisait à piloter des monomoteurs. Il n'avait pas volé depuis plusieurs années, mais n'avait rien perdu de ses réflexes. Dugarnn lui laissa quelque temps les commandes tandis qu'ils décrivaient une large spirale descendante. Il lui tapota l'épaule en hochant la tête d'un air satisfait, puis reprit possession des commandes. Le planeur se présenta contre le vent, opéra un glissement sur l'aile au dernier moment puis se posa d'un côté du large pont.

Wolff prit cinq autres leçons. Au cours des deux dernières, il effectua lui-même l'atterrissage. Le quatrième jour, il vola seul. Dugarnn se montra très impressionné. Il déclara que la plupart des pilotes mettaient deux fois plus de temps à apprendre. Wolff voulut savoir ce qui se produisait lorsqu'un élève venait à rater l'abuta en voulant se poser seul. Comment faisait-on pour le récupérer ?

Dugarnn leva les bras au ciel avec un sourire fataliste. L'infortuné, dit-il, était abandonné. La question ne fut plus jamais évoquée, mais Wolff comprit pourquoi le chef des *abutals* avait tant insisté pour qu'il laissât le vibreur dans l'île avant chaque sortie. Wolff s'était résigné à confier l'arme à Luvah, qu'il jugeait relativement moins susceptible que les autres d'en faire un mauvais usage.

Après cela, Wolff resta torse nu, comme il convenait à un homme au poitrail orné d'un *iiphtarz*. Et Dugarnn insista pour en faire son frère de sang. Lorsqu'ils apprirent cela, les autres Seigneurs le raillèrent :

« Comment ! Jadawin, fils du noble Urizen, descendant direct du grand Los en personne, accepter de devenir le frère de ces sauvages ignorants et barbouillés de peinture ? Qu'as-tu fait de ton amour-propre, frère ?

— Inutile de m'appeler frère », répliqua Wolff. « Au moins, eux

n'ont pas essayé de m'assassiner traîtreusement. Excepté Luvah, je ne puis en dire autant de vous. Et ce n'est pas à des gens comme vous de leur jeter la pierre. Ils sont maîtres de leurs petits univers. Vous avez été chassés de chez vous, pris au piège comme de stupides oies grasses. Aussi vous pouvez ravalier vos insultes et vos quolibets. Vous feriez bien mieux de vous en faire des amis et non pas des ennemis. Le jour viendra peut-être où vous aurez besoin d'eux. »

Théotormon, dont la nageoire était un moignon rose en voie de régénération, était vautre dans le bassin plat au milieu du pont. Il intervint dans la conversation : « Tous autant que vous êtes, vous êtes condamnés à crever. Puissiez-vous hurler longtemps lorsque le piège d'Urizen se refermera sur vous. Mais il y a une chose que je dois dire de Jadawin. Il vaut deux fois n'importe lequel d'entre vous. Et je lui souhaite bonne chance. Je souhaite qu'il arrive jusqu'à notre cher père et qu'il accomplisse sa vengeance, pendant que vous connaîtrez une fin horrible.

— Ferme ta sale bouche, crapaud répugnant ! » lui cria Ariston. « C'est déjà suffisant d'avoir à supporter ta vue. Mon estomac se convulse lorsque je te regarde. Si de plus il faut écouter tes élucubrations ! Que ne donnerais-je pas pour être de nouveau dans mon cher univers et t'avoir enchaîné à mes pieds ! C'est alors que je te ferais parler, monsticule, et si vite que seul un innommable gargouillis sortirait de ta bouche pour implorer ma pitié. Et puis, je te donnerais à manger, morceau par morceau, à certains de mes petits protégés, et ce spectacle me réjouirait la vue, ô combien !

— Et moi », répliqua Théotormon, « une de ces nuits, je te balancerais par-dessus les murailles de cette île volante, et je me délecterais à te voir tourner dans le vide et t'écouter pousser ton dernier hurlement d'agonie.

— Cessez ces chamailleries enfantines ! » intervint Vala. « N'avez-vous pas encore compris que quand vous vous disputez vous réjouissez le cœur de notre père ? Rien ne lui plairait tant que de vous voir vous entre-déchirer.

— Vala a raison », dit Wolff. « Vous prétendez être des Seigneurs, des faiseurs d'univers, alors que vous vous conduisez comme une bande de marmots braillards. Si vous vous haïssez tellement, rappelez-vous que celui qui vous a inculqué cette haine vit encore et qu'il s'apprête à vous voir périr. C'est lui qui doit mourir. S'il faut sacrifier nos vies pour cela, que notre destin s'accomplisse. Mais au moins, essayez de vivre honorablement afin de donner un peu plus de dignité à votre mort. »

Brusquement, Ariston s'avança vers Wolff. Son visage était écarlate et sa bouche tordue en un rictus de rage. Il dépassait Wolff d'une tête, sans avoir sa carrure. Il écarta les bras, et les plis de sa

cape safranée aux incrustations de pourpre et de jade bruissèrent. « En voilà assez, frère abhorré ! » s'écria-t-il. « Tes leçons de morale et les prétentions à te vouloir meilleur parce que tu es devenu moins que nous – ravalé que tu es au rang de ces animaux – me mettent hors de moi. Je te hais, comme je t'ai toujours haï, bien davantage que tous les autres. Tu es un moins que rien... un... un... bâtard ! »

Après cette insulte, la plus mortelle que les Seigneurs puissent concevoir, car il n'existait pour eux rien de pire que de n'être pas de la pure lignée des Seigneurs, Ariston dégaina sa dague. Wolff ploya les genoux, prêt à se battre si c'était nécessaire mais répugnant à se livrer devant les *abutals* à une si pénible exhibition.

À cet instant, un cri jaillit de la hune située à la proue de l'île. Des appels de tambours résonnèrent, et les *abutals* abandonnèrent en hâte ce qu'ils faisaient. Wolff en arrêta un au passage et lui demanda ce que signifiait l'alarme. L'homme pointa l'index sur la gauche en direction du ciel. Lorsqu'il se tourna, Wolff aperçut une masse sombre aux contours vaguement effrangés, qui se détachait sur le dôme rouge du ciel.

VI

AU moment où il se mettait à courir vers la passerelle, un nouvel objet apparut, bientôt suivi de deux autres. Au début, sans qu'il pût déceler pourquoi, leur vue lui fit éprouver une sensation de malaise et d'anomalie. Puis lorsqu'il atteignit la hune, la raison lui apparut. Les objets ne dérivait pas dans la direction du vent, mais se déplaçaient perpendiculairement à lui. Quelque chose les propulsait.

Sur la passerelle, Dugarnn demanda à Wolff de demeurer près de lui jusqu'à nouvel ordre. Quant aux autres Seigneurs, l'occasion était arrivée, déclara-t-il, de les voir à l'œuvre. Il les avait entendus vanter leurs propres prouesses. Qu'ils apportent la preuve qu'ils savaient se servir aussi bien de l'épée que de la parole.

À la surface de l'île, les communications pendant le combat se faisaient par l'intermédiaire des tambours. Pour transmettre les ordres à l'intérieur de l'île, à ceux qui étaient aux sabords ou aux ouvertures de la base, un autre moyen était employé. Un réseau de conduits étroits couvrait intégralement l'*abuta*. Ces conduits étaient assemblés à partir des épines du poisson girel, qui avaient la propriété de transmettre assez bien les vibrations sonores. Jusqu'à vingt-cinq mètres, la voix humaine pouvait être utilisée. Passé cette distance, un marteau léger servait à frapper des phrases codées.

Wolff observa Dugarnn en train de transmettre ses ordres. Chaque commandement était immédiatement exécuté par un équipage expérimenté. Même les enfants avaient des tâches proportionnelles à leurs possibilités, ce qui libérait les adultes pour des postes plus difficiles ou dangereux. S'adressant à Vala, qui l'avait rejoint sur la passerelle, Wolff déclara : « Nous qui nous prétendons d'essence divine, je crois que nous aurions beaucoup à apprendre de ces « sauvages » sur le plan de la coopération.

— Sans doute », fit Vala. Elle scruta le ciel et ajouta : « Il y en a six, maintenant : De quoi s'agit-il ?

— Dugarnn les appelle des Nichiddors, mais il n'a pas eu le temps de me dire ce qu'ils sont. Patience. Nous n'allons pas tarder à le savoir, je le crains. »

Les planeurs avaient été arrimés aux sacs ascensionnels. Les pilotes grimpèrent dans leur cockpit tandis que les « rampants » fixaient les sacs explosifs au fuselage. Le sorcier, revêtu d'une tenue d'apparat et masqué, passa au milieu des planeurs. Il brandissait une

double croix ansée avec laquelle il donnait la bénédiction aux pilotes et à leurs appareils. Entre deux planeurs, il s'interrompait pour agiter la double croix en direction de l'engin et proférer une malédiction. Dugarnn commençait à s'impatisser, mais, visiblement, il n'osait pas presser le sorcier. Dès que les vingt pilotes eurent été bénis, il donna le signal. Les sacs à hydrogène, lestés de leur fardeau aux ailes blanches, prirent leur essor. Ils grimpèrent à mille pieds au-dessus de l'île.

« Ils se lâcheront dès que les nids de Nichiddors passeront à leur portée », fit Dugarnn. « Que Los les protège, car bien peu reviendront. Mais s'ils réussissent à détruire les nids...

— J'en vois huit, à présent », fit remarquer Wolff. Le plus rapproché des nids était maintenant à un kilomètre de l'*abuta*. Il devait avoir un diamètre de deux cents mètres et ressemblait à une énorme boule hirsute. Il était formé d'anneaux concentriques et irréguliers de sacs à hydrogène, protégés à l'extérieur par une végétation touffue. À la surface du nid sphérique, on voyait s'agiter des centaines de petites silhouettes.

Dugarnn indiqua un autre coin du ciel au-dessus d'eux et Wolff aperçut plusieurs minuscules points noirs. « Des éclaireurs, » expliqua Dugarnn. « Les Nichiddors ne nous attaqueront pas tant qu'ils n'auront pas fait leur rapport.

— Qui sont au juste les Nichiddors ?

— En voici un qui pique pour nous observer de près. » La créature avait des ailes noires d'une envergure de quinze mètres au moins. Elles étaient rattachées à des épaules de un mètre cinquante de large qui surmontaient un torse humain dépourvu de système pileux. Le sternum formait une large protubérance et se prolongeait par un abdomen orné d'un nombril humain. Les jambes étaient grêles et terminées par des orteils hypertrophiés qui faisaient office de serres. Une longue queue de plumes noires flottait derrière elle. Le visage était humain à l'exception du nez, remplacé par une trompe flexible. Lorsqu'elle passa au-dessus d'eux, la créature dressa sa trompe et poussa un barrissement strident.

Dugarnn porta vivement son regard sur le vibreur de Wolff. Celui-ci secoua négativement la tête : « Je préfère qu'ils ne sachent pas encore ce qui les menace. Je ne dispose pas de beaucoup de recharges. J'attendrai de pouvoir en tuer plusieurs d'un coup.

Il regarda le Nichiddor s'éloigner à grands battements d'ailes vers le nid le plus rapproché. Il ne faisait aucun doute que ces créatures monstrueuses étaient l'œuvre d'Urizen, qui les avait placées là pour son propre divertissement. Il devait s'agir de créatures humaines – mais pas nécessairement des Seigneurs – qu'il avait transformées dans son laboratoire. Peut-être provenaient-elles d'autres mondes que le sien ; peut-être même certaines descendaient-elles d'anciens Terriens.

Elles étaient condamnées à vivre une étrange existence sous des cieux pourpres et une lune noire, naissant et grandissant dans un nid aérien poussé par les vents de ce monde sans continents. Elles se nourrissaient surtout de poissons, qu'elles capturaient à la manière d'un balbuzard pêcheur, avec leurs serres, mais lorsqu'elles rencontraient une île aérienne ou flottante elles tuaient pour manger de la chair humaine.

Wolff comprit pourquoi les nids allaient contre le vent. Les centaines de Nichiddors qui se trouvaient à la surface avaient chacun une touffe de végétation sinistre dans ses serres et battaient des ailes à l'unisson. Le sinistre chariot du ciel était porté par les plus étranges oiseaux qui eussent jamais existé.

Lorsque le nid fut à cinq cents mètres, les ailes cessèrent de battre. Les autres nids se rapprochèrent lentement. Deux d'entre eux perdirent de l'altitude. Ils serviraient aux Nichiddors pour attaquer la base de l'île. Deux autres décrivirent un large mouvement tournant et se postèrent de l'autre côté de l'île. Dugarnn attendit calmement que les Nichiddors eussent pris position.

Wolff lui demanda pourquoi il ne lançait pas les planeurs à l'attaque.

« Si nous les lâchions avant que le gros des forces ennemies ait engagé le combat contre nous, tous les Nichiddors s'élèveraient pour leur barrer la route. Aucun planeur ne passerait. Mais si nous les laissons attaquer d'abord, nous avons des chances de détruire leurs nids. C'est du moins ce que l'expérience m'a appris jusqu'ici.

— Ne serait-il pas plus judicieux de la part des Nichiddors d'éliminer les planeurs d'abord ? »

Dugarnn haussa les épaules : « C'est l'évidence même. Mais ils n'adoptent jamais la stratégie la plus avantageuse. J'ai l'impression que, étant dépourvus de mains, les Nichiddors ont vu régresser leur intelligence. Certes, ils peuvent manipuler des objets avec leurs serres et leur trompe, mais ce n'est pas comme s'ils avaient des mains.

» Je peux aussi me tromper. Il est possible que les Nichiddors trouvent un certain plaisir sportif à donner leur chance aux planeurs. Ou qu'ils aient l'arrogance de l'aigle de mer, qui n'hésite pas à attaquer un requin de cinq cents kilos plus lourd que lui, même s'il ne peut pas le tuer et même si, l'ayant tué, il est incapable de le transporter sur une île quelconque pour le dévorer. »

Le vent apportait à la passerelle les échos de centaines de voix et de barrissements mêlés. Brusquement, ce fut le silence complet. Dugarnn se figea, mais ses yeux n'étaient pas inactifs. Lentement, il leva le bras. Un guerrier à côté de lui tenait à la main un sac gonflé. Il ne quittait pas son chef du regard. À ses pieds était un vase en pierre contenant des charbons ardents.

Le silence fut rompu par un barrissement collectif des Nichiddors. Tandis qu'ils s'élançaient des nids, leurs battements d'ailes emplirent le ciel d'un grondement sonore et continu. Dugarnn abaissa son bras. Le guerrier plongea la courte mèche du sac dans le brasier et le lâcha. Il grimpa jusqu'à cinquante pieds et explosa.

Les planeurs fondirent, chacun sur l'objectif qui lui avait été attribué. Wolff regarda de nouveau la vague noire qui déferlait sur eux, et il perdit une partie de sa confiance en son vibreur. Et pourtant, les Ilmawirs avaient dans le passé résisté victorieusement – quoique non sans de lourdes pertes – à des attaques des Nichiddors. Mais jamais l'*abuta* n'avait été encerclée par huit nids.

Un oiseau blanc aux larges ailes passa au-dessus de l'île. Son cri parvint jusqu'à Wolff, et il se demanda si ce n'était pas un Œil d'Urizen. Son père était-il en train de les observer à travers les yeux et le cerveau de cet oiseau ? Si oui, il allait avoir l'occasion d'assister à un spectacle qui ravirait son cœur assoiffé de sang.

Les Nichiddors, en formation si serrée qu'on eût dit un gros nuage noir et brun, obliquèrent juste avant d'arriver à portée de tir des archers et se mirent à décrire des cercles autour de l'*abuta*. Chaque fois qu'ils faisaient un tour, la distance diminuait. Les archers ilmawirs attendaient le signal du chef pour tirer. Les femmes étaient armées de pierres et de frondes, et elles attendaient aussi.

Dugarnn, ne voulant pas affaiblir ses forces en les dispersant le long des murs, avait concentré ses guerriers à la proue. Rien n'empêchait les Nichiddors de se poser à l'extrémité opposée, sinon leur répugnance à se déplacer sur leurs jambes fragiles.

Wolff reporta son attention sur les planeurs. Plusieurs avaient disparu au-dessous de sa ligne de vision pour attaquer les deux nids stationnés sous la base de l'île. Les autres descendaient du haut du ciel sur une trajectoire fortement inclinée. Quelques Nichiddors s'élevèrent pour les intercepter.

Deux appareils survolèrent le nid le plus proche, lâchant au passage de petits objets fumants. À la surface du nid les femelles coururent dans de grands froissements d'ailes.

Puis il y eut une explosion, suivie aussitôt d'une seconde. La fumée et les flammes jaillirent. Les deux planeurs, sur leur lancée, étaient remontés en chandelle et amorçaient déjà leur second et dernier passage. À nouveau, l'objectif fut atteint. Le feu se propagea dans les broussailles et les flammes commencèrent à lécher quelques-uns des ballons de sustentation géants. Les femelles poussaient des cris si perçants qu'on les entendait par-dessus les battements d'ailes et les barrissements de la horde tournoyante. Elles abandonnèrent le nid en flammes, agrippant leurs enfants dans leurs serres. Puis le nid tout entier explosa, déchiquetant des femelles, projetant des fragments

embrasés qui les transformaient en torches vivantes. Des enfants tombèrent vers l'océan, leurs ailes trop courtes battant pitoyablement l'air.

Wolff vit une mère replier ses ailes et se laisser tomber comme une pierre vers son bébé. Elle le rattrapa dans ses serres, déploya ses ailes et remonta doucement vers un nid intact.

Deux nids en flammes tombèrent en vrille vers l'océan. Un grand nombre de Nichiddors avaient quitté le cercle qui se resserrait autour de l'île pour se lancer à la poursuite des planeurs. Ceux-ci, qui avaient perdu beaucoup d'altitude, se préparaient à effectuer un amerrissage forcé.

Les nids qui entouraient l'île étaient hors de portée du vibreur de Wolff. Peut-être les deux autres à la base de l'île seraient-ils plus faciles à atteindre. Wolff expliqua à Dugarnn ce qu'il avait l'intention de faire et emprunta un escalier à vis de dix-huit mètres qui le conduisit à une ouverture de la base. Là, les nids s'étaient approchés de très près et une seule décharge à pleine puissance eut raison des deux à la fois. L'explosion eut une telle force qu'il fut soulevé du sol et faillit tomber de la plate-forme. Une fumée dense envahit l'écoutille. Lorsqu'elle se dissipa, il vit les fragments de végétation enflammée tomber vers l'océan, entourés de cadavres de femelles et d'enfants.

Les Nichiddors mâles essayaient de s'introduire dans l'île par les ouvertures de la base. Wolff diminua la puissance du vibreur et entreprit de nettoyer le secteur. Il parcourut le pont inférieur au pas de course en s'arrêtant à chaque écoutille pour tirer. Il élimina ainsi une bonne centaine d'assaillants. Certains avaient forcé les défenses des *abutals* à l'autre bout de l'île. Il perdit du temps à s'en débarrasser, car il devait veiller à ne pas atteindre en même temps l'un des grands sacs de sustentation. Il en tua trente, mais ne put dégager entièrement la coursive inférieure. L'île était trop vaste pour lui.

Lorsqu'il regagna le pont, il vit que les Nichiddors avaient finalement lancé leur attaque de masse. L'extrémité de l'île où il se trouvait retentissait de clameurs et de vociférations. Il y avait des cadavres partout.

Arcs et frondes avaient opéré des ravages énormes parmi la première vague d'assaut. Puis la seconde vague avait été sur eux, et le combat s'était transformé en une horrible mêlée. Les hommes volants n'avaient pour seules armes que leurs ailes et leurs serres, mais ils s'en servaient de manière redoutable. D'un coup d'aile, un Nichiddor pouvait renverser un Ilmawir. Il se précipitait alors sur son ennemi étourdi et blessé et le déchirait de ses puissantes griffes recourbées. Les *abutals* se défendaient à l'aide de lances, de sabres formés d'une large lame garnie de dents de requins, et de poignards taillés dans un végétal ressemblant au bambou.

Méthodiquement, Wolff se mit à tuer tous les Nichiddors qui encombraient le pont principal. Les Seigneurs, dos contre dos, avaient formé un groupe compact et leurs épées faisaient des ravages. Wolff visa soigneusement et éclaircit le terrain autour d'eux. Une ombre, soudain, s'abattit sur lui. Il tomba sur le dos en tirant en l'air. Deux Nichiddors s'écroulèrent sur le pont de part et d'autre de lui. Une aile le souffleta au passage et l'enveloppa comme un étendard. Il s'en exhalait une forte odeur de poisson. Il se dégagea juste à temps pour abattre deux ennemis qui avaient acculé Dugarnn au mur. Non loin du chef *abutal* gisait sa femme. Elle avait plongé sa lance dans le ventre d'un homme volant. Elle avait le visage et la poitrine en lambeaux, et le Nichiddor qui avait fait cela était sur son ventre et lui déchirait les entrailles. Lorsque Wolff le tua par-derrière, il tomba à la renverse sans relâcher son étreinte.

Au cours de la minute suivante, il connut presque la mort. Deux douzaines au moins de Nichiddors se ruèrent sur lui de tous les côtés à la fois. Il pivota sur lui-même comme une toupie et balaya l'air de son rayon. Les cadavres, à moitié sectionnés, fumants, pestilentiels, s'amoncelèrent tout autour de lui. Il eut bientôt escaladé le tas et se retrouva de l'autre côté, libre, en bordure de l'indescriptible mêlée. Il tirait sans discontinuer, faisant mouche à tous les coups, mais il ne put éviter qu'à deux reprises un *abutal* fût poussé par les hasards du combat dans le champ du rayon mortel. Encore devait-il s'estimer heureux s'il n'y en avait que deux.

Les Ilmawirs, en dépit d'une résistance farouche, avaient déjà perdu la moitié de leur effectif. Même avec l'aide de Wolff, la situation serait avant longtemps désespérée. Bien que le vibreur eût opéré des coupes sombres dans les rangs des Nichiddors, ceux-ci paraissaient décidés à exterminer leurs ennemis jusqu'au dernier, dussent-ils être massacrés eux-mêmes pour la plupart.

À nouveau, Wolff fit place nette autour des Seigneurs. Ils étaient tous encore debout et couverts de sang, et leurs épées taillaient sans merci. Il leur cria de se regrouper autour de lui. Tandis qu'ils tiendraient à distance les hommes volants, il pourrait tirer par-dessus leurs têtes. S'étant juché au sommet d'un tas de cadavres de Nichiddors glissants, il reprit froidement son tir. Il s'aperçut bientôt qu'il ne lui restait plus que deux recharges d'énergie. Il avait espéré économiser ses munitions pour le palais d'Urizen, mais à présent il n'avait pas le choix. S'il n'utilisait pas son vibreur maintenant, il était condamné à mourir en même temps que tous ceux qui se battaient à ses côtés. Vala, qui était devant lui, cria quelque chose. Il leva les yeux vers l'endroit qu'elle montrait du doigt. Une masse sombre était en train de traverser de ciel : une comète noire. Tout le monde était si absorbé par le combat que l'apparition avait failli passer inaperçue.

Les *abutals* autour d'eux avaient aussi levé les yeux. Ils poussèrent une clameur perçante de désespoir et laissèrent tomber leurs armes. Sans plus se soucier des Nichiddors, ils coururent vers l'écoutille la plus proche. Les hommes volants, lorsqu'ils aperçurent la cause de cette débandade, réagirent avec autant de panique. À grands renforts de battements d'ailes ; ils partirent s'abriter sous les nids ou sous la base de l'île.

Wolff n'abandonna pas son vibreur, mais il se rua vers l'abri le plus proche avec autant de précipitation que les autres. Dugarnn lui avait parlé de ces comètes noires qui, périodiquement, visitaient le ciel de la planète, et de ce qui les accompagnait toujours.

Tandis qu'il courait vers l'écoutille, de petits sifflements rapides lui frôlèrent les oreilles. Le feuillage qui recouvrait les murs se cribla de trous et de minces filets de fumée montèrent du revêtement du pont. Un Nichiddor qui s'était élevé à quelques mètres battit désespérément l'air de ses ailes énormes et retomba sur le pont avec un hurlement strident, le torse transpercé en plusieurs endroits, l'aile fumante. Plusieurs autres s'abattirent, et avec eux quelques *abutals*. Leurs corps tressaillaient sous l'impact d'une pluie de minuscules projectiles.

L'arme de Wolff lui fut arrachée des mains par une gouttelette de vif-argent. Il s'arrêta pour la récupérer et reprit sa course. Lorsqu'il arriva enfin devant l'écoutille, l'entrée était bloquée par les Seigneurs qui voulaient tous passer en même temps. Ils s'invectivaient bruyamment, jurant par Los ou par Urizen, leur père, ou même par le nom de leur mère morte depuis longtemps.

Durant un moment d'affolement, Wolff songea à se frayer un chemin à l'aide du vibreur. C'est exactement ce que n'importe lequel d'entre eux, à l'exception peut-être de Luvah, aurait fait. Rester à découvert signifiait une mort certaine. Chaque parcelle de temps comptait.

Puis la cause de l'embouteillage disparut soudain.

Jouant des coudes, des dents, des ongles, les Seigneurs réussirent à s'engouffrer dans le passage. Wolff plongea à leur suite, la tête la première. Quelque chose érafla son pantalon au mollet, et il ressentit une cuisante douleur. Il y eut un bruit flasque et une boulette de mercure brûlant lui englua les cheveux sur la nuque. Il tomba les mains en avant dans la cage de descente peu profonde et lâcha son vibreur avant de toucher le fond. Amortissant sa chute de ses bras repliés, il boula en avant. Il fut arrêté par Palamabron, qui venait de poser le pied sur le premier barreau de la seconde échelle. Palamabron tomba en hurlant. Lorsque Wolff regarda dans la cage, il vit que Palamabron avait atterri au sommet d'une pile de Seigneurs qui se débattaient et juraient frénétiquement. Cependant, aucun ne semblait

sérieusement blessé.

À un autre moment, il aurait éclaté de rire. Mais il était trop occupé présentement à se défaire des globules de mercure brûlant qui encombraient sa chevelure. Il examina son mollet pour s'assurer que la blessure était bien superficielle, puis il continua sa descente. Il était prudent de s'enfoncer le plus loin possible dans les profondeurs de l'île. Si la pluie de mercure durait trop longtemps, le pont supérieur tout entier pouvait être détruit. Et si les sacs à hydrogène géants venaient à être touchés, c'était la fin pour tout le monde.

VII

DANS la pénombre d'un entrepont, près d'un sphéroïde de sustentation géant, Vala surgit. Elle riait. Non pas hystériquement mais gaiement comme si elle s'amusait beaucoup. Wolff était certain que s'il y avait eu un peu plus de clarté, il aurait pu voir la joie briller dans ses prunelles.

« Je suis heureux pour toi que tu trouves cela drôle », dit-il. Il était couvert du sang des Nichiddors, que son abondante transpiration lavait rapidement, et il tremblait. « Tu as toujours été spéciale, Vala. Même enfant, tu adorais nous faire enrager et nous jouer des farces cruelles. Et devenue femme, tu n'as pas cessé d'aimer la souffrance et le sang – chez les autres – plus que l'amour.

— Je suis de la race des Seigneurs », répliqua Vala. « La vraie fille de mon père. Je pourrais ajouter : la sœur de mon frère. Car tu n'étais pas différent de moi, Jadawin, avant que ce séjour sur la Terre n'ait fait de toi une mauviette au cœur tendre, à moitié dégénérée. »

Elle se rapprocha de lui, baissant la voix : « Il y a bien longtemps que je n'ai eu un homme, Jadawin. Et tu n'as pas touché de femme depuis que tu as franchi la porte. Je te connais, mon frère chéri. Je sais que tu as le sang chaud et que tu commences à souffrir dès qu'un jour se passe sans qu'une femme ait partagé ton lit. Ne peux-tu laisser de côté cette évidente – et incompréhensible – aversion à mon égard, et venir avec moi ? Il y a dans cette île des centaines d'endroits discrets où personne ne risque de nous déranger. Je te le demande bien que mon amour-propre en souffre. » Elle disait vrai. Il était de nature excessivement robuste et vigoureuse. Il sentit en lui un désir que seule une activité de tous les instants avait pu jusqu'ici refouler. Même la nuit venue, lorsqu'il allait se coucher, son esprit était continuellement occupé à échafauder des plans, à prévoir mille possibilités et mille parades pour le jour où, enfin, il affronterait son père.

« Après le carnage, la luxure », dit-il. « Ce n'est pas moi qui excite ton désir, mais le choc des épées et le jaillissement du sang.

— Il y a un peu des deux », fit Vala. Elle tendit la main vers lui : « Viens. »

Il secoua la tête. « Non, je ne veux plus t'entendre parler de cela. L'affaire est morte et enterrée. »

Elle se dressa comme une furie : « C'est toi qui le seras bientôt.

Nul n'a jamais... »

Elle fit volte-face et s'éloigna. Lorsqu'il la revit un moment plus tard, elle était en train de parler à voix basse à Palamabron. Au bout de quelque temps, le couple s'éloigna dans l'obscurité d'une course.

Il songea un instant à leur donner l'ordre de revenir. C'était un abandon de poste caractérisé. En ce qui concernait les Nichiddors, tout danger semblait écarté, mais si la pluie de mercure s'intensifiait l'île risquait d'être sévèrement endommagée ou détruite.

Il haussa les épaules et se détourna. Après tout, il n'avait aucune délégation d'autorité. La coopération entre les Seigneurs résultait d'un accord verbal. Aucune méthode de coercition, aucune sorte de sanction n'avait été formellement prévue. De plus, s'il intervenait, on l'accuserait d'être poussé par la jalousie. Ce qui ne serait pas entièrement faux. En voyant Vala s'éloigner avec un autre homme, en effet, il avait ressenti comme un serrement au cœur. Et le fait qu'après cinq cents ans, et après ce qu'elle avait voulu lui faire, il pût encore éprouver à son égard la moindre parcelle de sentiment, donnait assez la mesure de ce qu'elle avait jadis représenté pour lui.

Il interrogea Dugarnn : « Combien de temps ces pluies durent-elles d'habitude ?

— Il faut compter une demi-heure », répondit le chef *abutal*. Les gouttelettes de mercure forment le sillage des comètes noires. Nous les appelons *le rire d'Urizen*, car nous savons que c'est lui qui les a créées. Urizen est un dieu méchant et sanguinaire, et rien ne le réjouit autant que les souffrances de son peuple. »

Dugarnn ne professait pas tout à fait à l'endroit d'Urizen les mêmes opinions que les Seigneurs. Au cours des nombreux millénaires que ces descendants d'anciens Seigneurs pris au piège avaient passé sur la planète, le nom d'Urizen, au panthéon des *abutals*, était devenu celui d'un dieu du mal. Comme les autres indigènes, Dugarnn n'avait qu'une connaissance imprécise de l'univers où il était né. Pour eux, il ne pouvait pas exister d'autre monde que le leur. Les Seigneurs étaient des demi-dieux, fruits de l'union d'Urizen et de mortelles. Bien qu'extraordinairement puissants, les Seigneurs étaient eux aussi mortels. Une brusque explosion se fit entendre. Wolff craignit un instant que l'un des sacs situés à l'autre extrémité de l'île n'eût été transpercé. Mais un *abutal* vint leur annoncer qu'un nid des Nichiddors avait éclaté. Moins protégé que l'île par son revêtement végétal, il avait été atteint dans ses œuvres vives par une forte concentration de gouttelettes et un sac avait éclaté, provoquant une réaction en chaîne qui avait détruit le nid entier.

Wolff alla trouver Théotormon, tapi dans un coin. Son frère leva vers lui un regard haineux et misérable. Lorsque Wolff essaya de l'interroger, il détourna la tête et refusa de répondre. Puis, au bout

d'un moment, comme Wolff restait accroupi à côté de lui sans rien dire, il commença à remuer nerveusement. Finalement, il regarda Wolff dans les yeux et parla : « D'après ce que m'a dit notre père, il y a quatre planètes qui gravitent autour d'une cinquième. Cette dernière est Appirmatzum, où se trouve sa citadelle. Chaque planète a environ la taille de celle où nous sommes, et elles sont toutes distantes d'Appirmatzum de vingt-cinq kilomètres seulement. Cet univers n'est pas de création récente. Il fait partie d'un ensemble formé par Urizen il y a quinze mille ans au moins. Son existence est restée secrète, car Urizen n'en active les portes que lorsqu'il désire entrer ou sortir. Cela explique pourquoi les détecteurs sont inopérants.

— Je comprends maintenant pourquoi on n'aperçoit trois corps célestes », déclara Wolff. « Les quatre planètes extérieures sont situées aux coins d'un quadrilatère régulier. Celle qui se trouve en face de nous est toujours cachée par Appirmatzum. »

Il avait appris à ne plus poser de question sur la nature des forces capables de maintenir de si énormes masses à des distances relativement faibles et sur des orbites apparemment immuables. La science des Seigneurs dépassait sa compréhension. En fait, elle dépassait la compréhension de n'importe quel Seigneur. Ils étaient les derniers dépositaires de pouvoirs dont ils ne comprenaient plus les principes. Et ils s'en souciaient fort peu. L'essentiel était qu'ils pussent utiliser ces pouvoirs.

C'est cette ignorance des principes relatifs à leur science qui rendait parfois les Seigneurs si vulnérables. Chacun possédait un nombre donné d'armes et de machines. Qu'une partie vint à être dérobée, perdue ou détruite, et le Seigneur n'avait d'autre ressource pour la remplacer que d'aller voler un autre Seigneur – si ce qu'il cherchait existait encore. De là découlait l'existence inévitable de failles dans les défenses que dressaient les Seigneurs pour se protéger les uns des autres. Le principal était de vivre suffisamment longtemps tout en attaquant pour découvrir ces failles. C'est pour cette raison que, quelle que fût l'impuissance apparente du groupe face à Urizen, Wolff ne perdait pas espoir de vaincre.

En attendant la fin de la pluie de mercure, il eut le temps de laisser vagabonder son esprit. De quelque recoin de ses pensées émergea une idée qui le tracassait sourdement depuis longtemps. Elle n'avait rien à voir avec la situation présente. Sans doute son inconscient cherchait-il par tous les moyens à lui faire oublier l'infortunée Chryséis, pour laquelle il ne pouvait rien en ce moment.

Depuis le moment où il avait recouvré la mémoire de son existence de Seigneur, les noms de ses père, frères, sœurs, cousins, et le sien, Jadawin, Seigneur du Monde aux Nombreux Niveaux, n'avaient pas cessé d'exciter sa curiosité. Tous ces noms : Urizen, Vala,

Luvah, Anania, Théotormon, Palamabron, Enion, Ariston, Tharmas, Rintrah appartenaient à la sombre et gigantesque cosmogonie établie par William Blake dans ses œuvres didactiques et symboliques. Une chose était certaine, ce n'était pas par simple coïncidence que les noms étaient les mêmes. Mais comment le poète mystique anglais avait-il pu en avoir connaissance ? Avait-il rencontré un Seigneur dépossédé et errant qui, pour quelque raison, lui avait raconté son histoire ? Ce n'était pas impossible. Et Blake avait dû se servir d'une partie du récit du Seigneur dans ses poèmes apocalyptiques. Mais il avait considérablement déformé l'histoire.

Un jour, si Wolff ressortait vivant de cet univers-piège, il entreprendrait des recherches pour éclaircir la chose, sur la Terre, mais également auprès des Seigneurs qui voudraient bien lui permettre de les approcher d'assez près pour parler.

Brusquement, le martèlement des gouttes cessa. Après avoir attendu encore une demi-heure pour être certains que l'orage était bien passé, les insulaires regagnèrent le pont. Le revêtement était déchiré, boursoufflé, calciné. Les murs avaient été tellement criblés que racines et feuilles pendaient en loques informes. La proue avait été soumise à un bombardement particulièrement intense, et était presque entièrement détruite. De minuscules globules de mercure parsemaient tout le pont.

Théotormon commenta : « Les pluies de mercure ne sauraient être comparées à des averses de météorites. Dans le premier cas, les gouttelettes ne se déplacent guère à plus de cent cinquante kilomètres à l'heure au moment où elles pénètrent dans l'atmosphère, et sont considérablement ralenties et brisées avant de retomber à la surface. Ce qui n'empêche pas... »

D'un geste circulaire de sa nageoire, il montra le pont dévasté.

Wolff regarda au loin en direction de l'océan. Les quelques nids survivants s'éloignaient lentement sous l'action des courants aériens. Les hommes volants avaient désormais autre chose à faire que renouveler leur attaque.

L'un des nids était tellement surchargé de réfugiés d'autres nids qu'il perdait régulièrement de l'altitude.

Dugarnn était découragé. Les pertes des *abutals* étaient si grandes qu'il serait difficile de manœuvrer l'île et pratiquement impossible de la défendre contre une nouvelle attaque. Ils étaient maintenant condamnés à errer misérablement autour de la planète, sans l'espoir de redevenir puissants tant que la nouvelle génération n'aurait pas grandi. Et il était peu probable que d'ici là de nouvelles calamités ne s'abattent pas sur l'île.

« Mon peuple est condamné à périr », conclut Dugarnn.

« Pas forcément », dit Wolff. « Après tout, vous avez toujours la

possibilité d'éviter le combat avec les autres îles, volantes ou flottantes. Vous m'avez expliqué vous-même que pour que la bataille soit possible entre deux abutas, il faut qu'elles manœuvrent chacune de son côté pour s'accoster. Rien ne vous oblige à le faire. Quant aux Nichiddors, ils sont rares. C'est la première fois depuis quinze ans que vous tombez sur une formation de nids.

— Comment ! » s'exclama Dugarnn, interloqué par une telle suggestion. « Fuir le combat ? Mais c'est... impensable ! Nous Serions des lâches. Nous serions la risée de tous nos ennemis !

— Ridicule », fit Wolff. « Si vous ne leur en donnez pas l'occasion, les autres *abutals* ne peuvent même pas s'approcher d'assez près pour vous identifier. Mais cela n'est pas mon affaire, après tout. Si vous préférez mourir parce que vous êtes incapables de changer vos habitudes, je n'ai plus rien à dire. »

Wolff aida les *abutals* à remettre un peu d'ordre dans l'île. Les Nichiddors morts ou blessés furent jetés par-dessus bord. Les cadavres des *abutals* furent l'objet d'une longue cérémonie funèbre où Dugarnn officia en remplacement du sorcier qui avait eu la tête arrachée au cours de la bataille. Après quoi les corps rejoignirent un à un leur dernière demeure, l'océan.

Jours et nuits se succédèrent avec monotonie, tandis que l'île volante dérivait au gré des courants réguliers. Wolff passait une grande partie de son temps à observer les gros disques bruns des autres planètes. Dire qu'Appirmatzum était seulement à vingt-cinq mille kilomètres de là ! Si proche, et pourtant si lointaine. Aussi inaccessible que si elle s'était trouvée à des millions de kilomètres. Mais était-ce bien certain ? Un plan germa dans son esprit, si fantastique qu'il le rejeta presque. Même s'il parvenait à se procurer ce dont il avait besoin, il y avait une chance, la plus infime des chances pour qu'il pût le mener à bien.

L'abuta survola la zone polaire, dont la surface ressemblait au reste de la planète. À deux reprises, des îles ennemies furent signalées. Chaque fois, lorsqu'elles changèrent de route pour se porter à leur rencontre, Dugarnn, la mort dans l'âme, commanda de fuir. Les batteries de sacs d'un seul bord étaient mises en action afin d'imprimer à l'île une lente poussée latérale, de sorte que la distance entre les deux îles restait constante. Au bout d'un moment, l'ennemi, ayant dangereusement épuisé ses réserves de gaz, abandonnait la poursuite.

Dugarnn expliqua que les manœuvres d'approche destinées à amener deux abutas en position de combat duraient parfois jusqu'à cinq jours entiers.

« Je n'ai jamais vu de gens si obstinés à rechercher la mort », répondit simplement Wolff.

Puis un jour, alors que les Seigneurs avaient l'impression d'être condamnés à survoler l'océan monotone jusqu'à la fin des temps, une vigie lança un cri qui fit accourir tout le monde sur le pont.

« La Mère de Toutes les Îles ! » criait-on. « Droit devant ! La Mère des Îles ! »

En fait de mère des îles, les bébés qu'elle avait enfantés devaient être plutôt menus le jour de leur naissance. D'une altitude de trois mille pieds, Wolff pouvait d'un seul coup d'œil embrasser la masse flottante dans toute son étendue. Elle ne devait pas dépasser cinquante kilomètres dans le sens de la longueur, et vingt à son endroit le plus large. Mais tout est relatif, et sur ce monde elle faisait figure de continent.

On distinguait des criques et des baies, et même des dépressions qui formaient des lacs d'eau de mer. À des époques diverses, une force naturelle, peut-être la collision avec d'autres îles, avait plissé le sol en certains endroits. Des collines avaient surgi. Et c'est au sommet de l'une d'elles que Wolff aperçut les portes.

Il y en avait deux : deux hexagones de métal luminescent, l'un et l'autre aussi vastes qu'un hangar à zeppelin.

Wolff s'empressa d'aller avertir Dugarnn. Le chef *abutal* avait déjà vu les portes et était occupé à lancer les ordres nécessaires. Depuis longtemps, il avait été convenu entre lui et Wolff qu'à partir du moment où les portes seraient découvertes, leur alliance cesserait. Wolff et les autres Seigneurs pouvaient maintenant quitter l'*abuta*.

Il n'était plus temps de lâcher du gaz pour réduire l'altitude de l'île. Avant même que la manœuvre fût amorcée, l'*abuta* aurait largement dépassé la Mitza, la mère. C'est pourquoi les Seigneurs se hâtèrent vers le pont inférieur, où les attendaient des harnais individuels fixés à des grappes de sacs. Munis de ces encombrants équipements, ils furent halés jusqu'à l'écouille. Dugarnn et les *abutals* s'empressèrent autour de Wolff et de Luvah pour leur dire adieu, ignorant les autres Seigneurs. Ils les embrassèrent et pressèrent dans leurs mains la jeune fleur de la plante à gaz. Après avoir pris congé d'eux avec émotion, Wolff sauta dans le vide. Il tomba rapidement, à peu près à la même vitesse qu'un homme soutenu par un parachute.

Les autres Seigneurs le suivaient de près. Avisant un espace relativement dégagé au milieu des frondaisons, il essaya de s'y poser. Mais il avait mal estimé la force du vent. Dans un craquement de branchages brisés qui amortirent sa chute, il roula à terre et put se relever sans trop de mal. Les autres se posèrent normalement, à l'exception d'une ou deux blessures superficielles. Théotormon avait été pourvu d'un harnais supplémentaire en raison de son poids, mais cela ne l'empêcha pas de tomber beaucoup plus rapidement que les autres. Ses jambes désarticulées ployèrent sous lui et il alla rouler à

quelques mètres de son point de chute. Puis il se releva en glapissant parce qu'il s'était cogné la tête. Wolff attendit que tout le monde ait récupéré. Il salua longuement de la main les Ilmawirs qui les regardaient, massés aux écoutes. Puis l'île s'éloigna et fut bientôt hors de vue. Le groupe des Seigneurs prit alors la direction de la colline proche. Wolff était sur ses gardes, car avant de quitter l'abuta il avait aperçu plusieurs villages indigènes. Mais ils gravirent la colline sans incident, et se trouvèrent bientôt au pied des deux gigantesques hexagones. « Pourquoi deux portes ? » s'enquit Palamabron. « Je suis sûre que c'est encore là un raffinement d'Urizen », fit Vala. « L'une des deux doit mener au palais d'Appirmatzum. Quant à la seconde...

— Mais comment trouver la bonne ? » demanda Palamabron.

« Imbécile ! » dit-elle. « Nous ne le saurons pas tant que nous n'aurons pas essayé. »

Wolff ne put réprimer un léger sourire. Depuis qu'elle s'était éloignée discrètement en compagnie de Palamabron, elle le traitait plus bas que terre. Palamabron semblait tout à fait dérouté par cette attitude. De toute évidence, il s'était attendu à une sorte de gratitude de sa part.

« Il vaut mieux que nous prenions tous la même », dit Wolff. « Je ne crois pas qu'il serait judicieux de diviser nos forces.

— Bien dit, frère », approuva Palamabron. « Si nous nous séparons, et si un groupe arrive au palais d'Urizen et réussit à le tuer, ce groupe se rendra maître de la situation et trahira l'autre.

— Ce n'est pas pour cela que j'estime qu'il faut rester unis », fit Wolff. « Mais ce que tu dis là ne manque pas de poids.

— C'est bien la première fois qu'il dit quelque chose d'intelligent », susurra Vala. « D'habitude, il est aussi fort en psychologie qu'en amour. »

Palamabron devint cramoisi et porta la main au pommeau de son épée. « Je suis fatigué de subir tes injures » dit-il. « Encore une, et ta tête roulera par terre.

— De dures épreuves nous attendent », dit Wolff. « Gardez vos forces pour ce qui nous attend de l'autre cote de l'une de ces portes. »

Il perçut un mouvement au milieu des buissons à une centaine de mètres de là. Un visage se montra. Un indigène était en train de les observer. Wolff se demanda si les habitants de l'île avaient jamais essayé de franchir les portes. Si l'un d'eux s'y était risqué, sa disparition avait probablement épouvanté les autres. Il était possible que cette zone fût considérée comme tabou. Les réactions des indigènes l'intéressaient, car il se disait qu'un jour ou l'autre elles pourraient s'avérer utiles. Mais pour le moment, il n'avait pas le temps de s'en occuper. Chryséis était prisonnière dans le palais d'Urizen, et chaque minute devrait être pour elle un insupportable tourment. Pas

seulement moral, car rien ne disait qu'Urizen ne la torturait pas physiquement.

Il frissonna à cette pensée et s'efforça d'oublier momentanément Urizen. D'autres préoccupations plus immédiates requéraient son attention.

Il regarda les autres. Ils l'observaient silencieusement. Pour rien au monde ils n'auraient admis la chose, mais ils le considéraient comme le chef du groupe et attendaient qu'il prît une initiative. Il n'était pas l'aîné des frères, et un de ses cousins était plus âgé que lui. Mais chaque fois qu'une crise s'était présentée depuis qu'il était parmi eux, il avait réagi de façon immédiate et résolue. Et c'est lui qui possédait le vibreur. En outre, et bien que là encore ils refusassent de se l'avouer, ils devaient percevoir chez lui quelque chose de différent, une dimension qui leur faisait défaut. L'expérience terrestre de Wolff lui avait donné prise sur des domaines que depuis toujours ils jugeaient indignes de leurs préoccupations. Libérés depuis trop longtemps des difficultés et des servitudes d'une existence située, à un niveau primitif, les autres Seigneurs se sentaient perdus. Eux qui avaient été des faiseurs d'univers au statut quasi divin, ils étaient à présent ravalés au même rang que les sauvages qu'ils méprisaient tant. Jadawin ou Wolff, comme ils commençaient à l'appeler – était, lui, tout à fait à son aise dans un univers de sauvages.

« Il faut prendre une décision », déclara enfin Wolff. « Puisque Vala est la seule femme parmi nous, je propose que nous lui laissions le soin de désigner la porte qu'elle voudra. C'est une méthode qui en vaut bien une autre.

— La garce n'a jamais rien fait de bon dans sa vie », dit Palamabron. « Mais qu'elle désigne une porte. Et si nous voulons être sûrs de ne pas nous tromper, nous choisirons l'autre.

— Tu es libre d'agir à ta guise », dit Vala. « Mais tenez... voilà celle que je choisis. »

Et elle désigna l'hexagone de droite. « Très bien », dit Wolff. « Puisque j'ai le vibreur, je passerai le premier. Je ne sais pas ce qu'il y a de l'autre côté. Ou plutôt, je me doute bien que quelque chose nous y attend : la mort. Mais j'ignore quelle forme elle prendra. Et avant de partir, je voulais vous dire ceci : Il fut un temps, frères, sœur, cousins, où l'amour régnait entre nous. Notre mère vivait alors, et nous étions heureux auprès d'elle. Nous redoutions notre père, le terrible et sombre Urizen. Mais nous n'avions pas de haine pour lui. C'est alors que notre mère mourut. Dans quelles circonstances, nous l'ignorons encore. Mais nous sommes plusieurs à supposer qu'Urizen l'a assassinée. Trois jours seulement après sa mort, il prenait pour femme Araga, elle-même Seigneur d'un vaste univers, et ils unirent ainsi leurs deux domaines.

» Quelle que soit la cause de la mort de notre mère, nous savons tous ce qui s'est passé ensuite. Urizen se mit à regretter d'avoir des enfants. C'était l'un des rares à avoir élevé ses enfants en Seigneurs. La race des Seigneurs est en train de mourir. Ils payent le prix de leur puissance et de leur soi-disant immortalité par une lente et graduelle extinction. Et aussi par la perte de la seule chose qui donne un sens à la vie : l'amour.

— L'amour ! » s'exclama Vala. Elle éclata de rire, et les autres se joignirent à elle. Luvah esquissa un demi-sourire, mais ne rit pas.

« Vous me faites penser à une meute de hyènes » leur dit Wolff. « Les hyènes se nourrissent de charogne. Ce sont des brutes sournoises, répugnantes et puantes, et leurs habitudes les font universellement mépriser et haïr. Mais au moins, elles remplissent une fonction utile, et il m'est difficile d'en dire autant de vous.

« L'amour. Oui. Je n'ai pas honte de le répéter. C'est une notion qui ne signifie plus rien pour vous. Il y a trop de siècles que vous en avez oublié l'usage. Et même alors, je doute que vous l'ayez ressenti avec beaucoup d'intensité. Mais comme je le disais, nous nous sommes aperçus un jour qu'Urizen songeait à se débarrasser de nous. Ou du moins à nous répudier et à nous envoyer vivre au milieu des aborigènes d'une planète de son univers, un monde sans porte pour prévenir toute vengeance de notre part. Nous avons donc fui. Il nous a poursuivis pour essayer de nous tuer. Nous lui avons échappé et nous avons dû tuer d'autres Seigneurs pour nous emparer de leurs univers.

« C'est alors que nous avons oublié que nous étions frères, sœur et cousins, pour devenir des Seigneurs comme les autres : fourbes, intrigants, haineux et jaloux. Des assassins, aussi cruels entre nous qu'envers les misérables créatures qui peuplent nos univers.

— En voilà assez, frère », s'écria Vala. « Où veux-tu en venir ? »

Wolff soupira. Il perdait son temps et son souffle.

« Je voulais vous expliquer qu'Urizen nous a peut-être rendu service sans le vouloir. Peut-être grâce à lui pourrions-nous retrouver un peu de l'amour qui a baigné notre enfance, et nous comporter en frères au lieu de... »

Il s'interrompt. Leurs visages étaient semblables à ceux d'idoles de pierre. Le temps pouvait les briser, mais jamais l'amour n'adoucissait leurs traits.

Il leur tourna le dos et franchit la porte de droite.

VIII

LES jambes se dérochèrent sous lui et il tomba sur le côté. Il était en train de glisser sur une surface lisse et fortement inclinée, de consistance dure et sèche, mais qui donnait l'impression d'être lubrifiée. Il avait beau disposer ses talons de toutes les manières possibles, essayer de freiner sa chute du plat de ses mains, il n'en continuait pas moins de tomber vertigineusement, comme sur de la glace.

Sa vitesse augmentait de plus en plus. D'un mouvement de torsion convulsif, il réussit à se tourner pour faire face à la direction dans laquelle, bon gré mal gré, il dégringolait. Un peu plus bas s'amorçait un léger adoucissement de la pente, et bientôt sa vitesse décrut quelque peu. Mais il tombait quand même à plus de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, sans rien pouvoir faire pour s'arrêter. Il glissait sur le ventre, le cou levé pour ne pas se meurtrir le visage, les bras écartés en avant et les mains à quelques centimètres du sol. Ses vêtements auraient déjà dû lui être arrachés, sa chair écorchée et brûlée par le frottement, » mais il continuait de tomber sans éprouver rien d'autre qu'une faible sensation de chaleur.

Le ciel était pourpre, et juste au-dessus de l'horizon le disque de la lune – si c'en était bien une – commençait à s'élever. Elle était d'un pourpre plus sombre que celui des cieux. Il n'était donc pas dans le palais d'un Seigneur. Il se trouvait sur une autre planète. Et à en juger par la distance à laquelle on voyait l'horizon, cette planète avait à peu près la taille de celle qu'il venait de quitter. En fait, Wolff était presque certain qu'il s'agissait de l'un des corps célestes que l'on apercevait de la surface du monde des *abutals*.

Urizen les avait joués. La porte qu'ils avaient choisie ne conduisait qu'à une autre des planètes qui gravitaient autour d'Appirmatzum. Quant à l'autre porte du monde océanique, elle menait peut-être au palais d'Urizen, mais il n'existait maintenant aucun moyen de le savoir.

Il devait avoir ainsi parcouru trois à quatre kilomètres lorsque la déclivité se fit un peu moins abrupte. Encore cinq cents mètres, et sa vitesse se réduisit à une cinquantaine de kilomètres à l'heure. À cause du manque de points de repère, il était difficile de faire une évaluation exacte. Il y avait bien, à une assez grande distance sur sa droite, quelques arbres d'aspect bizarre, mais ne connaissant ni leur taille ni

leur éloignement par rapport à l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait dire à quelle allure il se déplaçait exactement.

Puis, alors qu'il venait de ralentir encore davantage, la surface glissante s'incurva brusquement vers le haut et il fut projeté dans les airs, incapable de réprimer un hurlement. Lorsqu'il retomba dans le vide, il aperçut, à une quinzaine de mètres sous lui, un cours d'eau de trente mètres de large encaissé entre deux murailles de cette substance vitreuse sur laquelle il avait glissé.

À grand renfort de ruades et de coups de reins, il essaya de maintenir son corps dans une position à peu près verticale afin de pénétrer dans l'eau les pieds les premiers. Il avait surévalué la distance, car ses pieds heurtèrent la surface beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Il s'enfonça dans une gerbe d'écume, coula assez profondément puis commença à nager vers le haut. Le courant l'emportait rapidement entre les parois du ravin. Juste avant de franchir un coude, il eut le temps de voir un Seigneur heurter la surface, suivi d'un autre à mi-chemin de la falaise.

Puis le ravin s'évasa, et le fleuve s'élargit. Secoué et balloté comme un fêtu de paille, il franchit des rapides. Heureusement pour lui, les rochers à fleur d'eau, faits de la même matière vitreuse, étaient lisses et glissants. Mais s'il ne s'écorcha pas, il ne put éviter de se cogner durement à plusieurs reprises. Une fois les rapides passés, le courant ralentit considérablement. Wolff put nager jusqu'à la rive, qui prolongeait le lit du fleuve en pente douce. Mais faute de trouver un appui sur la surface glissante, il retomba dans l'eau.

Il n'y avait rien d'autre à faire que de continuer à nager le long de la rive en espérant trouver un endroit où il lui serait plus facile de se hisser. Ses vêtements, son arc et ses flèches, son poignard et son vibreur l'encombraient. Il résista aussi longtemps qu'il put au désir de s'en débarrasser. Lorsqu'il fut trop fatigué, il laissa glisser son arc et son carquois. Un peu plus tard, il défit le ceinturon qui portait le fourreau et l'étui. Il le laissa tomber dans l'eau, mais glissa le vibreur et le poignard dans son pantalon. Au bout d'un moment, il se débarrassa aussi du poignard.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil en arrière. Huit têtes émergeaient au gré des flots. Jusqu'à présent tout le monde était sauf, mais si les rives continuaient à ne pas offrir de prise ils seraient bientôt tous noyés. Tous excepté Théotormon. Même avec une nageoire à demi atrophiée, il était dans son élément et ne risquait pas de périr d'épuisement.

C'est alors qu'une idée germa dans l'esprit de Wolff. Il se mit à nager à contre-courant, malgré l'effort que cela lui coûtait. Il attendit que Luvah, Vala et Tharmas fussent à portée de voix. Puis il leur cria de lutter aussi contre le courant s'ils voulaient rester en vie.

Très vite, l'énorme corps luisant et bleuté de Théotormon les rattrapa. Derrière lui venaient Ariston, Enion, et Rintrah. Et enfin, bon dernier, le plus fort en paroles mais aussi le plus hésitant à franchir la porte arriva Palamabron, le visage exsangue, soufflant encore plus fort que le reste du groupe.

« Sauve-moi frère ! » s'écria-t-il. « Je ne pourrai plus tenir longtemps. Je vais mourir.

— Épargne ton souffle », lui conseilla Wolff » Puis il s'adressa à Théotormon : « Nous avons besoin de toi, frère. Toi qui étais méprisé, tu peux maintenant nous venir en aide. Sinon, nous périrons tous noyés. »

Théotormon, qui n'avait aucune peine à se maintenir à contre-courant, gloussa en disant : « Pourquoi le ferais-je ? Vous m'avez tous craché à la figure. Vous prétendez que ma vue vous écœure.

— Je ne t'ai jamais craché à la figure », dit Wolff. « Je n'ai jamais dit non plus que ta vue m'écœurerait. Et c'est moi qui ai insisté pour que tu nous accompagnes. Je savais que nous pourrions avoir besoin de tes capacités. Il y a des choses que tu peux faire avec ton corps et que nous ne pouvons pas accomplir. Par une étrange ironie, le même Urizen qui a préparé ce piège à notre intention nous a en même temps donné, en te changeant en créature marine, le moyen de nous échapper grâce à ton aide précieuse. »

C'était un bien long discours étant donné les circonstances, et il eut du mal à recouvrer son souffle. Mais il se devait d'encenser Théotormon, faute de quoi ce dernier les laisserait mourir et se régalerait du spectacle.

« Tu veux dire qu'Urizen a fait une erreur en me donnant ce corps ? » demanda Théotormon. Wolff fit un signe d'acquiescement. Et comment puis-je me tirer de là ? » reprit Théotormon.

« Tu es aussi agile et vigoureux qu'une otarie dans l'océan. D'une seule détente, tu peux bondir de l'eau et retomber sur la rive. Tu peux aussi nous hisser un par un sur la terre ferme. Je sais que tu en es capable. »

Théotormon eut un sourire narquois : « Et pourquoi vous aiderais-je à avoir la vie sauve ?

— Si tu ne le fais pas, tu resteras tout seul sur ce monde étranger », dit Wolff. « Tu survivras quelque temps, mais la solitude te pèsera. Tu n'auras personne à qui parler. De plus, le seul moyen de sortir de cette planète est de découvrir une porte. Te sens-tu capable d'y arriver tout seul ? Une fois sur la terre ferme, tu auras besoin de notre aide.

— Allez tous au diable ! » glapit Théotormon. Il fit un bond et disparut sous l'eau.

« Théotormon ! » appela Wolff. Les autres reprirent le cri en

chœur. Luttant contre le courant, ils échangèrent des regards désespérés. Plus rien de la morgue des Seigneurs ne subsistait sur leurs visages.

Soudain, Vala poussa un cri. Agrippant l'air de ses mains, elle disparut sous la surface. Elle avait coulé si vite que quelque chose avait dû la tirer vers le bas.

Plusieurs secondes passèrent. Puis la tête bleutée et luisante de Théotormon émergea, suivie bientôt de la chevelure rousse de Vala. Les longs orteils du monstre étaient ancrés dans la chevelure flottante et son pied lui calait la tête.

« Demande-moi pardon ! » hurla Théotormon. « Dis-moi que je ne suis pas un crapaud répugnant ! Dis-moi que je suis beau ! Promets-moi de m'aimer comme tu as aimé Palamabron sur l'île volante ! »

Elle dégagea ses cheveux d'une torsion de la tête, non sans abandonner quelques mèches rousses entre les orteils de son frère. « Tu mourras de ma main, monstre pustuleux ! » glapit-elle. « Tu n'es pas encore débarrassé de moi ! Et même si tu dois me tuer, je préfère mille fois mourir plutôt que de te devoir quelque chose. »

Les yeux agrandis devant tant de véhémence, Théotormon s'éloigna d'elle en quelques coups de nageoires. Il se tourna vers Wolff : « Tu vois bien ! Pourquoi me donnerais-je la peine de la sauver, elle ou n'importe lequel d'entre vous ? Vous continueriez à me haïr comme avant. »

Palamabron se mit à hurler en faisant de grands remous d'écume. « Viens à mon secours, Théotormon ! Je ne peux plus tenir ! Je suis à bout de force, je vais me noyer !

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit », haleta Wolff. « Tu resteras tout seul ! »

Théotormon retroussa ses lèvres en un rictus et plongea. Il reparut bientôt, poussant Palamabron devant lui. La tête calée sous l'arrière-train de son frère, il le hissa, prenant appui sur ses nageoires et ses grands pieds palmés. Palamabron glissa, ruisselant, sur la rive vitreuse, et resta allongé à quelques mètres du bord, soufflant comme un cheval fourbu, perdant de l'eau par les narines, un filet de bave au coin de la bouche.

Un par un, Théotormon hissa les autres sur la terre ferme, où ils restèrent inertes comme s'ils étaient morts.

Seule Vala refusa d'être aidée. Nageant de toutes ses forces, faisant appel à des ressources d'énergie dont Wolff ne la croyait plus capable, elle réussit à glisser sur sa lancée de plus de la longueur de son corps et, plaquant au sol ses genoux et ses coudes, à gravir très lentement la faible pente. Lorsqu'elle eut atteint un endroit à peu près plat elle se redressa et s'assit avec d'infinies précautions. Puis elle laissa tomber sur les autres un regard méprisant et dit : « Voilà donc

ceux qui se disent mes frères : les Seigneurs tout-puissants de l'univers. Une bande de rats à moitié noyés, oui ! Implorant la merci d'un crapaud visqueux ! » Théotormon se hissa sur la rive auprès du groupe d'hommes affalés. Marchant sur ses jambes repliées, il dépassa Vala sans lui accorder un regard. Et dès que les autres eurent récupéré leur souffle et un peu d'énergie, ils rampèrent aussi jusqu'à l'endroit où le sol était plat. Ils étaient pitoyables à voir, et la plupart avaient abandonné leurs vêtements et leurs épées dans le fleuve. Seuls Wolff et Vala avaient conservé leurs vêtements. Wolff avait perdu toutes ses armes à l'exception du vibreur. Vala avait toujours son épée. À part ses cheveux, elle donnait l'impression de n'avoir jamais été dans l'eau. Ses vêtements avaient la propriété de repousser les liquides.

Luvah s'était tant bien que mal propulsé vers Wolff après avoir à deux reprises essayé de marcher et s'être retrouvé sur son séant. Son visage avait de nouveau retrouvé ses couleurs, et les taches de rousseur qui parsemaient son nez et ses pommettes ne ressortaient plus avec autant de netteté que précédemment.

« Notre père nous a capturés comme si nous étions des petits enfants », dit-il. « Et maintenant, il s'amuse avec nous. Au lieu de marcher, nous voilà obligés de ramper. De l'étal de petits enfants, il nous a réduits à celui de bébés.

— Crois-tu qu'il soit en train d'essayer de nous dire quelque chose ?

— Cela, je l'ignore », répondit Wolff. « Mais il y a une chose dont je suis certain. Ce n'est pas d'hier que notre père nous a préparé ce piège. Et je commence à croire qu'il a créé les planètes qui gravitent autour d'Appirmatzum pour une seule et unique raison. Le monde où nous sommes, et les autres ne sont destinés qu'à nous tourmenter et à nous éprouver. »

Luvah émit un rire dépourvu de gaieté. « Et si nous réussissons à survivre aux tourments et à surmonter les épreuves, quelle sera notre récompense ?

Nous aurons une chance de tuer Urizen, ou de nous faire tuer par lui.

Tu crois vraiment qu'il jouera franc jeu ? Ne peut-il faire en sorte que sa forteresse soit absolument imprenable ? Je ne puis croire que notre père agira loyalement.

— Loyalement ? Pourquoi loyalement ? Un accord tacite est censé exister entre les Seigneurs, aux termes duquel chacun devrait laisser subsister une légère faille dans ses défenses. Une brèche par laquelle un ennemi extrêmement rusé et adroit pourrait s'introduire. Que ce soit vrai ou non dans la plupart des cas, je ne saurais le dire. Mais bien des Seigneurs ont été tués ou dépossédés, qui se croyaient à l'abri du plus fort et du plus astucieux, et je ne crois pas que les vainqueurs

aient réellement dû leur succès à des imperfections volontairement mises en place par les défenseurs. Non. Si la cuirasse présentait un défaut, c'était pour une autre raison.

Cette raison, c'est que les Seigneurs ont reçu leurs armes en héritage. Ce qu'ils n'ont pas hérité ou qu'ils n'ont pas pris chez les autres, ils ne peuvent pas l'avoir. La race a perdu son ancien savoir-faire. De créateurs qu'ils étaient, les Seigneurs sont devenus des consommateurs, des utilisateurs. Et si leur armement présente des lacunes, il n'y a rien qu'ils puissent faire pour y remédier.

Mais il y a une autre façon d'envisager les choses. Les Seigneurs se battent pour rester en vie et pour tuer les autres. Mais la plupart ont vécu trop longtemps. Ils sont las de tout. Ils veulent mourir. Au plus profond d'eux-mêmes, enfoui sous des milliers et des milliers d'années beaucoup trop riches en pouvoir et trop pauvres en amour, se trouve le désir de mourir. D'où les lézardes dans l'édifice. »

Luvah se montra stupéfait : « Tu ne crois pas sérieusement à cette théorie fantasque ? Je suis bien placé pour savoir que je ne suis pas fatigué de la vie. Je me plais à vivre tout autant que lorsque j'avais cent ans. Quant aux autres, jamais ils ne se sont battus comme en ce moment pour survivre. »

Wolff haussa les épaules : « Ce n'est qu'une théorie. Elle m'est venue à l'idée après ma transformation en Robert Wolff. Je vois les choses sous un angle qui ne m'apparaissait pas avant et qui n'apparaît à aucun d'entre vous. »

Il rampa jusqu'à l'endroit où était Vala et lui dit : « Prête-moi ton épée un moment. Je voudrais essayer quelque chose.

— Me couper le cou, par exemple ? » répliqua-t-elle. « Si je voulais te tuer, j'ai, toujours le vibreur. » Elle sortit la courte lame de son fourreau et la lui tendit. Il donna sur le sol vitreux un léger coup du tranchant de l'épée. Comme aucune marque n'apparaissait, il frappa un peu plus fort.

« Qu'est-ce que tu essaies de faire ? » dit Vala. « Tu vas émousser le tranchant. »

Il désigna la marque laissée par le second coup : « On dirait une entaille faite sur de la glace. Cette matière est bien plus glissante et produit beaucoup moins de friction que la glace, mais pour tout le reste elle ressemble assez à de l'eau solidifiée. »

Il rendit l'épée à Vala et sortit son vibreur. Après l'avoir réglé à puissance réduite, il visa un point du sol. L'endroit devint rouge, un bouillonnement se forma. Du liquide apparut. Wolff arrêta le vibreur et se pencha vers le trou. Les autres s'approchèrent pour le regarder faire.

« Tu es un homme étrange », lui dit Vala. « Qui aurait pensé à faire une chose pareille ? »

— Pourquoi fait-il cela ? » demanda Palamabron. « Il faut être fou pour creuser des trous dans le sol. » Il avait retrouvé sa morgue et son assurance.

« Non, il n'est pas fou », dit Vala. « Il est curieux, c'est tout. As-tu oublié ce que c'est que la curiosité, Palamabron ? Ou serais-tu déjà à moitié mort ? Il me semble qu'il n'y a pas si longtemps, tu étais plein d'ardeur. »

Palamabron rougit, mais ne répondit pas. Il contemplait les cristaux qui grossissaient à vue d'œil sur les parois du trou et au bord de l'entaille.

« Auto-régénération », commenta Wolff. « J'ai lu beaucoup de choses sur l'ancienne science de nos ancêtres, mais nulle part je n'ai vu ou entendu mentionner une chose pareille.

— Peut-être », dit Vala, « tient-il cela d'Orc le Rouge. On dit que le vieil Orc en sait plus que tous les autres Seigneurs réunis. C'est le dernier de l'ancienne génération. On dit qu'il est né il y a plus d'un demi-million d'années.

— On dit, on dit », singea Wolff. « La vérité est que personne n'a vu Orc le Rouge depuis cent mille ans. Je suis sûr qu'il est mort, mais sa légende lui survit. Passons plutôt à des choses plus sérieuses. Il nous faut trouver le prochain jeu de portes, bien que personne ne puisse prédire où elles nous conduiront. »

Il se mit debout précautionneusement et fit quelques pas, sans soulever ses pieds du sol. La surface de la planète ne consistait pas uniquement en un désert vitreux. À plusieurs centaines de mètres d'eux se dressaient des arbres largement espacés entre lesquels croissaient d'étranges buissons en forme de champignons. Les arbres étaient fins et spirales. Leur tronc, strié de rouge et de blanc comme une enseigne de barbier, s'élevait à six ou sept mètres du sol puis s'infléchissait d'un côté vers le bas. Sur toute la longueur de la courbe s'inséraient des rameaux. Ils étaient en forme de chiffre 9 couchés et recouverts de délicats filaments grisâtres dont certains atteignaient cinquante centimètres de long.

Rintrah, qui était nu, frissonna en disant : « Ce n'est pas qu'il fasse froid, mais quelque chose me glace et me fait trembler. C'est peut-être le silence. Écoute, et tu n'entendras rien. »

Ils retinrent leur respiration. Seuls étaient perceptibles le murmure du fleuve et le lointain bruissement du vent dans les buissons et les filaments rigides des branches aux extrémités en forme de boucles. À part cela, le silence le plus complet régnait. Pas d'oiseaux, pas d'animaux, pas d'êtres humains. Même le bruit du vent et de l'eau parvenait amoindri aux oreilles, comme oppressé par le pourpre des cieux.

Autour d'eux, la terre, d'une blancheur surnaturelle s'étendait

jusqu'aux quatre horizons. On apercevait plusieurs grosses collines rondes, la plus haute étant celle dont ils avaient dévalé le versant jusqu'au fleuve. De l'endroit où ils se tenaient, ils pouvaient voir son sommet, surmonté d'une minuscule forme noire : la porte. Le reste n'était que collines basses et terrain plat à perte de vue.

Où faut-il aller maintenant ? se dit Wolff. Sans un indice quelconque, nous pourrions errer pendant l'éternité. Nous pourrions tourner en rond jusqu'à la fin de nos jours, à supposer que nous trouvions de quoi manger en chemin.

À haute voix, il déclara : « Je suis d'avis que nous descendions le cours du fleuve. Il conduit peut-être à quelque masse d'eau plus importante. Urizen nous a précipités dans le fleuve. Cela signifie peut-être qu'il doit nous servir de guide jusqu'à la prochaine porte – ou série de portes.

C'est possible », dit Enion. « Mais ton père – et mon oncle – est un être à l'esprit retors. Avec la perversité qui lui est coutumière, il a peut-être voulu nous dire de remonter le fleuve, au lieu de le descendre.

— Tu as peut-être raison, mon cousin », répliqua Wolff. « Cependant, comme il n'y a guère de façons de nous départager, je propose d'aller vers le bas, ne serait-ce que parce que c'est le chemin le plus commode. » Il se tourna vers Vala : « Qu'en penses-tu ? »

Elle haussa les épaules. « Je n'en sais rien. Pourquoi me demander mon avis ? La dernière fois, j'ai choisi la mauvaise porte.

— Parce que tu as toujours été plus près que nous d'Urizen. Tu es celle d'entre nous qui connaît le mieux sa façon de penser.

— Je ne sais pas si c'est un compliment dans ta bouche », dit-elle en souriant. « Mais je le prendrai comme tel. Malgré toute la haine que j'éprouve envers Urizen, j'admire et je respecte aussi ce qu'il a accompli. Il a réussi à survivre là où la plupart de ses contemporains ont trouvé la mort. Mais puisque tu me le demandes, je choisis de descendre le fleuve.

— Et les autres ? » demanda Wolff. Il avait déjà pris sa décision en ce qui le concernait, mais il ne voulait pas encourir les reproches du groupe au cas où ils iraient du mauvais côté. Que chacun prenne sa part de responsabilité.

Palamabron ouvrit la bouche pour protester : « Permettez, je vous répète, ou plutôt j'insiste pour que... »

IX

UNE plainte descendit vers eux portée par le vent, et ils se tournèrent vers l'amont. À plusieurs centaines de mètres, un animal de la taille d'un éléphant était apparu au détour d'une colline. Il se tenait entre deux monticules, et sa tête, perchée au sommet d'un long cou, ressemblait à celle d'un chameau qui aurait été pourvu d'andouillers. Il avait d'énormes yeux et ses dents, longues et effilées, étaient celles d'un Carnivore. Son corps était couvert d'une fourrure rouge brun, et son échine était fortement inclinée à partir de l'épaule. Les pattes, malgré la lourdeur du corps, étaient aussi fines que celles d'une girafe. Elles se terminaient par de larges disques évasés de couleur bleu noir.

Dès qu'il vit la forme particulière des pattes de l'animal, Wolff devina leur fonction. Elles ressemblaient trop à des organes adhésifs, à des ventouses, qui devaient être un des rares moyens permettant à une créature de se déplacer sur cette surface dérapante.

« Ne bougez pas », enjoignit-il au reste du groupe. « Nous ne pourrions pas courir ; et de toute façon, nous ne saurions pas où aller. »

La bête renâcla et avança lentement vers eux. Son long cou dodelinait d'avant en arrière, et de temps à autre elle tournait la tête pour regarder derrière elle. La patte antérieure droite et la patte postérieure gauche se soulevèrent à l'unisson avec un bruit de succion, puis retombèrent pour assurer une nouvelle prise à la bête tandis que les deux autres pattes entraient en action. Lorsque l'animal se trouva à cinquante mètres du groupe, il s'arrêta et dressa la tête. Puis il poussa un long cri qui tenait à la fois du braiement et de la plainte lugubre d'un fantôme. Il baissa alors le cou jusqu'à ce que sa mâchoire se trouve au ras du sol. Et sa tête glissa plusieurs fois d'avant en arrière sur la surface givrée.

Wolff craignait que ce mouvement ne fût l'équivalent de celui du taureau terrestre qui gratte la terre de ses sabots juste avant de charger. Il régla son vibreur à l'intensité la plus faible et attendit. Effectivement, la créature dressa soudain la tête aussi haut qu'elle put, et, poussant un cri aigu semblable à celui d'un lapin blessé à mort, galopa vers le groupe. C'était nécessairement un galop relativement lent, car les disques de succion ne s'enlevaient pas facilement, mais aux yeux des humains il était encore trop rapide.

Wolff pouvait se permettre d'attendre pour savoir si la bête

bluffait ou pas. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à vingt mètres, le rayon jaillit avec précision et alla se placer à la jointure du poitrail et de l'encolure. De la fumée s'éleva de la fourrure rousse qui noircit aussitôt. La bête poussa de nouveau un cri, mais la charge ne ralentit pas. Wolff continua à maintenir le rayon aussi droit qu'il put. Puis, voyant que la vitesse acquise pouvait amener le monstre et ses crocs menaçants à proximité dangereuse du groupe, il passa à pleine puissance.

Poussant un dernier cri, la bête fit encore quelques pas puis chancela, ses disques de succion ancrés au sol, ses pattes grêles cédant sous la masse du corps. Lentement, elle s'affaissa, le cou mou et la tête ballante, sa langue rouge pendant et les yeux vitreux.

Il y eut un instant de silence, interrompu par le rire de Vala. « Eh bien ! Voilà notre dîner, notre petit déjeuner et notre déjeuner de demain d'assurés, déjà tout cuits pour nous.

— Si toutefois cette chose est mangeable », dit Wolff. Il regarda Vala et Théotormon, dépouiller le monstre et tailler des lanières de viande à moitié calcinée. Théotormon refusa d'y goûter le premier. Wolff s'avança avec précaution dans leur direction, mais ne put s'empêcher de glisser. Vala et Théotormon, qui étaient arrivés à la bête sans tomber, se mirent à rire. Wolff se releva et reprit sa progression en disant : « Si personne n'a le courage d'essayer, je le ferai moi-même. Nous n'allons pas discuter éternellement pour savoir si c'est comestible ou pas.

— Je n'ai pas peur », dit Vala. « Cette odeur m'écœure, voilà tout. » Elle mordit dans une lanière, mâcha avec répugnance, puis avala. Wolff décida qu'il n'y avait aucune raison d'essayer maintenant. Il attendit comme les autres. Au bout d'une demi-heure, comme Vala ne présentait aucun symptôme anormal, il commença à manger. Les autres se laissèrent glisser ou rampèrent jusqu'à la carcasse et firent de même. Il n'y avait pas tellement de morceaux qu'ils pouvaient avaler, car la plus grande partie était carbonisée.

Wolff emprunta son couteau à Théotormon et découpa une autre série de lanières. À contrecœur, car il lui déplaisait de gaspiller l'énergie du vibreur, il les fit rôtir. Puis chacun en prit une brassée et ils commencèrent à descendre le long du fleuve. Wolff s'attarda un moment, car il avait envisagé de prélever les disques de succion sur la bête pour essayer d'améliorer sa propre locomotion. Mais il abandonna cette idée après avoir palpé l'épaisseur des os des pattes et la dureté des os et du cartilage à la jointure des disques. L'épée de Vala aurait bien pu en venir à bout, mais le tranchant aurait été tellement émoussé qu'il serait devenu inutilisable.

Après trois kilomètres de lente progression, ils arrivèrent devant un groupe de buissons qui longeaient le fleuve ! D'un mètre de haut

environ, ils étaient en forme de champignon et leur partie supérieure s'étalait largement à partir de la base fine. Les branches étaient épaisses et spiralées et, comme les arbres, couvertes de filaments. Il y avait aussi de grosses baies grenat qui pendaient en grappes à l'extrémité des branches.

Wolff en cueillit une et la flaira. Son odeur le faisait penser à une noix de pacane. Sa peau était lisse et légèrement moite. Il hésitait à mordre le fruit. Une fois de plus, ce fut Vala qui se dévoua. Elle goûta l'étrange fruit, en s'exclamant à plusieurs reprises qu'il était délicieux. Une demi-heure s'écoula, au cours de laquelle elle en mangea six autres. Puis Wolff en cueillit plusieurs. Les autres l'imitèrent. Palamabron, le dernier à tenter l'expérience, se plaignit qu'il ne lui en restait presque plus.

Vala en profita pour l'apostropher : « Ce n'est pas notre faute si tu es si poltron. »

Palamabron lui lança un regard haineux mais ne répliqua pas. Théotormon, croyant avoir trouvé quelqu'un qui n'oserait pas lui répondre, se mit à renchérir sur ce que venait de dire Vala. Palamabron le gifla. Avec un cri furieux, Théotormon voulut lui sauter à la gorge. Ses pieds glissèrent et il se retrouva le nez par terre, entre les jambes de Palamabron. Ce dernier fut fauché comme une quille de bowling. Il tomba de côté, échappant de justesse à un terrible coup de nageoire. Pendant plusieurs instants, les deux adversaires firent des efforts épiques autant qu'infructueux pour se relever et s'attraper à la gorge.

Finalement, Wolff, qui n'avait pas partagé l'hilarité méprisante des autres, leur cria d'arrêter : « Si vous ne mettez pas immédiatement un terme à cette lamentable et puérile exhibition, c'est moi qui m'en chargerai. Pas avec le vibreur, car je n'ai pas envie de gaspiller de l'énergie avec des créatures de votre acabit. Mais nous continuerons sans vous, ou bien nous vous chasserons. Nous devons maintenir entre nous un maximum d'unité et un minimum de discorde. Sans quoi, Urizen aura le plaisir de nous voir nous détruire mutuellement. »

Théotormon et Palamabron crachèrent tous deux avec mépris, mais cessèrent de se disputer. Silencieusement, à l'ombre blafarde de la lune pourpre, le petit groupe reprit sa marche glissante. Avec la tombée de la nuit le silence avait disparu. On entendait des bruits qui évoquaient tantôt des bêlements, tantôt les mugissements d'un troupeau lointain. Un rugissement semblable à celui du lion éclata non loin d'eux. Ils passèrent un autre massif de buissons et virent des petits animaux bipèdes qui se nourrissaient de baies. Ils avaient soixante-quinze centimètres de haut, une fourrure brune et des faces de lémons. Leurs oreilles ressemblaient à des oreilles de lapin et leurs yeux étaient étirés. Leurs pattes antérieures courtes étaient pourvues de

griffes et leurs pattes postérieures se terminaient par des disques de succion. Ils avaient une queue courte comme celle d'un lapin et de couleur rousse. En voyant les humains, ils s'arrêtèrent de manger, le mufle frémissant. Puis, s'étant convaincus que les nouveaux venus n'étaient pas menaçants, ils reprirent leurs occupations. Mais l'un deux ne les quittait pas des yeux et émit à leur intention quelques jappements prolongés.

Au détour d'une colline apparut un quadrupède de la taille d'un grand loup. Il était couvert d'un pelage soyeux et jaunâtre. L'extrémité de ses pattes était prolongée par de minces patins osseux sur lesquels il glissa avec une rapidité fulgurante vers le groupe de petits bipèdes. Ceux-ci jappèrent peureusement et détalèrent en bloc. Ils couraient vite, malgré les disques, mais le loup glisseur était encore plus rapide. Le chef des petits bipèdes, comprenant qu'ils n'avaient aucune chance, se laissa dépasser par les autres jusqu'à ce que le plus lent d'entre eux arrive à sa hauteur. Il se jeta alors sur le traînard, le renversa et courut à la suite des autres. Le sacrifié poussa des cris aigus et essaya de se remettre sur ses ventouses, mais ne réussit que pour être de nouveau renversé par le carnassier grondant. Il y eut une brève lutte, et le loup glisseur referma ses mâchoires sur le cou du petit bipède.

« Voilà l'explication des marques que nous avons vues sur le sol », commenta Wolff. Certaines de ces créatures sont pourvues de patins. »

Après cela, il resta longtemps silencieux. Il se disait que s'ils pouvaient avoir de tels patins leur progression serait considérablement améliorée. La question méritait d'être examinée.

Ils croisèrent un autre animal au long cou et au corps de hyène surmonté d'andouillers. Celui-ci ne fit pas mine de les inquiéter. Il mordit dans un bloc de la substance vitreuse et en détacha un fragment qu'il se mit à mâchonner placidement. Sans quitter le groupe des yeux, il savoura sa friandise en poussant de petits grognements de délectation et en ronronnant à peu près comme une tuyauterie défectueuse dans une vieille maison.

Poursuivant leur chemin, ils arrivèrent bientôt à quelques centaines de mètres d'un troupeau de ces créatures, toutes en train de brouter le sol. Il y avait là plusieurs jeunes, qui jouaient à se poursuivre sur leurs pattes encore maladroites ou qui tétaient leurs mères. Quelques mâles bramèrent à l'approche des intrus et l'un deux les suivit à distance pendant quelque temps. Ils croisèrent également un groupe d'animaux qui ressemblaient à des antilopes aux cornes entrelacées et au pelage blanc parsemé de losanges rouges. Des patins de corne prolongeaient également leurs pattes.

Wolff se mit en quête d'un endroit pour passer la nuit. Il conduisit le groupe dans une sorte de cirque semi-circulaire encastré entre quatre collines. « Je prendrai la première veille », dit-il. Il désigna

Luvah pour lui succéder, puis Enion. Ce dernier protesta en demandant à Wolff quelle autorité il avait pour le choisir ainsi.

« Tu peux refuser d'assumer ta part de responsabilités », lui dit Wolff. « Mais si tu dors quand ton tour viendra, voilà dans les griffes de quoi tu risques de te réveiller. »

Il indiqua un point situé derrière Enion, et celui-ci se tourna si vivement qu'il perdit l'équilibre. Tout le monde regarda dans la direction que désignait Wolff. Sur la crête de l'une des collines se découpait la silhouette d'une énorme bête à crinière qui dardait sur eux des regards fulgurants. Elle avait la tête d'un gavia et un corps de félin monté sur de larges disques.

Wolff régla le vibreur à puissance réduite. Appuyant un très court instant sur la plaque d'activation, il dirigea le rayon sur la crinière de l'animal. Le poil grésilla et fuma. La bête rugit, fit un bond et disparut derrière la colline.

« Il est temps », dit Wolff, « de déléguer une autorité officielle à l'un d'entre nous. Jusqu'à présent, nous avons évité c'est-à-dire vous avez évité de prendre une décision. Vous m'avez plus ou moins laissé diriger les choses. Principalement parce que vous êtes trop paresseux, ou trop plongés dans vos propres préoccupations égoïstes, pour vous soucier de la situation. À présent, il faut régler ce problème. Sans un chef dont les ordres seront obéis aussitôt en cas d'urgence, nous sommes tous perdus. J'attends donc vos suggestions.

— Je crois, mon frère bien-aimé », lui dit Vala, « que tu as suffisamment démontré que tu es celui qu'il nous faut. Je voterai pour toi. Sans compter que tu as le vibreur et que cela fait de toi le plus puissant d'entre nous. À moins naturellement, que quelqu'un d'autre ait une arme cachée.

— Tu es la seule à avoir encore assez de vêtements pour dissimuler quelque chose », dit Wolff. « Quant au vibreur, je le confierai à tous ceux qui monteront la garde. »

Les sourcils se haussèrent à cette annonce. Il ajouta : « Ce n'est pas parce que je crois à votre loyauté. Mais je ne pense pas que l'un de vous soit assez stupide pour essayer de faire cavalier seul et de le garder pour lui. D'autre part, lorsque nous reprendrons la route, j'entends rentrer en possession de l'arme. »

Ils procédèrent au vote, à l'exception de Palamabron. Il n'avait pas besoin de se fatiguer, expliqua-t-il, puisque de toute façon il était en minorité.

« Ne me dis pas que tu avais l'intention de voter pour toi », railla Vala. « Même avec un égocentrisme aussi monstrueux que le tien, cela me paraît difficile à croire. »

Palamabron l'ignore. Il se tourna vers Wolff en demandant : « Pourquoi ne fais-tu pas partie des sentinelles ? N'as-tu pas confiance

en moi ?

— Tu pourras monter la garde demain soir », lui dit Wolff. « Et maintenant, essayons de dormir un peu. »

Wolff veilla tandis que les autres dormaient sur leur lit de roche lisse et blanche. On entendait toutes sortes de cris d'animaux, dont certains lui étaient inconnus. À un moment une sorte de barrissement retentit, accompagné d'un grand bruit d'ailes. De temps à autre, il se mettait debout et pivotait lentement sur lui-même pour couvrir les quatre points du compas. Au bout d'une demi-heure, il réveilla Luvah et lui remit le vibreur. Comme les autres seigneurs il était dépourvu de montre mais n'en savait pas moins calculer avec exactitude le passage du temps. Chaque Seigneur, étant enfant, recevait un conditionnement hypnotique qui lui permettait de mesurer les secondes avec une précision digne des meilleurs chronomètres.

Wolff eut d'abord du mal à trouver le sommeil. Il était tracassé à l'idée de confier le vibreur à Palamabron lors de la première veille du lendemain. De tous les Seigneurs, Palamabron était le plus instable. Il vouait à Vala une haine farouche. Pourrait-il résister à la tentation de la tuer pendant son sommeil ? Wolff décida qu'il aurait une conversation avec lui le lendemain matin. Il lui ferait comprendre que s'il tuait Vala, il faudrait qu'il les tue tous. Il pouvait le faire grâce au vibreur, mais ensuite il risquait de se retrouver seul. La chose était ironique : les Seigneurs ne supportaient guère d'être en compagnie d'autres Seigneurs, mais la solitude était une chose qu'ils supportaient encore moins. En d'autres circonstances, ils auraient tout tenté pour faire bande à part. Mais dans le cas présent, ils partageaient la terreur inspirée par leur père et la consolation de posséder des compagnons d'infortune au milieu du danger.

Juste au moment où il allait s'endormir, une idée le frappa. Il jura silencieusement. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Lui ou l'un des autres ? La chose était tellement évidente. Ils n'étaient pas obligés de continuer à glisser et à se traîner sur la rive du fleuve. Avec une embarcation, ils iraient bien plus vite. Sans compter qu'ils seraient à l'abri des carnassiers. Dès le lendemain matin, il verrait ce qu'il y aurait à faire.

Il fut réveillé brusquement au point du jour par une série de cris. Lorsqu'il se dressa d'un bond, il vit que Tharmas était en train de tirer sur une bête à crinière semblable au lion-gavial qu'il avait mis en fuite-en lui roussissant le poil. L'animal dévalait le versant de la colline aussi rapidement que ses disques de succion le lui permettaient. Derrière lui gisaient les cadavres de trois de ses congénères. Arrivé à trois mètres du groupe, le survivant s'affaissa, son énorme mâchoire sectionnée par le rayon.

Tharmas continuait à braquer le vibreur en fixant un regard

hébété sur la bête carbonisée. Wolff lui cria de couper le courant. Déjà, le rayon était en train de forer le flanc de la colline. Lorsqu'il se rendit compte de ce qu'il faisait, Tharmas éteignit le vibreur. Mais la charge était presque épuisée. Wolff reprit son arme en maugréant. Il en était à son dernier bloc de rechange.

Sous ses directives, le groupe se mit rapidement au travail. Utilisant à tour de rôle l'arme de Vala et de Théotormon, ils dépouillèrent les quatre animaux de leur cuir épais. Le travail avançait lentement en raison de leur maladresse et de la difficulté qu'ils avaient à se maintenir sans tomber sur le sol glissant, mais aussi parce qu'ils ne cessaient de se plaindre et de récriminer en disant que tout ce travail ne servirait jamais à rien. Où comptait-il trouver de quoi fabriquer la charpente des embarcations qu'il voulait construire ? Et même à supposer que ces peaux fussent d'une quelconque utilité pour former la coque, ne voyait-il pas qu'il n'y en aurait pas assez ?

Il leur ordonna de se taire et de continuer à travailler. Il savait très bien ce qu'il avait à faire. Accompagné par Luvah, Vala et Théotormon, il se dirigea vers le massif de buissons le plus proche. Une fois de plus ; il dut faire usage du vibreur pour se débarrasser d'une impressionnante créature qui mangeait des baies et ne paraissait pas disposée à leur céder la place. Elle avait l'apparence d'un long dragon chinois articulé et se mit à souffler furieusement lorsqu'elle les vit approcher. Sa peau était formée d'épaisses écailles qui constituaient un véritable blindage. Seul un rayon à pleine puissance pouvait l'entamer. Même les yeux étaient invulnérables. Lorsque Wolff voulut les viser, le rayon se heurta à une membrane de protection transparente. La créature se mit à remuer son cou plissé de manière si frénétique que Wolff fut incapable de maintenir le rayon braqué au même endroit. Il dut se résoudre à transpercer la carapace juste derrière la tête, et le dragon se coucha sur le dos pour mourir, exposant les plaques en dents de scie et les petits disques de succion qui lui servaient de moyen de locomotion. « Si cela continue », dit Wolff, « nous serons bientôt à court d'énergie. Priez pour que ce moment n'arrive jamais. »

Il éprouva la solidité de l'écorce qui formait le revêtement des buissons et s'aperçut qu'elle dépassait ses espérances. La déliter en lanières pour fabriquer la carcasse du coracle grossier auquel il avait pensé, serait un travail pénible et de longue haleine, et qui par surcroît aurait pour effet de rendre l'épée inutilisable. C'est alors que, posant les yeux sur le dragon chinois – comme il l'avait baptisé – il vit là l'ébauche de l'embarcation dont ils avaient besoin. Avec certainement beaucoup moins de travail et de peine, ils auraient un bateau capable de les contenir tous les neuf.

Maniée par son bras puissant, l'épée eut vite fait de séparer les

plaques de locomotion du reste de la carapace. Puis, aidé par Vala et son poignard, il se mit en devoir d'évider le dragon de ses organes internes. Les autres Seigneurs les avaient rejoints entre-temps, et ils se relayèrent. Bientôt, tout le monde fut couvert de sang de la tête aux pieds, et le liquide répandu partout rendait la surface du sol encore plus glissante. Plusieurs lions-gavials, attirés et rendus furieux par l'odeur, les attaquèrent. Wolff dut encore gaspiller un peu de la précieuse énergie pour s'en débarrasser.

Pour se fabriquer des pagaies, la source toute trouvée était les rameaux en forme de 9. Mais l'écorce des arbres était si dure qu'elle résista au tranchant de l'épée. Une fois de plus, Wolff dut utiliser le vibreur. Il coupa suffisamment de rameaux pour fabriquer dix pagaies, une paire en plus, puisque Théotormon ne pouvait payer avec ses nageoires. Les filaments se détachèrent facilement au couteau.

Ils disposaient d'une pirogue articulée de près de vingt mètres de long. Les seules ouvertures qui posaient un problème étaient celles de la bouche et des naseaux. Ils pallièrent cet inconvénient en relevant la partie antérieure de l'embarcation et en la maintenant à l'aide de la cape de Vala lestée d'un petit bloc de matière vitreuse. Le poids du bloc empêcherait la proue improvisée de se redresser et ainsi – c'est du moins ce qu'ils espéraient – l'avant resterait continuellement hors de l'eau. Wolff apporta la touche finale à leur travail, en brûlant avec son vibreur les plaques de sang et de cartilage qui adhéraient encore par endroits à la surface interne de la carapace. Puis, glissant sur leurs genoux, les Seigneurs poussèrent la pirogue rudimentaire en direction du fleuve.

Arrivés à proximité de la berge inclinée, ils se relevèrent et montèrent dans l'embarcation en se laissant glisser au fond. Ils effectuèrent l'opération par groupe de deux, un de chaque côté pour éviter de la faire basculer. Lorsque tout le monde se trouva à bord, à l'exception de Wolff et de Vala, ces derniers poussèrent doucement le bateau sur la pente. Par chance, la déclivité était peu importante à cet endroit. Tandis que l'embarcation acquérait un peu de vitesse, Wolff et Vala s'accrochèrent de chaque côté et les autres les hissèrent à l'intérieur.

La lune porteuse d'obscurité commença à boucher l'horizon et la barque dériva avec le courant. Deux Seigneurs pagayaient en permanence pour maintenir la direction tandis que les autres essayaient de dormir. La nuit passa sans incident, et la lune fit place aux cieux pourpres et sans nuages. La surface du fleuve était paisible et ondulait à peine. Ils passèrent une série de gorges escarpées puis se retrouvèrent au milieu d'un paysage vallonné. Une autre journée passa. Les Seigneurs se plaignirent de l'odeur du sang et des lambeaux de chair en putréfaction qu'ils n'avaient pas réussi à décoller.

L'obligation d'évacuer l'eau et la nourriture absorbée par chacun donna lieu à diverses plaisanteries. Certains déclarèrent en ronchonnant qu'ils n'avaient pu dormir la nuit dernière. D'autres se perdirent en conjectures sur les dangers qui pourraient les attendre une fois que – éventuellement – ils auraient franchi la porte qui donnait accès au palais de leur père.

Un jour et une nuit s'écoulèrent encore. Plusieurs heures après l'aube du second jour, ils franchirent un large coude du fleuve. À quelque distance devant eux se trouvait un énorme rocher qui forçait les eaux à se partager en deux. Haut d'une dizaine de mètres, il était entièrement blanc et à son sommet se dressaient accolés, dominant le paysage, deux hexagones dorés.

SUR la berge du fleuve, où l'embarcation avait été hissée, Wolff examina la situation. Il était inutile d'essayer d'escalader le rocher lisse et presque perpendiculaire sans une aide quelconque. Il faudrait accrocher une corde au sommet. Mais les hexagones étaient beaucoup trop larges pour qu'on puisse les enserrer dans un nœud coulant.

Un grappin ferait peut-être l'affaire. Il était à présumer que l'autre côté de la porte – celui qui s'ouvrait sur une autre planète, il l'espérait – offrirait une prise suffisante.

Des peaux d'animaux pouvaient être découpées en lanières et attachées ou cousues bout à bout pour constituer une corde. Le cuir devrait être tanné pour lui assurer suffisamment de souplesse. Mais le plus gros problème était le métal qui servirait à fabriquer les crochets.

Il n'y avait guère qu'une chose à faire pour se procurer le précieux métal. Et il prévoyait de sérieuses difficultés pour obtenir l'accord, des principaux intéressés.

Cela n'alla pas sans mal, en effet. Vala ne voulut pas lui donner son épée et Théotormon refusa de se séparer de son poignard.

Il dut discuter des heures pour essayer de les convaincre que s'ils ne donnaient pas leurs armes maintenant, ils étaient à coup sûr condamnés à mourir ici.

Finalement, à bout d'arguments après un violent refus de Théotormon, il éclata : « Très bien. Continue à faire ta tête de mule ! Mais si jamais nous trouvons le moyen de franchir cette porte, nous t'abandonnerons sans pitié derrière nous, ça je t'en répons. Et tu resteras sur ce monde givré jusqu'à ce qu'une bête te dévore ou que tu meures de vieillesse ! »

Vala regarda les Seigneurs assis en cercle autour d'elle. Elle sourit en disant : « C'est bon. Vous pouvez prendre mon épée.

— Jamais vous n'aurez mon poignard », grogna Théotormon.

Les autres commencèrent à se glisser vers lui sur leur derrière. Il se leva et essaya de franchir le cercle. Ses larges pieds lui donnaient une meilleure prise que les autres sur la surface glissante, mais Wolff lui saisit la cheville au vol et il tomba. Il défendit farouchement son bien, submergé par une avalanche de corps, mais dut finalement s'avouer vaincu. Pleurnichant et grognant d'humiliation, il alla boudier tout seul au bord du fleuve. Avec le vibreur réglé à pleine puissance, Wolff découpa prestement trois segments égaux sur l'épée de Vala. Il

les disposa en rayons qu'il réunit au centre par plusieurs Pièces circulaires toujours prélevées sur l'épée de Vala. Utilisant le vibreur à puissance réduite, il souda le tout en un seul bloc. Après avoir trempé la pièce obtenue dans l'eau froide, il chauffa au rouge le milieu des trois branches et les martela pour leur donner une forme incurvée. Avec un autre morceau de métal, il fabriqua un anneau qu'il souda au sommet du grappin pour pouvoir y passer une corde.

Comme il n'avait pas eu besoin du poignard de Théotormon, il le lui restitua. Il tailla en pointe ce qui restait de l'épée de Vala et la lui rendit aussi en lui disant que cela valait mieux que rien.

Il leur fallut plusieurs jours pour fabriquer la corde. Ils n'eurent pas de difficultés à abattre des animaux pour les écorcher et à découper leur peau en lanières. Mais le tannage posa des problèmes. Ils ne disposaient d'aucun produit susceptible d'être utilisé à cet effet. En désespoir de cause, Wolff décida de passer les lanières tressées à la graisse animale en espérant que cela suffirait.

Un matin, à l'aube, tandis que la pénombre empourprée de la lune se retirait, ils mirent l'embarcation à l'eau en un point situé largement en amont du rocher blanc. Tandis que les Seigneurs pagayaient derrière lui à contre-courant, Wolff, debout à la proue, fit tourner le grappin au bout de la corde et le lâcha brusquement.

Le triple crochet pénétra du premier coup dans l'hexagone et disparut. Il tira sur la corde au moment où l'embarcation arrivait à hauteur du rocher. L'espace d'une seconde, il crut qu'il avait une prise. Puis le grappin jaillit dans les airs et Wolff perdit l'équilibre. Il essaya de ne pas tomber en arrière, mais l'embarcation chavira, projetant tous ses occupants à l'eau. Ils s'agrippèrent à la coque retournée, et Wolff réussit à ne pas lâcher le grappin.

Une demi-heure plus tard, ils effectuèrent une seconde tentative.

« Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », leur dit Wolff. « C'est un vieux dicton de la Terre.

Épargne-nous tes proverbes », grommela Rintrah. « Nous sommes aussi trempés et misérables qu'une bande de rats en train de se noyer. À quoi bon essayer encore ?

— Que pouvons-nous faire d'autre ? Allons-y pour l'honneur. »

Ils le regardèrent sans comprendre, puis remirent l'embarcation à l'eau avec réticence. Cette fois-ci, Wolff tenta quelque chose de plus difficile. Il essaya d'accrocher le grappin au sommet d'un des deux hexagones. Ces derniers atteignaient au moins quatre mètres de haut. Ce qui signifiait qu'il fallait lancer la corde à quatorze mètres au-dessus de l'eau. Mais une fois de plus il visa juste, et les dents de métal mordirent le cadre hexagonal.

« Je l'ai ! » triompha-t-il avec un large sourire. Il s'empressa de tirer sur la corde pour assurer sa prise. L'embarcation était arrivée à

hauteur du rocher, sur la droite duquel elle était dressée. Wolff cria aux autres de continuer à lutter contre le courant, ce qu'ils s'efforcèrent de faire sans succès. La pirogue, plaquée contre le rocher, commença à plier. Wolff savait que si le courant l'emportait encore, le grappin glisserait au sommet de l'hexagone et se libérerait.

Il se suspendit à la corde tressée et laissa le bateau dériver sous lui. Il se retrouva les pieds dans l'eau plaqué contre la muraille. Il essaya de plier les jambes pour les appuyer au rocher, mais ses pieds glissèrent sur la surface lisse. Abandonnant cette méthode, il commença à se hisser à la force des bras. La chose était malaisée, car non seulement la corde était enduite de graisse mais la paroi était juste assez convexe pour qu'elle en épouse la forme et que les mains de Wolff soient prises dans cet étau.

Il s'éleva néanmoins peu à peu. Arrivé à mi-chemin, il sentit tout à coup la tension se relâcher. Il y eut un craquement, à peine audible par-dessus le bouillonnement de l'eau à la base du rocher, et avec un hurlement de dépit il retomba dans le fleuve.

Lorsque Vala et Enion l'eurent repêché, il s'aperçut que deux crochets du grappin s'étaient dessoudés. Les pièces étaient maintenant quelque part au fond de l'eau.

« Et maintenant, qu'allons-nous faire ? » lui cria hargneusement Palamabron. « Tu as détruit toutes nos armes et gaspillé presque toute l'énergie du vibreur. Mais nous ne sommes pas plus avancés pour autant. Ce serait plutôt le contraire. Regarde un peu dans quel état tu nous as mis. Que Los nous protège de tes idées géniales !

— Géniales ou pas », répondit Wolff, « je suis le seul à avoir proposé quelque chose... à part de vaines et inutiles jérémiades. »

Le petit groupe resta quelque temps silencieux. Wolff réfléchissait, allongé sur le dos, mâchonnant un morceau de viande que Luvah lui avait donné. L'escalade du rocher étant désormais écartée, quelle solution s'offrait encore à eux ?

La seule voie d'accès à l'hexagone était la voie des airs. Un cerf-volant ? Il y avait déjà pensé, mais c'était une idée tellement folle qu'il ne s'y était pas arrêté. À supposer qu'ils puissent se procurer les matériaux nécessaires à sa construction, jamais il ne supporterait le poids d'un homme. Ou alors, il serait beaucoup trop gros pour pénétrer dans l'hexagone. Et si on le munissait d'un crochet suspendu au bout d'une longueur de corde... Non, il valait mieux ne plus y penser. Soudain, il se redressa en criant : « J'ai trouvé ! En les mettant deux, c'est peut-être possible !

— En mettant deux quoi ? » demanda Luvah, tiré en sursaut de sa propre rêverie.

« Pas des cerfs-volants, des bateaux. Avec deux hommes capables de bien lancer. Cela doit marcher. C'est notre seule chance. J'ai épuisé

à peu près toutes mes idées, et il est clair que ce n'est pas vous qui nous en fournirez de nouvelles. Tous ces millénaires consacrés uniquement à vous entre-tuer vous ont rendus incapables de réfléchir à rien d'autre. Mais par Los, je m'en vais vous secouer un peu ! »

Vala le regardait en souriant d'une étrange façon. « Tu es épuisé », lui dit-elle. « Tu devrais essayer de dormir un peu. » Wolff était intrigué. Qu'y avait-il d'amusant dans leur situation ? Elle était aussi trempée, endolorie et frustrée que les autres.

Se pouvait-il qu'elle éprouvât encore un sentiment pour lui qui ne fût pas seulement de la haine ? Était-elle fière de voir qu'il essayait encore de lutter et d'improviser alors que tous les autres se contentaient de remâcher leur ressentiment en silence ?

Ou bien essayait-elle seulement de lui faire croire qu'elle l'aimait et qu'elle l'admirait ? Y avait-il une raison cachée derrière cet étalage de bons sentiments ?

Il ne pouvait pas donner de réponse à toutes ces questions. Être un Seigneur, cela signifiait douter, et non sans d'excellentes raisons, du moindre mobile qui guidait les actions de chaque autre Seigneur.

Avant que le premier coracle eût été à moitié achevé, Wolff avait encore modifié ses plans. À l'origine, il avait prévu que deux de ces petites embarcations s'approcheraient de chaque côté du rocher. À présent, il pensait qu'il en faudrait plutôt trois.

En utilisant le bois de buissons et des branches d'arbres assemblées avec des lanières de cuir, il construisit un échafaudage élevé monté sur quatre pieds. Chacun des supports fut placé dans une embarcation : la pirogue en peau de dragon et les trois coracles. Puis, après s'être bien assuré que chaque Seigneur savait exactement ce qu'il avait à faire, Wolff donna le signal du début des opérations. Lentement, les bateaux qui soutenaient l'édifice rectangulaire furent mis à flot. Le courant près du bord n'était pas aussi fort qu'au milieu du fleuve, de sorte que les Seigneurs qui s'étaient immergés n'eurent pas trop de peine à maintenir le tout pendant quelques instants Wolff gravit les barreaux de l'étroite échelle édiflée le long du support de l'échafaudage. C'était celui que maintenait la grosse pirogue, et l'édifice ne tangua pas trop, bien qu'à un moment Wolff eût la certitude que tout allait chavirer. Puis, lorsqu'il rampa sur la plate-forme au sommet de l'échafaudage, la structure se redressa.

Le reste des Seigneurs, par groupe de deux, prirent place dans la pirogue et dans les petites embarcations. Tant bien que mal, ils s'efforcèrent de diriger l'échafaudage en utilisant leurs pagaies. Ils eurent quelques difficultés au début, car les coracles, conçus comme des baquets plutôt que comme des embarcations, étaient difficiles à manier. Mais comme ils avaient mis la structure à flot bien en amont de leur objectif, ils eurent le temps de se familiariser avec les principes

de cette étrange navigation. Wolff avait rampé jusqu'à l'extrémité de l'étroite plate-forme, d'où il surplombait les flots. À deux reprises, elle tangua tellement sous lui qu'il eut l'impression qu'il allait basculer avec elle. Puis, lorsque le rocher blanc surmonté des deux hexagones dorés fut dans l'alignement, il cria aux Seigneurs de payer à contre-courant. Il fallait éviter à tout prix que le fragile assemblage ne s'écrasât avec trop de vitesse contre la paroi blanche.

Wolff avait décidé de franchir la porte de gauche puisque la dernière fois ils avaient pris la droite. De toute façon, en approchant du rocher, l'édifice obliqua légèrement dans la direction de l'hexagone qu'il avait choisi. Wolff s'accroupit, les jarrets tendus, et lorsque l'échafaudage heurta le rocher avec un grand bruit, il bondit en avant, il franchit l'hexagone avec son vibreur à la ceinture : et un rouleau de corde autour de l'épaule.

XI

IL n'avait pas la moindre idée de ce qui l'attendait de l'autre côté. Il pouvait aussi bien se retrouver dans le palais fortifié d'Appirmatzum que sur une autre planète, atterrir en douceur que glisser dans une fosse habitée par des monstres ou rouler au fond d'un précipice béant.

Lorsqu'il retomba, il avait devant lui une surface de pierre inclinée à quarante-cinq degrés. Il plia les genoux et lança ses bras en avant pour se protéger. La pierre était dure et sans aspérités, mais ne glissait pas. Il comprit en se retournant pourquoi le grappin était retombé lors de sa première tentative. La base de l'hexagone de ce côté-ci était au même niveau que la pierre. Il n'y avait aucune sorte de prise possible.

Wolff sourit. Urizen avait conçu son piège à l'épreuve des grappins, mais son fils avait réussi quand même à passer. Il alla tâter prudemment le vide apparent au milieu de l'hexagone. Contrairement à la porte qui leur avait donné accès au monde des *abutals*, celle-ci était à double sens. Urizen n'avait pas voulu les empêcher de retourner sur la planète aux cieux pourpres.

Wolff gravit la surface de pierre inclinée, qui se trouvait au milieu du versant d'une colline. Il alla attacher une extrémité de la corde à un arbre, puis redescendit jusqu'à l'hexagone. Il laissa filer la corde dans l'ouverture et attendit. Elle ne tarda pas à se tendre. Bientôt, le visage, puis les épaules de Vala émergèrent. Il l'aida à se hisser, ensemble ils prêtèrent main-forte à ceux qui suivaient. Lorsque le dernier, Rintrah, fut passé, Wolff voulu jeter un dernier coup d'œil au monde blanc. Il passa la tête de l'hexagone, mais ne s'attarda pas car il n'aimait guère savoir que son corps était sur un monde situé à trente mille kilomètres de celui où se trouvait sa tête. Et il se disait avec un frisson dans le dos que, connaissant le goût d'Urizen pour les plaisanteries morbides, il ne serait surpris qu'à moitié si ce dernier choisissait cet instant pour désactiver, la porte.

L'extrémité de la plate-forme ne se trouvait pas à plus d'un mètre de l'hexagone. L'échafaudage était encore debout, mais le courant ne tarderait pas à déplacer l'une des embarcations qui lui servaient de flotteurs et à emporter tout.

Il retira sa tête, avec l'impression qu'il venait d'échapper à la guillotine.

Les Seigneurs auraient dû exulter, mais leurs épreuves récentes les

avaient laissés épuisés et les perspectives d'avenir s'annonçaient sombres. Ils savaient maintenant qu'ils étaient sur un autre des satellites d'Appirmatzum. La couleur du ciel était jaune foncé. À part la colline où ils se tenaient, le paysage autour d'eux était plat. Une herbe haute et drue recouvrait le sol et il y avait de nombreux buissons. Ils ressemblaient en général à la végétation terrestre que Wolff connaissait. Il y avait au moins une douzaine d'espèces différentes, chargées de fruits de couleurs et de formes variées.

Tous ces fruits avaient cependant une chose en commun : il en émanait une odeur très désagréable.

Non loin de la colline où était la porte, on apercevait la mer. Un large rivage de sable jaune la bordait à perte de vue. Wolff se tourna vers le continent et vit au loin une série de montagnes. L'une d'elles avait un curieux profil qui semblait évoquer un visage humain. Plus il la regardait, et plus il était sûr que c'était un visage.

Il déclara aux autres Seigneurs ; « Notre père nous a laissé un indice, je crois. Un jalon sur la route des portes suivantes. Mais je serais surpris que ce soit pour notre seul bénéfice qu'il nous indique la route. » ensemble ils prêtèrent main-forte à ceux qui suivaient. Lorsque le dernier, Rintrah, fut passé, Wolff voulu jeter un dernier coup d'œil au monde blanc. Il passa la tête de l'hexagone, mais ne s'attarda pas car il n'aimait guère savoir que son corps était sur un monde situé à trente mille kilomètres de celui où se trouvait sa tête. Et il se disait avec un frisson dans le dos que, connaissant le goût d'Urizen pour les plaisanteries morbides, il ne serait surpris qu'à moitié si ce dernier choisissait cet instant pour désactiver, la porte.

L'extrémité de la plate-forme ne se trouvait pas à plus d'un mètre de l'hexagone. L'échafaudage était encore debout, mais le courant ne tarderait pas à déplacer l'une des embarcations qui lui servaient de flotteurs et à emporter tout.

Il retira sa tête, avec l'impression qu'il venait d'échapper à la guillotine.

Les Seigneurs auraient dû exulter, mais leurs épreuves récentes les avaient laissés épuisés et les perspectives d'avenir s'annonçaient sombres. Ils savaient maintenant qu'ils étaient sur un autre des satellites d'Appirmatzum. La couleur du ciel était jaune foncé. À part la colline où ils se tenaient, le paysage autour d'eux était plat. Une herbe haute et drue recouvrait le sol et il y avait de nombreux buissons. Ils ressemblaient en général à la végétation terrestre que Wolff connaissait. Il y avait au moins une douzaine d'espèces différentes, chargées de fruits de couleurs et de formes variées.

Tous ces fruits avaient cependant une chose en commun : il en émanait une odeur très désagréable.

Non loin de la colline où était la porte, on apercevait la mer. Un

large rivage de sable jaune la bordait à perte de vue. Wolff se tourna vers le continent et vit au loin une série de montagnes. L'une d'elles avait un curieux profil qui semblait évoquer un visage humain. Plus il la regardait, et plus il était sûr que c'était un visage.

Il déclara aux autres Seigneurs : « Notre père nous a laissé un indice, je crois. Un jalon sur la route des portes suivantes. Mais je serais surpris que ce soit pour notre seul bénéfice qu'il nous indique la route. »

Après s'être reposé, le petit groupe entreprit de traverser la plaine en direction des montagnes lointaines. Les Seigneurs arrivèrent bientôt devant un large fleuve, et suivirent son cours. Son eau était douce et pure et ils mangèrent la viande et les baies, dont ils s'étaient munis avant leur départ du monde blanc. Puis la lune monta à l'horizon. Elle était mauve et, comme sur les autres satellites, apportait un crépuscule blafard.

Ils marchèrent toute la journée du lendemain. Ils formaient à présent une troupe silencieuse, accablée de lassitude et de nervosité à l'idée de se trouver sans arme. Qui plus est, leur silence reflétait aussi l'absence totale de bruits où était plongée cette nouvelle planète. On n'entendait pas le moindre animal, pas le moindre oiseau, et il ne semblait y avoir nulle vie à part eux-mêmes et la végétation. À plusieurs reprises, ils crurent apercevoir au loin une créature de petite taille, mais lorsqu'ils s'approchaient ils ne découvraient aucune trace.

Les montagnes étaient à trois jours de marche. Au fur et à mesure qu'ils progressaient, les traits qui les avaient frappés devenaient plus distincts. Le soir du second jour, il ne subsista plus aucun doute : le visage était celui d'Urizen. Les yeux baissés vers eux, il leur souriait. La tension silencieuse qui régnait au sein du groupe s'accrut. Désormais, ils ne pouvaient plus échapper au gigantesque et oppressant regard de leur père. Et le visage de pierre semblait se gausser d'eux.

Au milieu du quatrième jour, ils se trouvèrent au pied de la montagne, sous le menton géant d'Urizen. La roche était dure comme du granit, lisse et couleur de chair. Près de l'endroit où ils se trouvaient, s'amorçait un passage, un défilé étroit qui s'élevait vers le sommet situé à trois mille mètres au moins au-dessus d'eux.

« Il ne semble pas y avoir d'autre passage », déclara Wolff. « À moins de contourner les montagnes. Et je ne crois pas que nous y gagnerions quelque chose.

— Pourquoi suivre la voie qu'Urizen nous impose ? » demanda Palamabron. « Parce que nous n'avons pas le choix », dit Wolff « C'est ça ; laissons-nous guider comme des moutons. Et quand notre père en aura envie, il nous attrapera et nous passera à la broche ? Très peu

pour moi. Je suis las de marcher sur ce dur chemin.

— Et que comptes-tu faire d'autre ? » demanda Vala. « T'établir ici ? Dans ce paradis ? Je ne sais pas si tu es assez intelligent pour l'avoir remarqué, ô mon frère, mais nous sommes pratiquement au bout de nos vivres. Nous avons mangé les dernières baies ce matin, et la viande est presque finie. Nous n'avons rien rencontré sur ce monde qui paraisse comestible. Tu peux goûter aux fruits si tu veux, mais je suis sûre qu'ils sont vénéneux.

— Par le nom de Los ! » s'exclama Palamabron. « Crois-tu qu'Urizen essaye de nous faire mourir de faim ?

— C'est ce qui se produira bientôt si nous ne trouvons rien », dit Wolff. « Et ce n'est pas en nous attardant ici que nous découvrirons quelque chose à manger. »

Conduite par Wolff, la petite-troupe s'engagea dans l'étroit couloir montagneux. La roche lisse et nue sur laquelle les Seigneurs progressaient avait constitué jadis le lit du torrent qui coulait à plusieurs mètres en contrebas, de l'autre côté de la paroi du défilé. Quelques buissons espacés poussaient sur des saillies de la roche. Toute une longue journée, les Seigneurs suivirent le cours sinueux du ravin. Le soir venu, ils mangèrent leurs dernières provisions. À l'aube, ils se remirent en route le ventre vide, certains que cette fois-ci la fortune les avait abandonnés. Wolff leur faisait hâter le pas autant qu'il pouvait. Plus tôt ils sortiraient de ces gorges lugubres, mieux ils s'en porteraient. D'autant plus que l'endroit ne recelait aucune possibilité de se nourrir. Il n'y avait pas de poissons dans le torrent ; il n'y avait même pas d'insectes.

Au cours du second jour de famine, ils aperçurent leur première créature vivante. Ils avaient émergé au détour d'une saillie, silencieux et accablés comme toujours. Ne faisant pas de bruit et ayant le vent pour eux, ils purent l'approcher d'assez près sans être décelés par l'animal. Celui-ci, d'une stature de soixante centimètres environ, était dressé sur des pattes postérieures semblables à celles d'un kangourou et tenait un rameau entre ses deux pattes antérieures plus courtes. Dès qu'il les aperçut, il interrompît son repas de baies. Jetant un regard circulaire apeuré, il détala en faisant de grands bonds, sa longue queue fine raidie derrière lui.

Wolff essaya de se lancer à sa poursuite, mais renonça en évaluant la vitesse de l'animal. Ce dernier s'arrêta dès qu'il eut mis cent mètres entre les Seigneurs et lui, et se retourna pour les observer. Il avait presque la tête d'un chat persan de pure race, à l'exception des oreilles plus longues. Son corps était kaki et sa tête marron. Ses oreilles avaient une couleur grenat Wolff s'avança lentement vers lui, mais l'animal s'enfuit et disparut à sa vue. Il décida qu'il faudrait que les Seigneurs soient munis de gourdins pour le cas où la bête sauteuse

repasserait à leur portée. Il tailla dans les buissons quelques branches assez lourdes pour servir à cet effet.

Palamabron lui demanda pourquoi il n'avait pas tué l'animal avec le vibreur. Wolff répondit qu'il essayait d'économiser le plus possible d'énergie. La créature était si rapide qu'il n'était pas sûr de pouvoir la toucher. Mais la prochaine fois, il devrait se résoudre à utiliser son arme. Il fallait à tout prix qu'ils aient quelque chose à manger. Poursuivant leur chemin, ils rencontrèrent de plus en plus de créatures sauteuses. Elles avaient dû être prévenues par la première, car elles se tinrent soigneusement hors de leur portée. Deux heures plus tard, ils arrivèrent devant une large fissure dans la paroi du défilé. Wolff descendit l'explorer et constata qu'elle menait à une sorte de cirque situé à une dizaine de mètres en contrebas. Sur cent mètres de large et quatre cents de profondeur, le ravin en cul-de-sac était couvert de nombreux buissons parmi lesquels il y avait une bête sauteuse. Wolff remonta prévenir les autres et leur expliquer ce qu'ils devaient faire. Luvah et Théotormon se postèrent dans l'étroit passage tandis que tous les autres descendaient dans le ravin. Formant un large cercle, ils avancèrent lentement vers la bête isolée. La créature sauteuse se tenait au milieu d'un large espace découvert, les narines frémissantes, la tête agitée de petits mouvements saccadés. Wolff ordonna aux autres de s'arrêter et s'avança lentement vers elle, le gourdin levé derrière son dos. La créature le laissa s'approcher à quelques mètres d'elle. Puis elle disparut.

Wolff fit volte-face en jurant, pensant qu'elle avait bondi si vivement qu'il n'avait pas eu le temps de la voir. Mais il n'y avait rien derrière lui. Rien d'autre que les Seigneurs hébétés qui lui demandaient ce qui s'était passé.

Environ trois secondes plus tard, la bête réapparut. Elle était maintenant à dix mètres de lui. Wolff fit un pas vers elle, et elle se volatilisa à nouveau.

Trois secondes plus tard, il y avait deux animaux dans le ravin. L'un était à trois mètres de Vala. L'autre se trouvait sur la gauche de Wolff, à cinq ou six mètres.

« Bon sang ! » s'exclama Wolff. Il en fallait beaucoup pour le dérouter. Maintenant, il était non seulement dérouté, mais sidéré.

Celui qui était près de Vala disparut. Maintenant il n'y en avait plus qu'un. Wolff courut dans sa direction, le gourdin levé en poussant de grands cris. Il espérait paralyser l'animal assez longtemps pour avoir une chance d'abattre sa massue.

La créature disparut. Quelques secondes plus tard, elle se rematérialisa à sa droite. Elle était accompagnée d'une seconde.

Les Seigneurs les encerclèrent. Soudain, il n'y eut plus deux mais cinq créatures.

Après cela, quelques instants de désordre et de confusion s'ensuivirent. Certains des animaux avaient surgi dans le dos des Seigneurs, dont plusieurs se retournèrent pour leur donner bruyamment la chasse.

Puis il ne resta plus que deux de ces animaux, auxquels Wolff devait donner plus tard le nom d'amphichronicoles. De deux, leur nombre passa à trois et la folle poursuite continua pendant trois secondes. Puis il n'en resta qu'un.

Les Seigneurs se lancèrent à sa poursuite et soudain il y en eut deux devant eux.

Trois secondes plus tard ils poursuivaient trois animaux.

Puis un seul.

De tous les côtés à la fois les Seigneurs se précipitèrent sur lui. Deux animaux réapparurent, dont l'un juste au nez de Palamabron. Il fut si surpris qu'il essaya de s'arrêter, trébucha et s'étala de tout son long. La créature l'enjamba d'un saut et disparut au moment où Rintrah faisait tourner son bâton dans sa direction.

Il y en avait deux maintenant.

Puis trois.

Puis brusquement aucune.

Les Seigneurs s'arrêtèrent de courir et s'entre-regardèrent. On n'entendait dans le petit ravin que le souffle du vent et le bruit haletant de leur respiration.

Brusquement, trois créatures apparurent au milieu d'eux.

L'absurde poursuite recommença.

Il y en eut une.

Cinq.

Trois.

Six.

Pendant six secondes, trois. Puis à nouveaux six.

Wolff ordonna aux Seigneurs de renoncer. Ils retournèrent à l'entrée du ravin où ils se laissèrent tomber épuisés. Dès qu'ils eurent repris leur souffle, ils se mirent à jacasser bruyamment tous ensemble, chacun posant les mêmes questions mais aucun ne fournissant de réponse. Wolff étudia les six créatures qui se tenaient à une centaine de mètres d'eux. Elles avaient oublié leur panique, sinon ceux qui en étaient la cause, et grignotaient des baies.

Peu à peu le silence retomba sur le groupe des Seigneurs. Ils regardèrent leur frère au visage pensif et Vala demanda : « Y comprends-tu quelque chose, Jadawin ? »

— J'essaie de me rappeler ce qui s'est passé exactement depuis le moment où la première créature que nous avons aperçue a disparu. Il faudrait calculer la durée de chaque disparition et la corrélation existant entre le nombre d'animaux présents à un moment donné et

aux moments suivants. »

Il secoua la tête : « Je ne sais même pas. Peut-être. Cela paraît impossible. Mais comment expliquer, ou seulement décrire la chose autrement ?

» J'aimerais que vous me disiez une chose. L'un de vous a-t-il entendu parler d'un Seigneur qui aurait mis au point une technique permettant de voyager dans le temps ? » Palamabron s'esclaffa.

« Âne bête ! » lui cria Vala. Elle se tourna vers Wolff ; « J'ai entendu dire que durant de nombreuses années Orc l'Aveugle a essayé de maîtriser les secrets du temps. Mais il a fini, dit-on, par y renoncer. Selon lui, essayer de disséquer le temps est un problème aussi insoluble que de vouloir expliquer l'origine de l'univers.

— Pourquoi demandes-tu ça ? » s'enquit Ariston. « Il existe une minuscule particule subatomique que les savants de la Terre appellent le neutrino », répondit Wolff. « C'est une particule non chargée dont la masse au repos est égale à zéro. Comprenez-vous de quoi je parle ? »

Tous les Seigneurs secouèrent négativement la tête. « Tu sais bien, Jadawin », lui dit Luvah, « qu'il fut un temps où nous savions tous énormément de choses. Mais des milliers d'années ont passé depuis, et la science ne représente plus pour nous qu'un certain nombre d'objets commodes à utiliser lorsque nous les avons sous la main.

— J'oubliais que vous n'êtes rien d'autre qu'un ramassis de dieux ignorants », fit Wolff. « Les êtres les plus puissants du cosmos, mais aussi des divinités barbares et illettrées.

— Quel rapport avec notre situation présente ? » demanda Enion. « Et pourquoi nous insultes-tu ? Tu as dit toi-même que si nous voulions survivre nous devons cesser de nous quereller.

— C'est vrai », dit Wolff. « Excusez-moi. Mais il y a des moments où vraiment le contraste est trop... enfin, peu importe. Le fait est que ces neutrinos se comportent d'étrange façon. Tout se passe comme si en quelque sorte ils avaient la propriété de reculer dans le temps.

— Ils le font vraiment ? » demanda Palamabron.

« Je l'ignore. Mais le phénomène peut être décrit en termes de voyages temporels, que la réalité chronologique soit inversée ou pas.

... Et c'est ce qui doit se passer pour les créatures que nous voyons ici. Elles doivent être capables de se déplacer dans le passé ou dans l'avenir. Peut-être Urizen a-t-il le pouvoir de créer de tels êtres. Mais personnellement j'en doute. Il les a peut-être trouvées dans un univers dont nous ignorons l'existence et transportées ici.

— Enfin, quelle que soit leur origine, elles possèdent une propriété qui fait qu'elles *semblent* faire des bonds dans le temps, dans un rayon de trois secondes dirons-nous. »

De la pointe de son bâton, il traça un cercle sur le sol. « Ceci représente le premier animal que nous avons vu. »

Il traça une ligne à partir du cercle et dessina une seconde circonférence à son extrémité. « Là, il disparaît, et n'a plus d'existence dans notre temps. Il se projette dans l'avenir, ou du moins c'est ce qu'il *semble* faire.

— Je jurerais qu'il ne s'est pas écoulé trois secondes la première fois qu'il a disparu », dit Vala.

Wolff prolongea le cercle d'un second trait et dessina une troisième circonférence à son extrémité. Puis il décrivit une courbe à angle aigu qui rejoignit le second cercle.

« Il semble alors accomplir un nouveau bond dans le temps. Puis il retourne à cette position qu'il n'occupait pas encore au moment de son premier saut. C'est ce qui explique que nous avons pu avoir une créature pendant six secondes. Nous ne savions pas qu'elle s'était transportée d'abord en avant, puis en arrière.

» Ensuite, l'animal – appelons-le un amphichronicole – se transporte de nouveau au moment où son premier avatar vient d'émerger de son premier bond.

» À présent, nous en avons deux. Le même, mais dédoublé par un paradoxe temporel.

» Le premier se projette à nouveau trois secondes dans l'avenir, et nous ne le voyons pas. Il disparaît dans l'avenir au moment où l'amphichromcole n° 2 réparaît.

» Seulement, le n° 1 se projette aussi au moment où le n° 2 émerge. De sorte que nous avons de nouveau deux animaux.

— Mais soudain, il y en a cinq ? » fit Rintrah.

« Voyons voir. Nous en avons deux. Le n° 1 s'est déjà projeté, et il fait partie des cinq. Il retourne dans le passé pour être l'un des deux de tout à l'heure. Puis il se projette de nouveau en avant et devient le n° 3 des cinq.

» Le n° 2 avait disparu, lorsqu'il n'en était plus resté qu'un, pour devenir le deuxième des cinq. Le n° 1 et le n° 2 se transportent alors en avant, puis en arrière, et deviennent aussi les n° 4 et 5.

» Les n° 4 et 5 retournent alors au sommet où il n'y en avait que deux. Pendant ce temps, le n° 1 a fait un bond de trois secondes en avant, le n° 4 n'a rien fait et le n° 5 s'est également projeté. De sorte qu'à ce moment-là il n'y en a que deux. »

Avec un large sourire, il interrogea les Seigneurs ébahis : « Vous avez compris, maintenant ?

— Mais c'est insensé ! » s'écria Tharmas. « Se déplacer dans le temps ! Tu sais bien que c'est impossible.

— Peut-être », dit Wolff. « Mais si ces animaux ne voyagent pas dans le temps, que font-ils alors ? Vous n'êtes pas capables de l'expliquer mieux que moi. Si ma théorie de la chronosaltation permet de décrire le comportement de ces animaux et de les capturer,

pourquoi vous en plaindriez-vous ?

— Tu devrais te servir du vibreur », dit Rintrah. « Nous avons besoin de manger, et cette chasse aux fantômes nous a considérablement affaiblis. »

Avec un haussement d'épaules, Wolff se leva et se dirigea vers les amphichronicoles. Ils continuèrent à manger tout en le surveillant du coin de l'œil. Lorsqu'il fut à trente mètres d'eux, ils s'enfuirent. Il les poursuivit jusqu'à la muraille en cul-de-sac du ravin. Ils se dispersèrent. Wolff régla le vibreur à puissance réduite et fit feu sur une créature.

Peut-être le chronicole prit-il peur lorsque Wolff leva son arme. Toujours est-il que la créature disparut au moment où il faisait feu et que l'énergie du rayon fut absorbée par la paroi rocheuse.

Wolff jura, éteignit le vibreur et visa un second animal. Celui-ci fit un saut de côté et esquaiva le rayon. Sans l'éteindre, Wolff lui fit décrire une courbe à la poursuite de l'animal. Le chronicole fit un nouveau bond, échappant de justesse au rayon. D'une brusque torsion du poignet, Wolff agita le pinceau d'énergie, cherchant désespérément à le faire entrer en contact avec la créature. Soudain, celle-ci disparut.

Promptement, Wolff retourna l'arme vers l'endroit où étaient les autres chronicoles. Un seul se trouvait dans son champ de vision et il voulut l'intercepter avec le rayon.

Au même instant la créature disparut. Un cri retentit derrière lui. Lorsqu'il se retourna, il vit que les Seigneurs montraient du doigt une créature abattue à quelques mètres de lui sur la gauche. Elle gisait recroquevillée sur elle-même et sa fourrure était en partie brûlée.

Il cilla stupidement. Vala accourut en disant : « Il est tombé de nulle part. Il était déjà mort et rôti à point en touchant le sol.

— Mais je viens seulement d'en toucher un », fit Wolff. « Et il n'est pas encore reparu.

— Celui-ci est arrivé mort trois secondes avant », dit Vala. « Ou peut-être un petit peu plus. Trois secondes avant que tu aies touché l'autre. »

Elle s'interrompt avec un sourire qui dévoila ses dents : « Qu'est-ce que je dis ? l'autre ? C'est le même en fait. Le même que tu as tué juste avant de le toucher. Ou juste au même moment. Mais qui s'est transporté trois secondes dans le passé. »

Lentement, Wolff articula : « Tu veux dire que, d'abord, je l'ai tué, et ensuite, je lui ai tiré dessus ?

— Non, non, pas exactement. Mais c'est du moins ainsi que les choses ont paru se passer. Ou je ne sais plus. Tout cela me dépasse.

— N'importe comment, nous avons quelque chose à manger. Mais pas beaucoup. Il n'y a pas assez de viande pour rassasier tout le monde. »

Il fit brusquement volte-face et balaya le ravin de son arme. Le rayon zébra les rochers et toucha un chronicole. Puis il s'éteignit.

Wolff continuait stupidement à braquer le vibreur sur un animal qui, dressé sur ses pattes postérieures, le contemplait en clignotant de ses grands yeux.

« Il n'y a plus d'énergie », annonça-t-il. Il éjecta la recharge vide et passa le vibreur à sa ceinture. Il était inutilisable, mais il n'avait aucunement l'intention de s'en débarrasser. Le moment viendrait peut-être où il pourrait mettre la main sur des munitions nouvelles.

Il voulait continuer aussitôt la chasse avec des bâtons. Les autres Seigneurs s'y opposèrent. Affaiblis et mourants de faim, ils avaient besoin de se nourrir avant toute chose. Quoique la viande fût à moitié carbonisée, ils l'engloutirent voracement. Leurs estomacs cessèrent un peu de gargouiller. Ils se reposèrent quelque temps, puis se remirent debout et coururent de nouveau sus aux amphichronicoles.

Leur intention était de se répartir en un large cercle qui se refermerait peu à peu sur les animaux pour les amener à bonne portée de leurs gourdins. Les chronicoles commencèrent aussitôt leur ballet frénétique de disparitions et de réapparitions. À un moment donné, il n'y en eut plus aucun, chacun ayant dû décider simultanément d'effectuer un bond en arrière ou en avant dans le temps. Il était difficile de dire ce qui se passait au juste.

Au début, Wolff ne fit aucun effort pour tenir le compte. Il y en eut six, puis zéro, puis six encore, puis trois, puis de nouveau six, puis un, puis sept.

Tournoyant, bondissant, hurlant comme une meute de loups, les Seigneurs brandissaient leurs bâtons dans l'espoir d'assommer une créature au moment où elle se matérialisait. Soudain, avec un bruit mou, le gourdin de Tharmas heurta un chronicole à la tempe. L'animal tomba, le corps agité d'une série de spasmes. Et mourut.

Huit créatures avaient surgi du néant ou du temps. L'une avait été abattue tandis que les autres devenaient invisibles. Il aurait dû y en avoir sept la fois suivante, mais ils en comptèrent huit. Trois secondes plus tard, il y en avait trois. Au bout de trois autres secondes, neuf. Puis zéro. Neuf. Deux. Onze. Sept. Deux. Onze, et Wolff heurta l'échine de l'une d'elles de son gourdin tournoyant. Elle tomba face contre terre. Aussitôt Vala fut sur elle et la tua de plusieurs coups de bâton avant qu'elle ait pu reprendre ses sens.

Il y en eut quinze, rapidement réduites à treize lorsque Rintrah et Théotormon en tuèrent chacun une. Puis zéro.

Une minute durant, les amphichronicoles semblèrent pris de panique. Terrorisés, ils se précipitaient d'un côté et de l'autre et leur nombre passa à vingt-huit, zéro, vingt-huit, zéro, cinquante-six, du moins selon les estimations de Wolff. Il était naturellement impossible

de tenir le compte exact. Quelques instants plus tard, il était sûr, simplement en tenant compte de la progression arithmétique, qu'il y en avait mille sept cent quatre-vingt-douze.

Les chronicoles n'avaient plus essuyé aucune perte. Les Seigneurs étaient submergés par le nombre sans cesse croissant des petits animaux qui tombaient sur eux de toutes parts, qui les heurtaient et les bouscullaient, les griffaient et les piétinaient frénétiquement.

Soudain, la horde affolée se dirigea vers l'issue du ravin. Un bouchon se forma dans l'étroit passage, mais les animaux réussirent à se faufiler et le flot s'écoula bientôt.

Lentement, les Seigneurs harassés et tremblants se relevèrent. Ils contemplèrent les quatre animaux abattus en hochant pitoyablement la tête. Sur les dix-huit cents ou presque qu'ils avaient eus à leur portée, proies faciles – en théorie – seules ces quatre malheureuses dépouilles subsistaient.

« Avec presque la moitié d'un chronicole, chacun de nous devrait faire un bon repas », dit Vala. « C'est toujours mieux que rien. Mais comment ferons-nous demain ? »

Les autres ne répondirent pas. Ils allèrent chercher du bois pour allumer du feu. Wolff emprunta son poignard à Théotormon et entreprit de dépouiller les proies.

Le lendemain matin, ils finirent les restes du festin de la veille. Puis, à la suite de Wolff, la petite troupe reprit son ascension. À l'exception du murmure du torrent, le défilé était aussi silencieux que précédemment. Les parois rétrécissaient de plus en plus. Tout en haut, le ciel brillait d'un éclat jaune. Des chronicoles apparurent assez loin devant eux. Wolff leur jeta des pierres. Il faillit en toucher un, qui disparut aussitôt. Il reparut trois secondes plus tard à vingt mètres de là et s'éloigna par petits bonds, comme s'il venait de se rappeler subitement qu'il avait un rendez-vous urgent.

Le surlendemain du festin, les Seigneurs étaient presque décidés à essayer de manger les baies. Palamabron déclara qu'à son avis le fait que les baies sentaient mauvais ne signifiait pas nécessairement qu'elles avaient mauvais goût. Et même si c'était le cas, elles n'étaient pas non plus forcément vénéneuses. Puisque de toute façon ils étaient condamnés à mourir, pourquoi hésiter plus longtemps à tenter l'expérience ?

« Ne te gêne pas pour nous », lui dit Vala. « Puisque c'est ton idée et ta volonté, goûtes-y ! »

Elle souriait d'une façon particulière en le regardant comme si elle prenait plaisir à observer sur son visage les marques du conflit entre la couardise et la faim.

« Non ! » protesta Palamabron. « Je n'accepte pas de vous servir de cobaye. Pourquoi me sacrifierais-je pour vous ? Je ne mangerai les

baies que si tout le monde en mange en même temps.

— Et ainsi tu auras la satisfaction de trépasser en bonne compagnie », dit Wolff. « Mais trêve de plaisanteries, Palamabron. Passe aux actes ou tais-toi – un autre vieux dicton de la Terre. Tu perds ton temps à essayer de discuter. Ou tu fais l'expérience toi-même ou tu oublies tout cela. »

Palamabron renifla le fruit qu'il tenait en main, fit la grimace et le laissa tomber sur le sol rocheux. Wolff se remit en marche et les autres suivirent. Une heure plus tard environ, ils arrivèrent en vue d'un autre ravin latéral. Avant de s'y engager, Wolff ramassa une pierre ronde de la taille et du poids voulus pour être lancée. Si seulement il parvenait à s'approcher d'assez près d'un chronicole pour lancer la pierre sans être vu.

Le ravin était un peu plus petit que celui qui avait servi de premier terrain de chasse aux Seigneurs. À l'extrémité la plus éloignée se tenait un amphichronicole solitaire occupé à manger des baies, Wolff s'aplatit sur ses mains et sur ses genoux et commença une lente reptation vers l'animal. Il tirait parti du moindre rocher pour se dissimuler et put traverser la moitié du ravin sans que l'animal eût soupçonné quelque chose. Soudain, le chronicole s'arrêta de mâcher, se dressa et regarda autour de lui, les narines frémissantes, les oreilles vibrantes comme une antenne de télévision un jour de grand vent.

Wolff se tapit au sol et ne bougea plus. La tension et l'effort le faisaient transpirer abondamment, car la privation de nourriture l'avait affaibli considérablement. Il aurait voulu bondir sans plus attendre vers l'animal, se jeter sur lui et le déchirer de ses dents, le dévorer tout cru. Il se sentait capable de l'engloutir tout entier, depuis l'extrémité des oreilles jusqu'au bout de la queue, pour ensuite lui briser les os et en sucer la moelle.

Il se força à rester immobile. L'animal ne tarderait pas à oublier l'alerte, après quoi Wolff pourrait reprendre son approche de Sioux.

Soudain, de derrière un rocher situé non loin du chronicole, surgit une autre créature. Son pelage était gris et ses oreilles de loup vermeilles. Elle avait le museau pointu et la queue touffue comme celle d'un renard. Elle bondit sur le chronicole par-derrière, au moment où celui-ci regardait d'un autre côté.

Ses dents se refermèrent sur du vide. Le chronicole avait disparu, échappant aux mâchoires à une fraction de seconde près.

Mais le carnassier disparut aussi, avant même de toucher le sol.

Trois animaux réapparurent, deux chronicoles et un carnassier. Wolff, qui aimait baptiser aussitôt ce qu'il ne connaissait pas, lui donna le nom de chronoloup. Pour la première fois, il avait devant lui l'être que la nature – ou plutôt Urizen – avait placé là pour empêcher la prolifération des chronicoles.

Wolff avait maintenant tout loisir d'étudier ce qui se passait. Il y avait d'abord eu deux créatures puis aucune, puis trois. Donc, le chronicole et le loup s'étaient projetés dans l'avenir. Mais le chronicole n'y était resté qu'une fraction de seconde et s'était aussitôt reprojété dans le passé. De sorte que le loup avait maintenant deux animaux à pourchasser.

Les trois créatures disparurent. Lorsqu'elles se rematérialisèrent, elles étaient au nombre de quatre. Deux chronicoles et deux chronoloups. L'étrange chasse se déroulait non seulement dans l'espace, mais aussi dans les surprenants corridors à double sens du temps.

Un autre saut simultané dans les limbes du temps. Wolff en profita pour se relever et courir vers un rocher entouré de buissons. Il se jeta à terre puis épia de sa cachette. Il y en avait sept. Mais un des loups avait surgi juste derrière sa proie. D'un bond, il fut sur elle et ses mâchoires se refermèrent. Il y eut un craquement d'os brisés, et le chronicole s'écroula mort. Sept vivants et un mort à présent. Car un chronicole s'était projeté en arrière, puis en avant dans le temps.

Tous ceux qui étaient vivants disparurent. De toute évidence, aucun chronoloup n'avait l'intention de rester en arrière pour dévorer la proie abattue.

Six créatures se pourchassaient maintenant à travers la plaine. Sauvagement, un loup referma ses mâchoires sur l'échine d'un de ses congénères. Le carnassier tomba mort.

Pendant trois secondes, plus rien. Wolff fit quelques mètres en courant et s'aplatit à terre. Bien que rien ne le dissimulât cette fois-ci, il espérait que son immobilité, jointe à la terreur des chronicoles et à la frénésie sanguinaire des carnassiers, suffirait à le faire passer inaperçu.

Un autre loup avait émergé du temps dans une nouvelle et miraculeuse parthénogenèse.

Deux chronoloups se sautèrent à la gorge, sous le regard indifférent d'un troisième. Les chronicoles faisaient des bonds désordonnés, apparemment en proie au plus grand affolement.

Le troisième loup, celui qui était resté spectateur, referma ses mâchoires au passage sur un chronicole désarmé qui venait de se matérialiser devant lui. L'échine craqua.

Doucement, Wolff se redressa. Au moment précis où l'un des chronoloups mourait, il lança la pierre sur son vainqueur. Celui-ci avait dû percevoir le mouvement du coin de l'œil, car il disparut une fraction de seconde avant l'instant où le projectile aurait dû le toucher. Lorsqu'il resurgit de l'abîme invisible du temps, ce fut pour prendre la fuite aussi vite que ses quatre pattes le lui permettaient vers la sortie du ravin.

« Désolé de devoir te priver du profit de ta chasse, » lui cria Wolff, « mais tu pourras toujours la recommencer autre part. »

Il alla chercher les autres Seigneurs pour leur annoncer que la chance semblait tourner en leur faveur. Six animaux empliraient leurs ventres affamés et pourvoiraient à une partie des besoins du lendemain.

Cependant, le temps s'écoula et le moment arriva de nouveau où ils n'avaient rien eu à se mettre sous la dent pendant trois jours. Ils étaient hâves et émaciés, leurs joues étaient creuses, leurs yeux tapis au fond de sombres cavités, et leur ventre tendait à rejoindre leur épine dorsale. Ce jour-là, Wolff les envoya chasser par groupe de deux. Il avait prévu de partir tout seul, mais Vala insista pour qu'il prît Luvah avec lui. Elle refusait de faire équipe avec quelqu'un d'autre. Wolff voulut savoir les raisons de cette attitude. Elle répondit qu'elle ne tenait pas à rester en compagnie d'un seul homme.

« Ne me dis pas que tu redoutes de devenir la victime d'un anthropophage ? » lui demanda Wolff.

« Précisément. Tu le sais très bien toi aussi. Si nous continuons ainsi, nous finirons inévitablement par nous entre-dévorer. Peut-être Urizen l'a-t-il voulu ainsi. Il prendrait un plaisir extrême à nous voir nous massacrer et nous repaître de cette chair qui est issue de la sienne.

— C'est comme tu voudras », dit Wolff. En compagnie de Luvah, il partit explorer une série de ravins en culs-de-sac. Ils aperçurent un groupe de chronicoles en train de manger des baies, et une longue approche commença, qui devait durer des heures. Ils arrivèrent à deux doigts de la réussite. La pierre, lancée par Wolff, effleura la tête de la victime en puissance. Après quoi tout fut à recommencer. Les animaux ne prirent même pas la peine de se réfugier dans le temps, ils effectuèrent une série de bonds et disparurent rapidement vers l'entrée du ravin.

Wolff et Luvah continuèrent à chasser sans plus de succès jusqu'au moment où la lune fut sur le point de paraître à l'horizon, annonçant une nouvelle nuit de tourments dus à l'insomnie et aux affres de la faim. Lorsqu'ils regagnèrent le lieu qui leur servait de rendez-vous, ils trouvèrent les autres Seigneurs accablés et recrues de fatigue. Palamabron et son équipier, Enion, n'étaient pas encore rentrés.

« Vous ferez ce que vous voudrez, » dit Tharmas, « mais pour ma part je suis trop épuisé pour partir encore à la recherche de ces damnés imbéciles.

— Tu as tort », lui dit Vala. « S'ils ont eu un peu plus de chance que nous, ils peuvent être en ce moment même en train de se remplir le ventre sans songer à partager avec nous. »

Tharmas proféra un juron, mais s'obstina dans son refus de

participer aux recherches. Si ce que disait Vala était vrai, cela se verrait bien sur leur visage quand ils reviendraient. Alors, il n'hésiterait pas à les tuer comme des chiens pour les punir de leur gourmandise égoïste.

« Es-tu sûr qu'à leur place tu n'en ferais pas autant ? », demanda Wolff. « Mais d'abord, qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires ? Il ne s'agissait que d'une simple supposition de Vala. Nous n'avons pas le moindre commencement de preuve qu'ils aient attrapé quoi que ce soit. » Les Seigneurs grommelèrent et jurèrent, mais ils étaient si fatigués que bientôt tout le monde sombra dans un profond sommeil.

Wolff s'endormit aussi, mais il s'éveilla au milieu de la nuit. Il avait cru entendre un cri lointain. Il se redressa et regarda les autres. Ils étaient tous là, excepté Enion et Palamabron.

Vala se redressa également : « Tu n'as pas entendu quelque chose ? » dit-elle. « Ou était-ce seulement la plainte de nos estomacs affamés ? »

— C'est venu de la rivière », dit Wolff « Je crois que je ferais mieux d'aller voir.

— Je t'accompagne. De toute façon je ne peux plus dormir. L'idée que ces deux-là sont peut-être en train de faire un festin me rend folle.

— Si festin il y a, ce ne sont pas nécessairement les petits animaux qui en font les frais.

— Tu crois que...

— Je ne sais pas. C'est toi-même qui as évoqué cette possibilité. Chaque jour, la faiblesse et la faim ne font que la rendre un peu plausible. »

Il ramassa son bâton et ils marchèrent jusqu'à la rivière.

Ils n'eurent pas de peine à trouver leur chemin dans la semi-obscurité créée par la lune. Malgré la hauteur des parois du ravin, la quantité de lumière qui parvenait jusqu'à eux était suffisante pour qu'ils puissent avancer sans avoir à tâtonner.

C'est ainsi qu'ils virent Palamabron avant d'être aperçus par lui. Un instant, sa tête émergea de derrière un rocher situé à proximité de la paroi. Elle se présenta de profil, puis disparut. Silencieusement, Vala et Wolff rampèrent dans sa direction. Le vent leur apportait un bruit qu'il était en train de faire, comme s'il entrechoquait deux cailloux.

« On dirait qu'il essaye de faire du feu », chuchota Vala. Wolff resta silencieux. Il se sentait malade à l'idée que Palamabron ne pouvait essayer d'allumer du feu que pour une seule raison. Lorsqu'il arriva à hauteur de l'énorme rocher derrière lequel était son frère, il hésita. Il appréhendait de voir ce qu'il y avait de l'autre côté.

Palamabron avait le dos tourné vers eux. Il était à genoux devant une pile de branchages et de feuilles et frottait un morceau de silex

contre une pierre qui était riche en fer.

Wolff poussa un soupir de soulagement. Le cadavre qui gisait à côté de Palamabron était celui d'un chronicole.

Mais où était Enion ?

Wolff surgit sans bruit derrière Palamabron, le bâton levé. Il parla d'une voix forte : « Eh bien, Palamabron ? »

Le Seigneur poussa un bref cri de rage et plongea en avant par-dessus le tas de branchages. Il roula de côté et se releva menaçant face à eux. Il tenait à la main un grossier couteau de silex.

« Il est à moi ! » gronda-t-il. « C'est moi qui l'ai tué et il m'appartient. Il me le faut. Je vais mourir si je n'ai rien à manger.

— Nous sommes tous dans le même cas, » dit Wolff, « Où est ton frère ? »

Palamabron cracha par terre en disant : « L'ignoble créature ! Je ne le reconnais pas pour frère. Que m'importe où il est ? Pourquoi m'en soucierais-je ?

— Vous êtes partis ensemble, » dit Wolff.

« J'ignore ce qu'il est devenu. Nous avons été séparés pendant que nous chassions.

— Qu'est-ce que c'est que ce cri que nous avons entendu ? » demanda Vala.

« Probablement un chronicole », dit Palamabron. « Oui, c'est sûrement ça. Celui que j'ai tué. Je l'ai surpris pendant qu'il dormait et je l'ai assommé et il a poussé un cri avant de mourir.

— Hum », fit Wolff. Il recula de quelques mètres sans quitter Palamabron des yeux. Puis il partit explorer les alentours de la rivière. Avant d'avoir parcouru cent mètres, il aperçut une main qui dépassait d'un gros rocher. Il le contourna et découvrit Enion. L'arrière du crâne était fracassé. Non loin de là se trouvait la pierre sanglante qui avait servi à le tuer.

Wolff regagna l'endroit où il avait laissé Vala et Palamabron. Sa sœur était toujours là, mais Palamabron avait disparu en emportant le chronicole.

« Pourquoi ne l'as-tu pas empêché de s'enfuir ? » demanda Wolff.

Elle haussa les épaules avec un sourire : « Je ne suis qu'une femme. Qu'aurais-je pu faire contre lui ?

— Tu aurais pu l'arrêter, » dit-il. « Mais sans doute comptais-tu te payer le luxe d'une véritable chasse à l'homme ? Dans ce cas détrompe-toi. Au risque de te décevoir, je te préviens qu'il n'y en aura pas. Nous ne pouvons pas gaspiller le peu d'énergie qui nous reste à le pourchasser dans les montagnes. Sans compter que lorsqu'il aura mangé, il sera plus fort que nous et pourra nous distancer comme il le voudra.

— Très bien », dit Vala. « Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Nous continuerons notre route, pour le meilleur et pour le pire.

— Tu veux dire pour mourir de faim ! » Elle montra du doigt le gros rocher qui dissimulait le corps d'Enion. « Il y a là de quoi manger pour nous tous. »

Wolff ne répondit pas pendant quelque temps. Il avait refusé d'y penser jusque-là, mais puisque maintenant il se trouvait au pied du mur, il ferait ce qu'il y avait à faire. Vala avait raison. Sans cette source de nourriture, quelque répugnante que fût la chose, il se pouvait bien qu'ils fussent tous condamnés à périr. En un sens, Palamabron avait dû leur rendre service. En prenant à son compte la responsabilité du meurtre, il leur permettait de se nourrir sans être obligés de se considérer comme des assassins. Non pas que les autres Seigneurs eussent éprouvé le moindre scrupule à l'idée de tuer. Mais lui, Wolff, aurait souffert d'indicibles tourments s'il s'était trouvé dans une situation où la seule solution pour sauver sa peau eût été de sacrifier un être humain.

Quant à l'acte proprement dit de manger de la chair humaine, il ne lui inspirait à présent qu'une aversion mitigée. La faim avait émoussé son horreur naturelle du cannibalisme.

Il alla réveiller les autres pendant que Vala ramassait les deux cailloux que Palamabron avait laissés tomber. Lorsque tout le monde arriva, non seulement elle avait allumé le feu mais encore elle avait commencé le dépeçage. Wolff se détourna. Puis, pensant que s'il avait droit à une part de nourriture il était juste qu'il accomplisse aussi une part du travail, il emprunta son poignard à Théotormon. Les autres proposèrent leur aide, mais il la refusa. On eût dit qu'il voulait se punir en se forçant à accomplir lui-même le plus gros de la sinistre besogne.

Lorsque le repas fut cuit, à moitié cuit plutôt, Wolff prit sa part et alla manger derrière le rocher. Il n'était pas sûr de pouvoir tout garder, mais il ne doutait pas que si jamais il regardait les autres il ne pourrait pas s'empêcher de vomir. Et de toute façon il préférait être seul.

L'aube les avait surpris en train de faire cuire leur repas. Ce n'est qu'au milieu de la matinée suivante qu'ils reprirent leur voyage. La viande qui n'avait pas été utilisée avait été enveloppée dans des feuilles.

« Si Urizen nous a vus, » dit Wolff, « il a dû bien s'amuser.

— Qu'il s'amuse », répondit Vala. « Mon tour viendra.

— Ton tour ? » s'étonna Wolff. « Tu veux dire notre tour.

— Vous pouvez penser ce que vous voulez. La seule chose qui m'intéresse, c'est ce que je ferai, moi.

— Tu es bien comme tous les Seigneurs, » dit Wolff sans autre commentaire. Après cela, il l'observa à plusieurs reprises. Elle

témoignait d'une vitalité étonnante. Peut-être était-ce leur dernier repas qui lui conférait une démarche si vive et qui emplissait ses pommettes et ses bras, mais il était sceptique. Même pendant la période de disette, elle n'avait pas paru souffrir autant que les autres, ni dépérir aussi rapidement.

Si l'un d'eux survivait assez longtemps pour avoir la joie d'étrangler Urizen, il y avait de fortes chances pour que ce fût Vala.

Fasse le ciel, songea-t-il, qu'à ce moment-là je ne sois pas trop loin derrière elle. Pas tant pour exercer ma vengeance sur Urizen, quelle que soit l'envie que j'en aie, que pour sauver Chryséis.

XII

ILS n'avaient rien eu à manger depuis deux jours lorsqu'ils émergèrent des gorges. Devant eux, longeant une chaîne de montagnes au profil arrondi, une plaine s'étendait à perte de vue. À environ cinq cents mètres de là se dressait une petite colline, au sommet de laquelle on apercevait une paire d'hexagones géants.

La petite troupe s'arrêta pour lever un regard harassé sur le but enfin atteint. Wolff déclara : « Je propose que nous passions immédiatement de l'autre côté. Nous aurons peut-être une chance de trouver quelque chose à manger.

— Et s'il n'y a rien ? » fit Tharmas.

« Je préfère mourir tout de suite en me heurtant aux défenses d'Urizen plutôt que de rester ici et périr lentement de faim, comme cela ne saurait manquer... »

Il laissa retomber sa voix en se disant que les Seigneurs étaient suffisamment accablés comme cela.

À la suite de Wolff, les Seigneurs se traînèrent plus qu'ils ne marchèrent jusqu'au pied du double hexagone doré incrusté de pierreries. Wolff se tourna vers Vala : « Ma chère sœur, à toi l'honneur de désigner l'entrée de droite ou de gauche, mais surtout dépêche-toi. Je sens que mes dernières forces vont m'abandonner. »

Elle ramassa une pierre, tourna le dos aux hexagones et lança la pierre par-dessus son épaule. Elle s'engouffra dans l'ouverture de droite après avoir frôlé le cadre de métal.

« Très bien », dit Wolff. Il les regarda, puis soudain éclata de rire. « Regardez-moi ça ! De vaillants Seigneurs ? Une bande de pitoyables clochards, oui ! Des bâtons, un trognon d'épée, un poignard, des muscles tremblotants de faiblesse et des ventres faméliques. Voilà bien la plus ridicule armée qui ait jamais attaqué un Seigneur dans sa forteresse !

— Je vois qu'une partie de ton moral est encore intacte » lui dit Vala en souriant. « Tout n'est peut-être pas perdu.

— Espérons-le », dit Wolff. Et, prenant son élan, il franchit d'un bond la porte de droite. Il ressortit sous un ciel bleu foncé et sur un sol qui s'affaissait légèrement sous ses pieds. Le paysage était plat, à l'exception çà et là de quelques monticules escarpés à l'aspect si dur et si sombre qu'on avait peine à les croire constitués de roche ou de terre. Elle avait une couleur brune mais elle était molle et parsemée de

petits trous. De chacun de ces trous s'élevait une tige de trente centimètres environ, aussi fine et droite qu'un nettoie-pipe.

On dirait presque la peau d'un géant, pensa Wolff. L'unique végétation, si on pouvait appeler cela ainsi, consistait en un certain nombre d'arbres largement espacés. Hauts d'une douzaine de mètres, ils avaient un tronc mince et des rameaux flexibles et pointus qui s'élevaient vers le ciel en faisant un angle de quarante-cinq degrés par rapport au tronc. Les rameaux étaient plus foncés que le fût central, de couleur safran, et portaient de longues feuilles éparses en forme de lame de sabre.

Le reste des Seigneurs émergea de la porte une minute plus tard. Il les accueillit froidement en disant : « Il est heureux que je n'aie pas eu besoin de votre aide en arrivant. J'aurais pu l'attendre longtemps.

— Ils étaient tous persuadés que cette fois-ci la porte déboucherait dans le palais d'Urizen », dit Vala.

« Et que je désamorcerais un certain nombre de pièges avant de succomber », termina-t-il. « Pour que vous ayez une chance de vivre quelques minutes de plus. »

Ils ne répondirent pas. Wolff regarda Luvah, dont les joues s'empourprèrent.

Il essaya la porte. Elle était ou bien désactivée ou bien à sens unique. Il aperçut au loin une longue ligne sombre qui pouvait être le rivage d'une mer ou d'un lac. Contrairement à celui qu'il venait de quitter, ce monde ne leur donnait aucune indication quant à la direction dans laquelle ils devaient s'engager. On apercevait bien à l'horizon, du côté où ils avaient franchi la porte, deux collines sombres et très rapprochées qui tranchaient vaguement sur le reste du paysage. C'était peut-être un signe d'Urizen. Il n'y avait qu'un moyen de s'en assurer, et Wolff décida de s'y employer sans plus attendre.

Il ouvrit la marche sur le sol légèrement élastique. Les autres suivaient lourdement. L'ombre d'un oiseau passa devant eux, et ils levèrent la tête. De la taille d'un petit aigle, la créature était blanche avec des pattes rouges et une tête de singe où le nez était remplacé par un bec crochu. Elle passa si bas que Luvah lui lança son bâton. Le projectile glissa sur les ailes battantes. Avec un cri aigu de protestation indignée, l'oiseau prit son essor et disparut dans le ciel indigo.

« On dirait un nid, dans cet arbre là-bas », dit Wolff. « Allons voir s'il contient des œufs. »

Luvah s'élança pour récupérer son bâton, puis s'immobilisa brusquement. Wolff regarda ce qu'il montrait du doigt.

La surface du sol était devenue ondulée. Des rides de plusieurs centimètres de haut convergeaient en direction du bâton. Luvah commença à rebrousser chemin, puis se ravisa et retourna vers le

bâton. Derrière lui, le sol se déforma, se souleva et se mit à se déplacer très vite comme une crête de vague.

Wolff poussa un cri d'avertissement. Luvah pivota sur lui-même, aperçut le danger et courut. Longeant obliquement la crête de l'onde, il espérait la gagner de vitesse... Wolff le suivit de loin, impuissant, attendant néanmoins une occasion d'intervenir.

Puis la vague mourut. Wolff et Luvah s'arrêtèrent. Brusquement, Wolff sentit la terre bouger sous lui et vit qu'un nouveau train d'ondes avait pris naissance à quelques mètres de Luvah. Les deux hommes coururent poursuivis par le soulèvement du sol – ou de tout autre chose.

Opérant un vaste mouvement circulaire, ils réussirent à regagner les alentours de la porte, qui jusqu'ici étaient restés stables.

Juste au moment où ils mettaient le pied sur la zone de sécurité, le sol derrière eux s'affaissa. Une crevasse, d'abord large et peu profonde, se forma. Puis elle s'approfondit et se rétrécit. Ses parois se refermèrent sur elles-mêmes, il y eut une brève détonation et le processus de formation de la crevasse s'inversa. Elle s'ouvrit de nouveau, ses parois s'élargirent et le sol ondula jusqu'à ce que tout redevienne lisse comme avant. Seules les tiges qui s'élevaient de chaque petit cratère vibraient encore pour témoigner de ce qui s'était passé.

« Par le nom de Los ! » répéta Luvah à plusieurs reprises. Son visage était d'une pâleur mortelle, que constellait une galaxie de taches de rousseur.

Wolff lui-même se sentait en proie à des sueurs froides. Voir le sol bouger sous ses pieds lui avait donné l'impression d'être pris dans un tremblement de terre. En fait, c'était la première explication qui lui était venue à l'esprit.

Quelqu'un poussa un cri derrière lui. Il se retourna pour voir Palamabron essayer frénétiquement de repasser par l'hexagone à sens unique d'où il venait d'émerger, à la grande stupéfaction des Seigneurs. Il avait dû les suivre et attendre le moment où il les avait jugés suffisamment éloignés de la porte. À présent, il était comme eux pris au piège.

Un peu plus, d'ailleurs, car Wolff lui réservait quelque chose. Écartant les autres Seigneurs qui lui avaient sauté à la gorge, il leur cria de le laisser tranquille. Les Seigneurs obéirent. Palamabron tremblait de tous ses membres et ses dents claquaient.

« Palamabron nous t'avons condamné à mort », déclara Wolff, « pour avoir brisé notre trêve et assassiné ton frère Enion. »

Lorsqu'il vit qu'on n'avait pas l'intention de l'exécuter sommairement, Palamabron reprit un peu courage. Peut-être se disait-il qu'il avait encore une chance. Il s'écria : « Moi au moins, je n'ai pas

dévoré mon propre frère ! Et j'ai été obligé de le tuer. C'est lui qui m'a attaqué le premier !

— Il a été tué par-derrière », dit Wolff. « Je l'ai fait tomber ! » hurla hystériquement Palamabron, « Au moment où il allait se relever, j'ai ramassé une pierre et je l'ai assommé avec. Tu voulais que j'attende qu'il me saute dessus ?

— Inutile de discuter de ça », coupa Wolff. « Tu peux t'en aller librement. Nous ne voulons pas nous salir les mains de ton sang. Mais il est impossible que tu demeures parmi nous. Nous n'oserions plus dormir la nuit, ni te tourner le dos un seul instant.

— Vous me laissez partir ? » fit Palamabron. « Pourquoi ?

— Ne perds pas ton temps à discuter. Si dans dix minutes tu n'as pas disparu hors de notre vue, je lâche les autres sur toi. Tu ferais mieux de courir. Tout de suite !

— Une seconde », dit Palamabron. « Il y a quelque chose de suspect dans tout cela. Non, je ne partirai pas. »

Wolff fit un signe aux Seigneurs. « Allez-y. Tuez-le. »

Avec un cri perçant, Palamabron tourna les talons. Il s'enfuit aussi vite qu'il le pouvait, mais il paraissait épuisé et après une dizaine de mètres son allure ralentit considérablement. Il se retourna plusieurs fois puis, voyant qu'il n'était pas suivi, s'arrêta de courir tout à fait.

Le sol se gonfla derrière lui, atteignant presque la hauteur de sa tête. Au moment où la crête atteignit son point culminant, Palamabron regarda de nouveau par-dessus son épaule. Il vit l'onde gigantesque s'élancer vers lui et se remit à courir en poussant un hurlement de détresse. L'onde retomba et mourut en une série de vibrations plus petites qui gagnèrent Palamabron de vitesse et le firent trébucher. Il se releva aussitôt et se remit à courir, de plus en plus chancelant.

Une crevasse s'entrouvrit devant lui. Il hurla et s'en écarta en faisant un angle droit. La terreur semblait lui infuser des forces nouvelles. Le gouffre disparut, une deuxième se forma devant lui. Il fit un nouveau crochet, cette fois-ci selon un angle oblique.

Une nouvelle ride se forma devant lui. Il changea de direction, trébucha, heurta durement le sol et alla rouler de côté. Mais entre-temps, la ride, qui s'était formée entre les Seigneurs et lui, avait pris une telle ampleur qu'elle le dissimulait entièrement à leur vue. Pendant quelques instants, après cela, elle sembla se figer sur place, animée seulement d'un léger frémissement, puis s'affaissa lentement, et la plaine retrouva son aspect normal à l'exception d'un petit monticule de un mètre quatre-vingts de long. « Englouti », dit Vala. Elle était en proie à une extrême agitation. Ses yeux étaient grands ouverts et sa bouche à demi ouverte laissait darder le bout de sa langue qui venait humecter délicatement l'ovale des deux lèvres.

« Voilà un beau monstre que notre père a créé spécialement à

notre intention », dit Wolff. « Peut-être la planète tout entière est-elle couverte de la peau de ce... ce *Welttier*.

— Ce quoi ? » demanda Théotormon. Son regard était encore glacé de terreur. Et bien que les privations qu'il venait d'endurer lui eussent fait perdre une bonne partie de sa graisse, il semblait avoir encore fondu d'une vingtaine de kilos au cours des deux précédentes minutes. Sa peau était flasque et pendait lamentablement.

« *Welttier*. Animal-monde ; de l'allemand, un des langages de la Terre. »

Une planète entière dotée d'un épiderme, pensa Wolff. Ou peut-être n'était-ce pas un épiderme, mais une sorte d'amibe de la taille d'un continent déployée à la surface d'un globe. Cette idée le laissa rêveur.

L'épiderme existait, cela ne pouvait être nié. Mais comment faisait-il pour se nourrir ? Cela représentait des millions et des millions de tonnes de protoplasme à maintenir en vie. Les animaux qu'il pouvait absorber ne constituaient certainement pas son unique source de subsistance.

Wolff décida qu'il s'efforcerait de résoudre le problème dès qu'il en aurait l'occasion. Il était curieux comme un singe ou comme un chat siamois, toujours à explorer calculer, spéculer, peser. Il n'était satisfait que quand il connaissait le pourquoi et le comment de chaque chose. Il s'assit pour méditer à son aise sur ce qu'il y avait lieu de faire. Les autres s'assirent aussi, à l'exception de Vala. Elle sortit de la « zone de sécurité », choisissant soigneusement l'endroit où elle mettait les pieds. Wolff l'observa avec intérêt, et comprit ce qu'elle essayait de faire. Pourquoi n'y avait-il pas pensé ? Elle évitait le contact avec les plantes (ou poils ?) qui s'élevaient des petits cratères (ou pores ?). Au bout d'un certain temps, ayant décrit un cercle d'environ vingt-cinq mètres de rayon, elle se trouva à son point de départ. Pas une seule fois l'épiderme n'avait vibré ou formé des plis menaçants.

Wolff se leva en disant : « Bravo, Vala. Tu y as pensé avant moi. Ce monstrueux organisme, si c'en est un, détecte la présence de la vie grâce à ses poils, ou palpes sensoriels. Si nous avançons avec autant de circonspection qu'un navire évoluant au milieu de récifs, nous devons réussir à passer au travers. Le seul ennui, c'est ceci. »

Il désigna les monticules noirâtres qui s'élevaient au loin. À proximité de leur base, les poils poussaient en rangs beaucoup plus serrés. Au-delà, ils formaient un tapis qui couvrait entièrement le sol. Vala haussa les épaules : « Nous verrons bien. » Wolff ouvrit la marche. Les yeux rivés au sol, il choisissait soigneusement son chemin parmi les palpes. Les Seigneurs le suivaient en file indienne, mais Vala de nouveau se singularisait en marchant à cinq ou six mètres de lui

sur sa droite.

« Nous allons avoir beaucoup de mal à chasser dans ces conditions », dit Wolff. « Il faudra surveiller à la fois les palpes et la proie. Ce sera un terrible handicap.

— À ta place, je ne m'inquiétera pas encore », lui dit Vala. « Il n'y a peut-être pas d'animaux.

— Il y en a un dont l'existence ne fait aucun doute », répliqua-t-il. Il ne s'expliqua pas davantage, bien qu'il fût évident que Vala se demandait ce qu'il avait voulu dire par là. Il se dirigea vers l'arbre dans les branches duquel il avait cru apercevoir un nid. Il s'agissait d'une masse circulaire de brindilles et de feuilles logée à la fourche de l'arbre. Les matériaux qui constituaient le nid paraissaient cimentés à l'aide d'une substance gluante et le tout devait avoir un mètre de diamètre.

Il se faufila entre deux palpes, appuya son bâton contre le tronc et commença à grimper. Arrivé à mi-hauteur du tronc, il aperçut le sommet d'un double hexagone qui surmontait l'un des monticules noirs. Lorsqu'il fut à proximité du nid, il enserra le tronc de ses jambes et, se retenant d'une main à la fourche, explora de l'autre l'épaisseur de feuilles qui formait le sommet du nid. Il retira deux œufs, mouchetés de vert et de noir et deux fois plus gros environ que des œufs de dinde. Délicatement, il les passa un par un à Vala.

Sur ces entrefaites arriva la mère. Aussi grosse qu'un vautour, elle avait un plumage blanc à chevrons bleus, des ailes de chauve-souris, des serres d'aigle, une tête velue de singe, un bec d'épervier, des oreilles de loup et une queue d'archéoptéryx.

Elle fondit sur lui comme un bolide, les ailes repliées jusqu'au dernier moment. Lorsqu'elle les déploya dans un grand mouvement d'air, elle poussa un cri semblable à une tôle qu'on déchire. Peut-être était-ce pour paralyser sa proie. Dans ce cas l'effet fut manqué. Au même instant, Wolff lâcha le tronc et se laissa tomber. Au-dessus de lui, il entendit un choc et un autre cri, cette fois-ci de panique et de frustration. L'oiseau s'était écrasé sur le trône et sur une partie du nid. Il avait calculé que le corps de Wolff amortirait l'impact. Ou peut-être la fureur l'avait-elle empêchée d'évaluer sa vitesse.

Lorsqu'il heurta le sol, Wolff se laissa rouler de côté, dérangeant plusieurs palpes au passage mais sachant qu'il ne pouvait pas l'éviter. Il se rétablit aussitôt sur ses pieds tandis qu'une pluie de brindilles et de feuilles engluées dégringolait sur lui du nid fracassé. Il eut juste le temps de faire un bond de côté pour éviter l'oiseau à demi assommé qui s'abattait aussi avec fracas en essayant instinctivement de déployer ses ailes pour ralentir sa chute.

Le sol-épiderme avait commencé à réagir aux messages transmis par les palpes. Non seulement Wolff les avait bousculés, mais les

autres Seigneurs s'étaient dispersés quand il était tombé et avaient piétiné tout le pourtour de l'arbre.

« Revenez vers l'arbre ! » leur cria Wolff. Déjà Vala n'avait pas attendu ce conseil et escaladait le tronc. Il commença à grimper à sa suite, mais sentit des griffes acérées et brûlantes comme des tisons ardents s'enfoncer dans son dos. L'oiseau était sorti de son évanouissement et revenait à la charge. Une fois de plus, Wolff lâcha prise et se laissa retomber en arrière. Mais repliant ses jambes, il prit appui contre le tronc et se projeta horizontalement de façon à heurter le sol encore plus fort avec l'oiseau sous lui. Deux souffles s'exhalèrent, le sien et celui de la bête écrasée dans son dos. Moins atteint, Wolff se laissa rouler sur le côté, se releva et enfonça son pied dans les côtes de la créature. Le bec brunâtre pendit et se colora de salive et de sang. Wolff lui décocha un nouveau coup de pied et retourna à l'arbre. Il fut renversé par deux Seigneurs pressés de se mettre à l'abri. Tharmas mit un pied sur sa tête et s'en servit comme d'un tremplin pour se hisser le long du tronc. Rintrah arriva après Tharmas, le tira vers le bas, le repoussa et se mit à grimper à sa place. Tharmas retomba sur Wolff au moment où ce dernier se redressait à quatre pattes.

Perchée à proximité du sommet de l'arbre, Vala avait éclaté d'un rire hystérique. Elle se balançait sur sa branche en se frappant les cuisses et soudain, poussa un cri perçant. Perdant prise, elle tomba à la renverse, brisa une branche au passage et atterrit sur l'épaule à la base de l'arbre où elle resta étourdie.

Le plus affolé de tous était peut-être Théotormon. Malgré les kilos qu'il avait perdus, son poids et ses nageoires le gênaient considérablement. Il ne cessait de glisser du tronc tout en marmonnant inintelligiblement Wolff réussit enfin à se relever. Autour de lui, autour de l'arbre plus exactement, l'épiderme était en furie. Il se soulevait en énormes plis qui pourchassaient encore Ariston et Luvah. Ceux-ci décrivaient des cercles en courant avec une vitesse et une énergie miraculeuses pour l'état de faiblesse physique où ils se trouvaient. Derrière chacun d'eux, une formidable crête vivante galopait, prête à se refermer sur eux. D'autres vagues se formaient à chaque instant pour les intercepter, et des gouffres s'ouvraient sous leurs pieds.

Soudain, Luvah et Ariston se croisèrent, et les boursouflures et dénivellements divers qui les harcelaient entrèrent en collision. Wolff fut stupéfait de voir le vertigineux chaos de bosses, de spasmes et de tressaillements qui agita le protoplasme bouillonnant. Plus que tout autre chose, la scène évoquait un extraordinaire rassemblement de maelströms en folie.

Avant que l'épiderme ait pu réorganiser ses signaux et se réorienter, il avait perdu Ariston et Luvah. Ils parvinrent au tronc,

mais se gênèrent mutuellement dans leur ascension. Pendant qu'ils se disputaient, Wolff ramassa le corps de l'oiseau et le lança le plus loin possible. La masse emplumée alla heurter le front d'une vague en mouvement, qui s'arrêta dès qu'elle eut détecté le choc. Une dépression se creusa autour du corps et au-dessous. Lentement, il s'enfonça dans le sol et le trou se referma sur lui. Il ne restait plus qu'un monticule pour indiquer ce qui s'était passé.

Le sacrifice de l'oiseau, que Wolff eût préféré utiliser comme source de nourriture, n'avait pas été inutile. Les alentours de l'endroit où ils se trouvaient s'étaient peu à peu apaisés, formant quelques ondulations, puis étaient devenus aussi inertes que s'ils avaient véritablement été constitués de matière solide. Wolff fit le tour de l'arbre pour se rendre compte de l'état de Vala. Elle s'était adossée au tronc et respirait lourdement, le visage crispé par la douleur. Étant donné la nature élastique de l'épiderme, le choc n'avait pas été aussi rude que sur un sol normal. Mais son épaule et tout un côté de son visage étaient couverts de bleus, et pendant quelque temps elle fut incapable de remuer le bras.

Ce qui la faisait le plus cruellement souffrir, cependant, c'était sa dignité blessée. Elle se répandit aussitôt en injures, les traita de lâches et d'incapables et de soi-disant mâles tout juste bons à faire des esclaves – et encore. Les Seigneurs acceptèrent ses insultes avec une apathique nation. En leur for intérieur, ils devaient penser qu'elle avait raison. Ils avaient honte, mais en aucun cas ils n'auraient accepté d'admettre la vérité. Wolff commença à trouver la chose follement amusante. Il fit mine d'éclater de rire, mais se raidit avec un gémissement de douleur. Il avait oublié les cruelles blessures que lui avaient infligées les serres de l'oiseau.

Luvah examina son dos avec un sifflement qui en disait long. Le sang coulait encore, mais les plaies devraient normalement se refermer bientôt. Cependant, il fallait espérer qu'elles ne s'infecteraient pas, car il n'y avait rien sous la main pour les soigner.

« Voilà qui s'appelle être encourageant », grogna Wolff. Il se tourna pour chercher les œufs du regard. Le premier s'était écrasé au pied de l'arbre et formait une tache. Le second n'était nulle part en vue. Il était à présumer qu'il avait été englouti par l'épiderme.

« Oh ! Los », gémit Ariston. « Qu'allons-nous devenir ? Nous sommes perdus, nous ne pouvons pas quitter cet arbre sans être dévorés vivants par ce monstre. Nous allons mourir de faim, et nous ne sommes même pas arrivés en vue du palais d'Urizen !

— Quelles risibles et pitoyables créatures vous faites ! » s'exclama Wolff. « Vous qu'on appelle les Seigneurs et les Faiseurs d'univers, dès qu'on vous enlève vos armes et les murs de vos forteresses, vous êtes comme des bébés. Je vais vous apprendre un autre proverbe de la

Terre : Il y a plus d'une façon d'écorcher un chat.

— Un chat ? Où ça ? » fit Théotormon. « Je me sens de taille à avaler une douzaine de chats. »

Wolff leva les yeux au ciel mais ne répondit pas. Il ordonna aux autres de grimper à l'arbre ou de s'abriter derrière. Après avoir emprunté son couteau à Théotormon, il fit quelques pas sur le sol élastique. Il se baissa, puis planta le couteau de toutes ses forces dans l'épiderme. S'il était assez flexible pour se déformer ou se doter de pseudopodes, il devait nécessairement être vulnérable.

Wolff retira le couteau, se releva et fit quelques pas en arrière. L'épiderme se rétracta, une fente apparut et se transforma en un petit entonnoir. Wolff attendit patiemment. Bientôt, le cratère se combla et s'élargit, et la blessure devint apparente. Au lieu du sang qu'il s'était presque attendu à voir, un liquide pâle et fluide suinta. Il s'approcha de nouveau de la blessure en prenant bien garde de ne pas toucher les palpès qui l'entouraient. D'un geste vif, il taillada une nouvelle fois l'épiderme, découpa une masse de chair frémissante et regagna l'arbre en courant. Une tempête de formes protoplasmiques se déchaîna aussitôt : vagues, cratères, crêtes mouvantes et tourbillonnements fugaces où les prolongements de chair s'élevaient en colonnes spiralées. Puis tout redevint comme avant.

« Tant que nous restons à proximité de l'arbre », dit Wolff, « il semble que nous soyons à peu près en sécurité. Mais à la longue, rien ne dit qu'un... raz de marée ne viendra pas nous déloger. En tout cas, voici de quoi manger. »

Chaque Seigneur se tailla une part de la masse de chair. C'était une nourriture coriace, à l'aspect ichoreux et à l'odeur fétide, mais au moins on pouvait la mâcher et l'avalier. Avec quelque chose dans l'estomac, les Seigneurs retrouvèrent un peu d'optimisme et de vigueur. Quelques-uns s'allongèrent pour faire un somme. Wolff décida d'aller explorer pendant ce temps les abords de la mer. Vala et Théotormon lui emboîtèrent le pas et, en les voyant, Luvah décida d'en faire autant. La terre et l'eau se rencontraient abruptement, sans aucun rivage pour former une transition. Les palpès sensoriels étaient relativement peu nombreux près du bord, de sorte qu'ils purent relâcher leur surveillance. Wolff s'approcha le plus près possible de l'eau et se pencha. Bien qu'il n'y eût pas de soleil, la mer était si limpide qu'on y voyait à une assez grande profondeur. Il y avait un grand nombre de poissons de toutes formes, dimensions et couleurs, qui nageaient à proximité du bord. Tandis qu'il les observait, Wolff vit un long tentacule de couleur pâle jaillir de sous le rebord où il se trouvait et s'enrouler autour d'un gros poisson. L'animal pris au piège se débattit, mais fut promptement attiré en arrière. Wolff se mit à quatre pattes et essaya de se pencher encore plus pour apercevoir la

créature qui venait de capturer le poisson. La partie en surplomb où il se trouvait devait s'étendre très loin. En fait, il ne voyait pas du tout la base du continent. Au lieu de cela, il avait sous les yeux une masse grouillante de tentacules dont beaucoup s'étaient refermés sur des poissons. Et plus loin, d'autres tentacules plus gros s'enfonçaient verticalement dans l'abysse. Au moment où il regardait, l'un de ces prolongements remonta du fond une gigantesque créature.

Wolff retira précipitamment sa tête, car un tentacule s'était dressé et s'agitait vaguement dans sa direction. « Je me demandais comment un tel monstre faisait pour subsister », dit-il. « Eh bien, la réponse est claire. Il doit se nourrir principalement de créatures marines. Et il y a gros à parier que l'animal sur le dos duquel nous nous trouvons est un gigantesque radeau. Tout comme les îles du monde des *abutals*, il n'est rattaché à aucune base.

— C'est bien joli », dit Luvah, « mais en quoi cela peut-il nous aider ? Nous avons besoin de manger. Théotormon, toi qui es le mieux équipé d'entre nous, veux-tu plonger et nager un peu ? Ne t'éloigne pas trop du bord et sois prêt à remonter rapidement, d'un seul bond, comme un phoque.

— Pourquoi obéirais-je ? » fit Théotormon. « Tu as vu ce que ces tentacules faisaient aux poissons.

— Je suis sûr qu'ils agissent aveuglément. Peut-être détectent-ils les vibrations dans l'eau, je ne sais pas. Mais tu es suffisamment agile pour leur échapper. Et les tentacules sont petits près du bord. »

Théotormon secoua la tête. « Non. Je refuse de risquer ma vie pour vous.

— Tu préfères mourir de faim ? Nous ne pouvons pas continuer à découper des morceaux de chair dans le sol. Ses réactions deviennent par trop violentes. »

Il montra un poisson qui passait en rasant la surface. Il était d'aspect lourd et dodu, et sa tête était façonnée comme celle d'un sphinx. « Tu n'aimerais pas mordre là-dedans ? » Théotormon roula des yeux gourmands, son estomac émit quelques borborygmes, mais il s'obstina dans son refus.

« Donne-moi ton poignard, alors », lui dit Wolff. Il ôta l'arme du fourreau avant que Théotormon pût l'en empêcher, courut vers le bord et plongea le plus loin possible. Le poisson fit un brusque crochet et s'éloigna. Il était lent, mais pas assez pour Wolff. Ce dernier, d'ailleurs n'avait pas espéré le gagner de vitesse. Il était surtout curieux de savoir si un tentacule alerté par les vibrations qu'il produisait en nageant allait essayer de le capturer.

C'est précisément ce qui se produisit. Un prolongement émergea de la masse vivante et se tendit vers lui. Il nagea en direction du bord en mettant la tête sous l'eau pour mieux l'observer. Lorsque le

tentacule fut à sa portée, il allongea le bras et le saisit par le bout. Pendant un certain temps, Wolff s'était demandé si les tentacules ne pouvaient pas être vénéneux, comme ceux des méduses. Mais les poissons qui avaient été capturés s'étaient tous débattus vigoureusement, sans que rien n'indiquât qu'ils étaient empoisonnés.

Le tentacule se replia sur lui-même, forma une boucle et s'enroula autour de lui. Wolff lâcha l'extrémité, se tourna et agrippa cette fois-ci le prolongement à trente centimètres du bout. Puis il se mit en devoir de le sectionner avec son poignard, qui s'enfonça aisément. Le tentacule abandonna ses efforts pour s'enrouler autour de lui et commença à se retirer. Tout en maintenant sa prise d'une main, Wolff continua à couper. L'eau devenait de plus en plus sombre et le tentacule l'attirait près du bord. Puis le poignard termina son travail, et Wolff regagna le bord avec la partie sectionnée entre les dents.

Il déposa le tentacule sur la rive et commençait à se hisser hors de l'eau lorsqu'il sentit quelque chose enserrer son pied droit. Il baissa les yeux et vit une bouche qui prolongeait un nouveau tentacule. La bouche était sans dents, mais suffisamment forte pour l'empêcher de grimper. Il se retint au bord des coudes et des mains et haleta : « Faites quelque chose ! » Théotormon fit quelques pas vers lui sur ses jambes désarticulées, puis s'arrêta. Vala se pencha, vit la chose et sourit. Luvah retira son épée brisée du fourreau et plongea.

Vala éclata de rire et plongea à sa suite. Elle remonta à la surface, prit le poignard des mains de Wolff et replongea.

Aidée par Luvah, elle s'attaqua au tentacule à quelques dizaines de centimètres de la bouche. Le prolongement fut sectionné. Wolff se hissa, le tentacule toujours enroulé à son pied. Les Seigneurs ne purent manger les deux tronçons de chair qu'après les avoir cognés plusieurs fois contre l'arbre pour les attendrir. Même alors, ils avaient l'impression d'essayer de mâcher un morceau de caoutchouc. Mais c'était toujours mieux que de rester le ventre vide.

Un peu plus tard, ils reprirent leur lente progression à travers la plaine. Arrivés à l'endroit où les palpes se resserraient, ils firent halte. À présent ils apercevaient distinctement leur but. À huit cents mètres de là, au sommet d'une butte élevée, se dressait un double hexagone doré.

Wolff avait ramassé la branche que Vala avait brisée dans sa chute. Il la lança aussi loin qu'il put et la regarda retomber au milieu des tiges serrées. Toute la zone réagit aussitôt, et avec bien plus de violence que les endroits moins denses. L'épiderme était déchaîné.

« Oh Los ! » geignit Ariston. « C'en est fait de nous. Jamais nous ne pourrions traverser cela. » Il agita le poing en direction du ciel. « Père exécré ! Je te hais ! J'abomine le jour où tu m'as engendré ! Tu crois peut-être que tu nous tiens à ta merci, mais par Los et par

Enitharmon, je jure que tu payeras tout ce que tu nous as fait !

— Voilà qui est mieux », dit Wolff. « Un instant, j'ai cru que tu allais pleurnicher comme un chien foireux. Dis-lui son fait, à cette vieille crapule ! Il y a toutes les chances pour qu'il n'en perde pas un mot. »

Ariston, haletant, les poings crispés, répondit : « Toutes ces belles paroles ne suffisent pas. Qu'allons-nous faire maintenant ? » Wolff se tourna vers les autres : « Quelqu'un a-t-il une idée ? »

Ils secouèrent négativement la tête, « Où est donc, » reprit-il, « cette légendaire et diabolique agilité d'esprit que tous les enfants d'Urizen ont la réputation de posséder ? Sur chacun d'entre vous, n'ai-je pas entendu des dizaines de récits décrivant épiquement la manière dont vous avez vaincu et dépossédé maints Seigneurs grâce à vos pouvoirs et à votre ingéniosité ? Que se passe-t-il maintenant ?

— Ils étaient héroïques et ingénieux lorsqu'ils avaient leurs armes », dit Vala. « Mais je crois qu'ils ne sont pas encore tout à fait revenus du choc que leur a causé leur père en les prenant au piège avec tant de facilité. Et, privés de leurs appareils, ils ne sont plus des Seigneurs, mais de simples hommes, à vrai dire plutôt pitoyables.

— Nous sommes tellement fatigués », dit Rintrah. « Mes muscles sont tout endoloris. Ils refusent de bouger comme si j'étais sur une planète à forte gravité.

— Tes muscles ! » railla Wolff. « Entendez-le parler de ses muscles ! »

Il reconduisit le groupe jusqu'à l'arbre. Malgré la douleur qui lui vrillait le dos partout où l'oiseau avait planté ses serres et qui se réveillait chaque fois qu'il levait le bras, il se mit vaillamment au travail. Aidé des autres Seigneurs, il constitua une ample provision de branches. Lorsque chacun en eut autant qu'il pouvait en porter, ils retournèrent à l'orée de la zone infranchissable et commencèrent à lancer leurs bâtons le plus loin possible au milieu des palpes. Ils ne le firent pas tous en même temps, mais selon un ordre donné. L'épiderme se souleva comme un océan en proie à un cyclone. Vagues, cratères et ondulations se succédèrent en désordre.

Mais au fur et à mesure que l'épiderme était excité, ses accès de rage perdaient en intensité. Lorsque la provision de branches fut sur le point d'être épuisée, il commença à réagir beaucoup plus faiblement. Le dernier morceau de bois ne provoqua rien d'autre qu'une faible dépression et une onde qui mourut rapidement.

« Il est épuisé maintenant », dit Wolff. « Mais il se peut qu'il récupère rapidement. N'attendons pas pour passer. » Il ouvrit le chemin, marchant d'un bon pas. L'épiderme tressaillit et ondula faiblement en réponse aux signaux des palpes. De larges fossés d'une dizaine de centimètres de profondeur apparurent. Wolff les contourna

et décida d'accélérer l'allure. Au petit trot, ils atteignirent la base de la butte. Comme la première qu'ils avaient rencontrée, celle-ci ressemblait à une excroissance, une sorte de verrue sur l'épiderme géant. Ses parois étaient presque perpendiculaires, mais elle était suffisamment plissée pour offrir des prises aux pieds et aux mains. Quoique difficile, l'ascension n'était pas impossible. Tout le monde se retrouva au sommet sans trop de mal.

Wolff se tourna vers Vala : « À toi l'honneur, comme toujours. »

Ariston protesta : « Pourquoi la laisser choisir ? Elle n'a pas si bien réussi, jusqu'à présent. »

Elle se tourna vers lui comme une tigresse. « Mon cher, si tu crois pouvoir faire mieux, choisis toi-même ! Mais montre-nous que tu as confiance en ton propre choix en étant le premier à franchir la porte ! »

Ariston fit un pas en arrière. « Très bien. Inutile de rompre la tradition.

— Parce que c'est une tradition, maintenant ! Eh bien, je choisis la porte de gauche. »

Wolff n'hésita pas. Bien qu'il eût l'impression que cette fois-ci il risquait fort de se retrouver, faible et sans armes, dans le palais d'Urizen, il franchit l'hexagone doré.

Pendant plusieurs instants, il eut du mal à comprendre ce qui lui arrivait, tant il était désorienté et tant les objets qui défilaient au-dessus de sa tête étaient étranges.

XIII

IL se trouvait sur un énorme cylindre de métal gris animé d'un rapide mouvement de rotation. Au-dessus de lui, de chaque côté, et à mesure que le sien pivotait il découvrait d'autres cylindres identiques. Tout cela évoluait sur un fond de ciel rose pâle.

Entre chaque cylindre, à quelques mètres du milieu et des extrémités, il y avait trois traits de lumière mauve irisés d'un grand nombre de points lumineux en mouvement. À chaque instant, des particules de toutes les couleurs, rouge, orangé, noir, blanc, violet, prenaient naissance et fusaient le long des traits mauves comme des balles traçantes. Arrivées à une dizaine de mètres des cylindres, elles flamboyaient brusquement et s'éteignaient.

Wolff ferma les yeux pour combattre le vertige qui s'emparait de lui. Lorsqu'il les rouvrit, il vit que les autres avaient franchi la porte. Ariston et Tharmas, à plat ventre sur le cylindre, s'y agrippaient désespérément. Théotormon était assis comme s'il avait peur que le moindre mouvement ne le projetât à l'autre bout de la surface métallique, ou même à travers l'espace entre les cylindres. Seule Vala ne semblait nullement affectée. Elle souriait, quoique par simple forfanterie peut-être.

Mais même dans ce cas, son courage valait d'être admiré.

Wolff étudia de son mieux l'environnement où ils se trouvaient. Chaque cylindre devait avoir la taille d'un gratte-ciel. Mais il ne comprenait pas pourquoi la force centrifuge ne les avait pas aussitôt projetés dans l'espace. Il était impossible que ces cylindres exercent une force d'attraction très grande. Et pourtant...

Urizen avait dû établir un équilibre des forces qui empêchait des corps à gravité si forte de s'attirer mutuellement. Peut-être les lumières colorées qui sillonnaient l'espace entre les cylindres témoignaient-elles des mystérieuses lois statiques et dynamiques qu'il fallait faire intervenir pour maintenir la cohésion d'un tel ensemble.

Tout ce que Wolff savait, c'était que la science héritée par les Seigneurs d'un lointain passé était capable de prodiges que les Terrestres ne soupçonnaient même pas.

Il devait y avoir des milliers, sinon des centaines de milliers de cylindres. Rapprochés les uns des autres de quinze cents mètres environ, ils pivotaient sur leurs propres axes mais participaient aussi tous ensemble à un gigantesque et mystérieux ballet.

De loin, se dit Wolff, ces corps célestes devaient avoir l'apparence d'une unique masse solide. Il s'agissait donc de l'une des planètes qu'il avait observées sur le monde des *abutals*.

La situation présentait un avantage. Sur un monde aussi exigu, ils ne sauraient avoir trop de mal à découvrir l'emplacement des portes suivantes. Mais il ne fallait pas s'attendre à ce qu'Urizen leur facilite la tâche.

Wolff retourna jusqu'à la porte et essaya de la franchir en sens inverse. Comme il s'y était attendu, il traversa le cadre de métal et ressortit simplement de l'autre côté du cylindre. Il effectua la même opération dans l'autre sens, toujours sans résultat. Il se mit alors à la recherche de nouvelles portes en se déplaçant perpendiculairement à l'axe du cylindre. Il n'avait pas accompli la moitié d'un tour lorsqu'il aperçut le double hexagone.

La figure géométrique était en suspens à quelques centimètres du sol. Entre le cylindre et la base de l'hexagone, le ciel rose pâle brillait faiblement. Suivi des autres Seigneurs, Wolff se mit en route dans cette direction. Il essayait de garder les yeux fixés sur la porte et de ne pas prêter attention aux objets qui tournoyaient dans le ciel. Il fut le premier à s'apercevoir de l'étrange comportement des hexagones jumeaux. Lorsqu'il ne fut plus qu'à une quinzaine de mètres d'eux, ils commencèrent à se déplacer en arrière. Il accéléra l'allure. Les portes l'imitèrent, mais l'écart diminua légèrement. Lorsque Wolff se mit à courir, elles reculèrent un peu plus vite, mais il gagna encore du terrain. Il s'arrêta. Les portes s'arrêtèrent. Il s'élança brusquement, et elles se remirent en mouvement. Lorsqu'il accéléra, il gagna à nouveau quelques mètres. Les autres Seigneurs s'essoufflaient derrière lui, leurs pas résonnant étrangement sur la surface de métal. Wolff s'arrêta et les portes aussi. Les autres Seigneurs, à l'exception de Vala, l'entourèrent et se mirent à jacasser tous ensemble.

« Los ! D'abord il nous fait mourir de faim... ensuite il nous fait pourchasser des fantômes ! »

Wolff attendit d'avoir récupéré son souffle. « Je crois qu'on peut les rattraper », dit-il. « L'écart faiblit lorsqu'on leur court après. Mais je ne crois pas avoir suffisamment de vitesse ni d'endurance. Qui est le plus rapide ici ? »

— J'ai toujours été fort à la course à pied », dit Luvah. « Mais je suis si affaibli et si fatigué...

— Essaie toujours. »

Luvah lui fit un piètre sourire et s'avança doucement vers les portes. Elles reculèrent. Il se mit à courir et disparut bientôt derrière la courbure du cylindre. Wolff fit volte-face et courut dans la direction opposée. Vala le suivit. L'horizon reculait à une vitesse étourdissante et bientôt il aperçut Luvah et les portes. Il était seulement à trois

mètres d'elles, mais son allure faiblissait. Bientôt, ses jambes refusèrent de continuer et les portes regagnèrent leur avance perdue.

Wolff surgit de l'autre côté des portes. Mais lorsqu'il se trouva à la même distance que Luvah, elles commencèrent à glisser latéralement comme un morceau de savon mouillé entre deux mains. Vala se dirigea obliquement vers elles, mais elles firent un crochet. Haletants, les Seigneurs s'arrêtèrent formant les trois sommets d'un carré dont le quatrième était occupé par les portes. « Où sont donc les autres ? » demanda Wolff. Luvah fit un geste du pouce. Émergeant de la courbure du microcosme, les Seigneurs arrivaient, dispersés. Wolff les appela d'une voix qui résonnait lugubrement dans cette atmosphère aux étranges propriétés. Luvah fit un pas en avant, mais il lui cria de ne pas bouger.

Ariston, Tharmas, Rintrah et Théotormon se disposèrent en éventail. Obéissant à Wolff, ils formèrent un pentagone dont les portes occupaient un sommet. Puis tout le monde convergea vers le double hexagone. Les Seigneurs s'efforçaient de maintenir la même distance entre eux et d'avancer à la même vitesse. Les portes oscillaient d'avant en arrière, mais ne tentèrent pas de s'échapper. Au bout de deux minutes de progression lente et concertée, les Seigneurs purent enfin s'emparer des portes. Cette fois-ci, Wolff ne prit pas la peine de demander à Vala de choisir. Il pénétra dans l'hexagone de gauche.

Les autres lui emboîtèrent le pas, et leur déception refléta la sienne. Ils étaient maintenant sur un autre cylindre, à l'extrémité duquel brillait une nouvelle paire d'hexagones.

Une autre poursuite s'ensuivit, aussi exténuante que la précédente. Lorsque la porte fut capturée, ils franchirent cette fois-ci la partie de droite. Et ils se retrouvèrent sur un autre cylindre.

Cinq fois, le même manège recommença. Les Seigneurs avaient les yeux cernés par la fatigue et injectés de sang. Leurs jambes tremblaient et leurs poumons étaient aussi brûlants et desséchés qu'un vent du désert. Ils avaient à peine la force de retenir le double hexagone.

« Nous ne pouvons continuer plus longtemps ainsi », dit Rintrah.

« Tu pourrais essayer de dire quelque chose d'un peu plus original, une fois de temps en temps », lui reprocha Vala.

« Eh bien, si tu veux le savoir, j'ai une telle soif que je m'abreuvrais bien de ton sang. Et je serai obligé de le faire si je ne trouve pas rapidement un peu d'eau. »

Vala éclata de rire : « Approche, et je t'embrocherai de cette épée. Même si ton sang est nauséabond et sans consistance, je serai obligée de m'en contenter.

— Il semble », dit Wolff, « que nous choisissons toujours la porte qui mène partout sauf au palais d'Urizen. Peut-être devrions-nous nous

séparer. Certains d'entre nous auront ainsi une chance d'arriver jusqu'à Urizen. »

La proposition fut discutée avec animation. Seuls Luvah et Vala ne dirent rien. À la fin, Wolff déclara : « Je vais passer d'un côté avec Vala et Luvah. Vous prendrez l'autre côté. C'est comme ça.

— Pourquoi eux ? » demanda Théotormon. Il roulait des yeux suspicieux et sa voix était légèrement implorante. « Est-ce que vous vous êtes mis d'accord tous les trois ? Vous avez décidé de nous lâcher ?

— J'emmène Luvah parce qu'il est le seul – je crois – à qui je puisse faire confiance. Quant à Vala, elle a suffisamment répété elle-même qu'en tant qu'homme, elle valait largement le plus fort d'entre vous. »

Il les laissa se chamailler et, suivi de sa sœur et de Luvah, franchit la porte de gauche. Quelques minutes plus tard, les autres apparurent à leur tour. Ils semblèrent surpris de voir Wolff, Luvah et Vala.

« Mais nous avons pris l'autre porte ! » s'exclama Rintrah. Vala éclata de rire ; « Encore un bon tour d'Urizen. Les deux hexagones conduisent au même cylindre. Je suppose que ce sera partout la même chose.

— Il ne joue pas le jeu ! » s'écria Ariston. À ces mots, Wolff et Luvah s'esclaffèrent, et bientôt tous les Seigneurs, Ariston excepté, se joignirent à eux.

Lorsque cet accès d'hilarité – qui n'allait pas sans une note de désespoir – fut passé, Wolff déclara : « Je peux me tromper, mais j'ai l'impression que chacun des milliers de cylindres qui constituent ce monde doit posséder sa paire d'hexagones. Et si nous continuons ainsi, nous les visiterons tous. Ou plus probablement, nous mourrons en chemin. Il faut trouver autre chose. »

Il y eut une longue pause. Assis ou allongés sur le sol de métal incurvé et luisant, les Seigneurs contemplèrent la ronde silencieuse et complexe des cylindres dans le ciel. Non loin d'eux, le double hexagone flottant semblait les narguer.

« Je ne pense pas », dit enfin Vala, « que notre père ait voulu nous placer dans une situation sans issue. Cela ne lui ressemble pas de mettre un terme à la partie tant qu'il nous reste une étincelle de force et de volonté de nous battre. Il a sûrement l'intention de prolonger nos souffrances le plus longtemps possible et de nous fournir le moyen d'accéder à sa forteresse. Je serais étonnée qu'il renonce à la réception grandiose qu'il a dû nous préparer depuis le début. » C'est pourquoi j'incline à penser que nous n'avons pas utilisé toutes les possibilités. Apparemment, les hexagones ne servent qu'à rejoindre d'autres hexagones situés sur d'autres cylindres. C'est-à-dire, si on les utilise de manière normale, en passant du côté incrusté de pierres précieuses.

Mais si les portes étaient bipolaires ? Si l'autre côté nous conduisait là où nous voulons aller ?

— J'ai déjà essayé de passer dans l'autre sens, la première fois », dit Wolff.

« Oui, tu as essayé la première porte. Mais les autres ? »

Wolff hocha la tête en disant : « La fatigue et la soif m'empêchent de raisonner clairement. Tu as raison. J'aurais dû y penser. Après tout, c'est la seule chose qui nous reste.

— Alors, ne perdons pas de temps », dit Vala. « Rassemblons nos dernières forces. C'est peut-être la dernière fois que nous voyons ces maudits cylindres. »

Une fois de plus, ils cernèrent le double hexagone et le capturèrent. Vala passa la première par le côté opposé à celui qui était serti de bijoux. Elle disparut et Wolff la suivit. Lorsqu'il émergea de l'autre côté et vit un nouveau cylindre, il sentit son moral se dissiper comme une goutte de vin dans un verre d'eau. Puis il aperçut la porte à l'autre bout du cylindre et comprit qu'ils étaient sur la bonne voie.

Il n'y avait plus qu'un seul hexagone doré. Il flottait également à quelques centimètres au-dessus du métal, mais il pivotait sur son axe, continuellement, accomplissant une révolution par seconde et demie.

Les autres émergèrent à leur tour et jurèrent en voyant qu'ils étaient encore sur un cylindre tournant. Mais lorsqu'ils aperçurent la porte pivotante, certains reprirent confiance, tandis que d'autres semblaient encore plus accablés à l'idée du nouveau péril qui les attendait sans doute.

« Pourquoi est-ce qu'il tourne ? » demanda Ariston d'une voix faible.

« Ça, je ne peux pas te le dire, frère », fit Vala. « Mais connaissant notre père comme je le connais, je parierais que l'hexagone recèle un danger. Si nous le franchissons du bon côté, il ne nous arrivera rien. Mais si nous nous trompons... Tu remarqueras qu'aucune face n'est sertie de diamants, cette fois-ci. Les deux sont identiques. Il n'y a donc aucun moyen de distinguer le bon côté du mauvais.

Je suis si épuisé que tout m'est égal », dit Ariston. « J'accueillerais la mort avec soulagement. Dormir pour l'éternité, libéré des souffrances du corps et de l'esprit, voilà tout ce que je demande.

— Si c'est ta façon de penser », dit Vala, « tu devrais être le premier à franchir la porte. »

Les autres approuvèrent vigoureusement ce que disait Vala. Ariston semblait un peu moins disposé à mourir maintenant. Il expliqua qu'il n'était pas assez bête pour se sacrifier pour eux.

« Tu es non seulement bête mais lâche », lui dit Vala. « Très bien, c'est moi qui passerai la première. »

Piqué au vif, Ariston avança vers l'hexagone tournant, mais

s'arrêta à quelques centimètres du cadre. Il continua à le contempler sans bouger tandis que Vala exprimait ses sarcasmes. Puis elle le poussa de côté si violemment qu'il trébucha et tomba sur la surface grise. Elle alla s'accroupir devant le cadre pivotant et l'étudia avec attention pendant plusieurs minutes. Soudain, elle s'élança en avant et passa la tête la première par l'ouverture. La porte continua à pivoter.

Ariston se leva sans un regard en direction des autres et sans répondre à leurs railleries. Il marcha jusqu'à la porte, plia les genoux et plongea.

Il ressortit de l'autre côté et retomba sur le sol de métal.

Wolff, le premier à s'être précipité, le retourna.

La bouche d'Ariston pendait. Ses yeux étaient vitreux. Sa peau était en train de devenir grise.

Wolff se redressa en disant : « Il est passé du mauvais côté. Maintenant, nous savons à quelle sorte de porte nous avons affaire.

« Cette garce de Vala a toutes les chances pour elle », fit Tharmas. « Avez-vous remarqué de quel côté elle est passée ? »

Wolff secoua négativement la tête. À la lumière du crépuscule rosâtre, il examina le cadre doré. Il n'y avait pas la moindre marque pour distinguer un côté d'un autre. Il dit quelques mots à Luvah, et ensemble ils saisirent le corps d'Ariston par les pieds et par les épaules. Ils le balancèrent plusieurs fois jusqu'au moment où, au signal de Wolff, ils le lâchèrent à hauteur de l'ouverture. Le cadavre traversa l'hexagone, ressortit de l'autre côté et retomba.

Wolff et Luvah firent le tour de la porte et recommencèrent. Cette fois-ci, le cadavre ne réapparut pas. Wolff se tourna vers Rintrah : « Tu comptes ? »

Rintrah fit un signe de tête affirmatif. « Lève le bras », ordonna Wolff, « et quand le bon côté passera, abaisse-le. Sois rapide ! »

Rintrah attendit encore deux révolutions, puis abaissa le bras. Wolff s'élança à travers l'hexagone, en espérant que Rintrah avait compté juste. Il atterrit sur le corps d'Ariston. Vala se tenait non loin de la scène et riait doucement, comme si elle appréciait au plus haut point l'humour de son père. Ils étaient revenus sur le monde des *abutals*.

XIV

LES Seigneurs franchirent la porte un par un, Rintrah le dernier. En voyant où ils se trouvaient, ils ne furent pas aussi découragés que l'on aurait pu s'y attendre. Au moins, ils étaient en terrain connu, presque chez eux en quelque sorte. Et, comme le fit remarquer Théotormon, il y avait à manger en quantité.

La porte qu'ils venaient de franchir formait la partie de droite d'un double hexagone de dimensions imposantes. Le tout se dressait au sommet d'une colline basse. Après avoir étanché leur soif au rivage proche, les Seigneurs préparèrent et mangèrent les poissons que Théotormon leur pécha. Ils établirent un tour de garde et dormirent. Le lendemain, ils partirent en exploration.

Il n'y eut bientôt plus le moindre doute : ils étaient de retour sur l'île géante que les indigènes appelaient la « Mère des Iles. »

« C'est ici que le cercle vicieux a commencé », dit Wolff. « Nous avons pris la porte de droite. Celle de gauche devrait donc normalement nous conduire au palais d'Urizen.

— Peut-être... » commença Tharmas. « Je sais bien que ce monde n'est pas tellement attrayant... Mais ne vaudrait-il pas mieux profiter de la vie ici que mourir ou croupir dans d'horribles souffrances dans les prisons d'Urizen ? Pourquoi ne pas oublier cette porte ? Il y a ici de la nourriture et de l'eau, et des femmes indigènes en abondance. Laissons Urizen nous attendre dans son puissant palais jusqu'à ce qu'il en crève.

— Tu oublies que sans tes drogues, tu vieilliras et mourras », lui dit Wolff. « Est-ce que tu désires cela ? De plus, rien ne nous garantit qu'Urizen ne viendra pas à nous si ce n'est pas nous qui allons à lui. Non ; tu peux rester là à te bercer d'illusions, si tu veux. Pour ma part je n'ai pas l'intention d'abandonner le combat.

— C'est que, vois-tu Tharmas », dit Vala avec un sourire onctueux, « ton frère a des raisons autrement impérieuses que les nôtres. Sa femme – qui n'est, soit dit en passant, qu'une créature inférieure importée de la Terre – se trouve être la prisonnière d'Urizen. Il ne connaîtra pas le repos tant qu'il la saura entre les mains de notre père.

— À vous de décider ce que vous voulez faire », leur dit Wolff. « Pour ma part, je suis libre de mon choix. »

Il observa le ciel rouge, avec les deux grosses planètes visibles à ce moment-là et une trace plus faible qui était peut-être une comète

noire. « Nous ne sommes pas obligés de faire notre entrée par la grande porte, là où Urizen nous attend », poursuivit-il, pensif. « Pourquoi ne pas nous glisser par la porte de derrière ? Ou, pour employer une meilleure métaphore, par la fenêtre ? »

Il expliqua aux Seigneurs l'idée qui lui était venue en regardant la comète et les autres planètes. Les Seigneurs lui répondirent qu'il était fou. Son idée était par trop extravagante.

« Pourquoi pas ? » reprit-il avec animation. « Nous pouvons nous procurer tout ce dont nous avons besoin, même si pour cela il nous faut franchir les portes de nouveau. Et Appirmatzum ne se trouve qu'à vingt-cinq mille kilomètres de nous. L'idée de construire un vaisseau n'est pas irréalisable !

— Un ballon pour traverser l'espace ? » fit Rintrah. « Mon pauvre Jadawin, ton séjour sur la Terre t'a détraqué l'esprit !

— L'aide de tous me sera nécessaire », dit Wolff. « C'est une entreprise extrêmement vaste et complexe. Il faudra beaucoup de labeur et de temps pour la mener à bien. Mais elle est parfaitement réalisable.

— Et même à supposer que nous réussissions », dit Vala, « Qu'est-ce qui empêchera notre père de détecter notre vaisseau bien avant qu'il arrive à Appirmatzum ?

— C'est un risque que nous devons prendre. Après tout, pourquoi aurait-il installé des systèmes de détection d'engins spatiaux ? La seule voie d'accès à son univers est la porte qu'il a fabriquée lui-même.

— Mais si l'un de nous est un traître ? » dit-elle. « As-tu songé que quelqu'un parmi nous pourrait être au service d'Urizen et nous espionner pour lui ?

— Bien sûr, j'y ai déjà pensé. Comme chacun d'entre nous, je suppose. Mais je conçois mal qu'un traître ait accepté de s'exposer aux terribles périls que nous venons de traverser.

— Et qui te dit qu'Urizen ne voit pas et n'écoute pas tout ce que nous disons en ce moment ? » demanda Théotormon.

« C'est vrai. C'est un autre risque que nous devons courir.

— C'est toujours mieux que de ne rien faire », dit Vala.

Après une longue discussion, les Seigneurs acceptèrent finalement de faire ce que leur demandait Wolff. Même les plus réticents savaient que si le projet réussissait, ceux qui refusaient de l'aider seraient abandonnés sur l'île. Et l'idée que leurs frères pourraient retrouver leur statut de Seigneurs alors qu'ils resteraient ravalés au rang des indigènes qui peuplaient les îles leur paraissait insupportable.

La première chose que fit Wolff fut justement de s'assurer des intentions des tribus voisines. À sa grande surprise, il constata que les indigènes ne manifestaient plus la moindre hostilité à leur égard. Ils avaient vu les Seigneurs disparaître par la porte et en ressortir. Seuls

des dieux ou des demi-dieux étaient capables d'une chose pareille. Donc, les Seigneurs devaient être des créatures spéciales – et redoutables. Lorsque Wolff sollicita leur aide, ils furent plus que ravis de la lui accorder. Ceci tenait pour une grande part à leurs croyances religieuses qui étaient une forme dégénérée de l'ancienne religion des Seigneurs. Pour les indigènes, il y avait un dieu bon, Los, et un dieu mauvais, Urizen qui était leur version de Satan. Sorciers et prophètes soutenaient qu'un jour le dieu du mal, Urizen, serait vaincu. Ce jour-là, ils rejoindraient tous Alulos, leur paradis.

Wolff n'essaya pas de leur expliquer la signification du projet. Tant qu'ils acceptaient de l'aider, il les laissait libres de croire ce qu'ils voulaient. Il les mit immédiatement au travail sur ce qui pouvait être accompli avec des matériaux locaux. Puis il franchit la porte qui conduisait aux autres planètes. Luvah l'accompagna. Ils avaient pris la précaution d'attacher à leurs épaules des harnais suspendus à des sacs à gaz et de s'armer de courtes lances, d'arcs et de flèches. Passant d'un univers à l'autre, ils partirent à la recherche de ce dont Wolff avait besoin. Ils savaient à peu près à quoi s'attendre et quels dangers éviter. Même ainsi, leurs aventures au cours de ce voyage et des nombreux autres qui suivirent auraient pu fournir la matière de plusieurs récits. Mais il n'y eut pas de nouvelle perte de vie à déplorer.

Par la suite, Vala et Rintrah accompagnèrent les deux Seigneurs. De la planète aux animaux glisseurs et à disques de succion ils rapportèrent plusieurs blocs de substance vitreuse. Du *Welttier*, ils ramenèrent des amas de déjections d'oiseaux. Avec leurs propres excréments et ceux des indigènes, ils permettraient de fabriquer les cristaux d'azotate de soude nécessaires à la réalisation du plan de Wolff.

Le mercure fut fourni par les indigènes, qui en possédaient de grandes quantités ramassés dans l'île après le passage des comètes noires. Les gouttelettes de mercure étaient des objets sacrés, et ne furent remises à Wolff que lorsqu'il eut longuement fait valoir qu'elles étaient destinées à être employées contre Urizen.

Une des plantes de l'île servit à fabriquer de l'alcool de bois. D'autres plantes furent brûlées pour donner le charbon de bois dont Wolff avait besoin. Et la planète des chronicoles lui fournit une provision de soufre.

Pour la fabrication de l'acide nitrique, il fallait un catalyseur à base de platine. Lorsqu'ils avaient été pris dans le cercle vicieux des cylindres, Wolff avait eu le temps d'acquiescer la quasi-certitude que chacun des microcosmes en rotation était fait de platine ou d'un alliage de platine. Mais ce métal ne fond qu'à 1773,5° C. et Wolff n'avait aucun moyen de le découper pour en ramener un morceau sur la planète des *abutals*. C'est du moins ce que fit remarquer Luvah, à

qui Wolff répliqua que leur père leur avait donné sans le vouloir les outils, nécessaires à ce travail.

Cette fois-ci, tous les Seigneurs participèrent à l'expédition, y compris Tharmas et Théotormon qui n'acceptèrent que de mauvaise grâce. Ils capturèrent la double porte mobile et la poussèrent de force jusqu'au bout du cylindre. Là, Théotormon comprit pourquoi sa présence était nécessaire. Avec son poids, il pouvait contribuer à faire basculer la porte et à l'incliner au-dessus de l'arc formé par l'extrémité du cylindre. Les forces qui maintenaient verticalement le double hexagone étaient considérables, mais elles ne pouvaient lutter contre le poids et les muscles combinés des Seigneurs.

Une portion d'arc disparut dans un hexagone. Si la porte avait été maintenue immobile, le morceau de cylindre manquant aurait simplement émergé de l'hexagone correspondant sur un autre cylindre. Mais lorsque les Seigneurs déplacèrent lentement la porte le long de l'arête circulaire, il fallait que quelque chose cède. La porte fit office de cisaille et découpa la partie de métal qui dépassait.

Après avoir redressé le double hexagone, les Seigneurs le franchirent. Sur le cylindre suivant, ils trouvèrent un tronçon de platine. Et ils utilisèrent l'hexagone suivant pour le débiter en fragments plus petits. Ils passèrent ensuite sur le cylindre de la mort, avec sa porte pivotante. Wolff prit la précaution de lancer plusieurs pierres. Dès que l'une d'elle disparut, il marqua le côté correspondant avec un peu de peinture jaune qu'il avait apportée du monde océanique. Après cela, ils n'eurent plus aucun mal à distinguer le côté mortel du bon. Wolff fit ensuite transporter en un endroit plus avantageux toutes les portes qui pouvaient être déplacées sur les différents mondes.

L'île du monde océanique se transforma en un vaste chantier d'où s'élevaient de grosses vapeurs âcres. Les Seigneurs et les indigènes protestaient à qui mieux mieux. Wolff écoutait, raillait, menaçait ou riait selon l'occasion. Trois cent soixante limes noires passèrent. Le travail était lent, souvent dangereux et plusieurs fois il fallut le recommencer en partie. Wolff et Luvah continuaient leurs périlleuses incursions dans les autres mondes pour ramener les matériaux qui manquaient encore.

Le ballon spatial était alors à moitié construit. Une fois achevé, il s'élèverait avec les Seigneurs jusqu'à la limite de l'atmosphère. Là, le champ pseudogravifique faiblissait rapidement – à en croire ce que rapportait Théotormon – et le vaisseau mettrait à profit l'attraction de la lune noire pour acquérir un peu plus de vitesse. Puis des fusées à poudre noire lui imprimeraient une vitesse plus grande. La manœuvre serait assurée par une série de sacs à gaz ou par de petites explosions de poudre.

La nacelle serait étanche et pressurisée. Wolff n'avait pas encore résolu le problème de la circulation et du renouvellement de l'air, ni les autres problèmes posés par l'absence de gravité. En réalité, la gravité ne disparaîtrait jamais totalement. Ils n'entreraient pas dans l'espace à la manière d'une fusée qui atteint la vitesse de libération. Soulevés par le gaz en expansion des ballons de sustentation, ils atteindraient la limite de l'atmosphère. Une fois cette limite passée, le vaisseau ne compterait plus que sur l'attraction de la lune et la faible réaction de ses tuyères en bois pour lui imprimer la poussée nécessaire et l'arracher à l'attraction du monde océanique.

Mais à supposer que cette première étape fût atteinte, ils seraient en grand danger d'être capturés par le champ de gravitation de la lune.

« Nous n'avons aucun moyen de déterminer mathématiquement les vecteurs et la trajectoire implique », expliqua Wolff à Luvah. « Il nous faudra agir à vue de nez.

— Espérons que ni le nez ni la vue ne nous feront défaut », dit Luvah. « Mais crois-tu sincèrement que nous ayons une chance ?

— Si ma petite idée se réalise, oui », répondit Wolff. « Mais ne parlons pas de ça pour l'instant. Voyons plutôt le problème des scaphandres, par exemple. Il faudra en prévoir, car nous ne pouvons pas espérer que la nacelle sera absolument étanche. »

Ils confectionnèrent le fulminate de mercure pour les capsules explosives. C'était une poudre brun noir issue d'une réaction à base de mercure, d'alcool et d'acide nitrique concentré.

L'acide nitrique, qui servit à fabriquer de l'acide sulfurique par oxydation du soufre, fut obtenu par un processus en plusieurs étapes. L'azotate de soude provenant de la cristallisation des déjections d'oiseaux et des excréments humains fut chauffé avec de l'acide sulfurique (obtenu en brûlant du soufre avec du salpêtre, c'est-à-dire de l'azotate de potassium ou de sodium.)

L'azote libre de l'air fut « fixé » par combinaison avec l'hydrogène (des sacs à gaz). L'ammoniac ainsi obtenu fut mélangé avec de l'oxygène (issu d'une autre variété de sacs) à la température appropriée. Ce mélange fut mis en contact avec un réseau de plaques de platine destinées à catalyser l'opération.

Les oxydes azoteux ainsi libérés furent absorbés par l'eau. Après distillation et concentration, un acide dilué fut produit.

Les matériaux nécessaires à la fabrication des fours, des réservoirs et de la tuyauterie furent fournis par la substance vitreuse de la planète aux animaux glisseurs. La poudre noire fut fabriquée avec le charbon de bois, le soufre et le salpêtre.

Wolff réussit aussi à confectionner du nitrate d'ammonium, dont la force explosive est considérable.

Un jour, Vala lui fit remarquer : « Tu ne crois pas que tu fabriques beaucoup trop d'explosifs ? Jamais nous ne pourrions emporter tout ça dans le vaisseau.

— C'est vrai », reconnut Wolff. « Tu as sans doute remarqué aussi que tous ces mélanges explosifs sont stockés en des endroits considérablement espacés. C'est parce qu'ils sont malheureusement instables. Ainsi, si une réserve saute, les autres ne seront pas affectées. »

Les Seigneurs présents devinrent pâles. « Tu veux dire », fit Rintrah, « que la poudre que nous allons embarquer avec nous peut sauter à n'importe quel moment ?

— Oui. C'est encore un risque que nous courrons. Je n'ai jamais dit que cette expédition serait une partie de plaisir. Mais j'aimerais ajouter ceci pour vous réconforter : N'est-il pas ironique et risible que ce soit Urizen qui nous ait fourni les matériaux de sa propre destruction ? Malgré sa super-technologie, nous avons une chance de le battre sur son terrain.

— Nous en rirons si nous sommes encore en vie », dit Rintrah. « En attendant, c'est plutôt Urizen qui doit rire.

— Au moins, nous lui en aurons donné pour son argent », dit Wolff. « C'est une expression de la Terre. Et il y a aussi un proverbe : Rira bien qui rira le dernier. »

Cette nuit-là, Wolff se rendit dans la hutte où dormait Luvah. Ce dernier se dressa en sursaut lorsqu'il sentit la main de son frère sur son épaule. Il allait tirer le couteau de silex qu'il avait ramené de la planète des chronicoles lorsque Wolff l'arrêta : « Je ne suis pas là pour tuer frère, mais pour parler. Tu es le seul à qui je puisse faire confiance. Et j'ai besoin d'aide.

— Très honoré, Jadawin. Tu es de loin le meilleur d'entre nous. Je suis sûr que tu ne vas pas me proposer quelque trahison.

— Il se peut qu'une partie de mon plan apparaisse au début comme une trahison. Mais elle est nécessaire. Écoute-moi bien, Luvah. »

Moins d'une heure plus tard, les deux Seigneurs quittaient la hutte. Munis d'un certain nombre d'outils de terrassement, ils prirent la direction de la colline où se dressaient les portes jumelles. Ils trouvèrent là une vingtaine d'indigènes à qui Wolff était sûr de pouvoir faire confiance. Ensemble, ils commencèrent à creuser et à défricher le terrain encombré de broussailles et de racines de sacs qui formait le revêtement de l'île. Tout le monde travailla vite et efficacement, et lorsque la lune quitta le ciel, emportant la nuit avec elle, ils avaient terminé une tranchée qui faisait le tour de la colline. Ils continuèrent à creuser jusqu'à ce que quelques centimètres seulement les séparent du niveau de l'eau. Puis les indigènes

disposèrent dans la tranchée des capsules explosives au fulminate et au nitrate d'ammonium. Lorsque l'opération fut achevée, ils recouvrirent le tout de terre et de débris de végétation. « N'importe qui peut voir que nous avons creusé » dit Wolff. « Mais il faut espérer que personne ne viendra par ici. J'ai annoncé une journée de repos pour tout le monde, afin que nous soyons censés nous lever plus tard. »

Il regarda les portes : « Toi et moi, nous allons maintenant refaire le circuit. Et nous n'avons pas de temps à perdre. »

Lorsqu'ils arrivèrent sur la planète des chronicoles, Wolff donna à Luvah l'une de ses sarbacanes. Elle était faite avec la tige creuse d'une sorte de bambou qui poussait sur l'île-mère. Les indigènes s'en servaient pour lancer des fléchettes enduites d'une substance soporifique qu'ils tiraient d'une espèce particulière de poisson. Elles étaient utilisées pour la chasse aux oiseaux ou aux rats. Wolff et Luvah s'engagèrent dans un ravin en cul-de-sac et capturèrent cinq chronicoles. Puis ils cherchèrent l'entrée d'un terrier habité par des chronoloups. Wolff plaça l'extrémité de la sarbacane à l'entrée du terrier et lança la fléchette. Au bout d'une minute, il passa le bras à l'intérieur du terrier et en ressortit un loup endormi.

Tous ces animaux, encore inconscients, furent lancés à travers la partie de la porte qui était supposée déboucher dans le palais d'Urizen. Naturellement, elle pouvait tout aussi bien conduire à l'un des mondes secondaires, comme c'était le cas pour chacun des doubles hexagones situés sur les cylindres de platine.

« J'espère que ces petits animaux activeront les détecteurs d'Urizen et l'occuperont pendant un moment », expliqua Wolff. « Je compte aussi que leur aptitude à se reproduire et à se volatiliser dans le temps leur permettra de survivre aux pièges. Il faudrait même qu'ils se multiplient, et qu'ils se répandent dans tout le palais. Ainsi Urizen ne saura pas ce qui lui arrive et son attention sera détournée de la porte par laquelle il nous attendait.

— Tu ne peux pas en être certain », lui dit Luvah. « Ces deux portes, de même que celles du monde océanique ; peuvent très bien déboucher sur une autre planète secondaire.

Rien n'est certain dans aucun des innombrables univers de la création », répondit Wolff. « Et même pour nous, les Seigneurs immortels, la mort est là à chaque tournant. Aussi, n'hésitons pas à prendre le virage. »

Ils franchirent la porte qui conduisait au *Welttier*. Ils n'y trouvèrent pas les animaux endormis. Cela redonna un peu d'optimisme à Wolff. Il y avait une chance pour qu'ils soient dans le palais d'Urizen.

Lorsqu'ils furent de retour sur le monde océanique, Luvah partit

exécuter la mission que Wolff lui avait confiée. Ce dernier le regarda s'éloigner pensivement. Il s'était peut-être trompé en soupçonnant Vala d'avoir partie liée avec leur père. Mais elle avait eu trop de chance pour se mettre à l'abri du danger, chaque fois qu'une difficulté imprévue avait surgi. De plus, lorsqu'ils avaient été emportés par le fleuve de la planète vitreuse, elle s'était montrée beaucoup trop exubérante et sûre d'elle-même. Il la soupçonnait d'avoir pu flotter aisément grâce à un dispositif dissimulé dans la large ceinture qu'elle ne quittait jamais. Et puis, il y avait la manière dont elle avait désigné les portes. Chaque fois, elle avait choisi celle qui conduisait sur un monde secondaire. Si vraiment l'autre était reliée au palais d'Urizen, il y avait là une série de coïncidences anormales. Enfin, en toutes circonstances, elle manifestait une trop grande assurance, même pour qui la connaissait. Elle donnait l'impression de jouer à quelque jeu secret.

Malgré la haine qu'elle vouait à son père, elle avait très bien pu s'allier à lui pour travailler à la perte de ses frères et cousins, qu'elle ne détestait pas moins. Elle pouvait avoir des émetteurs-récepteurs implantés dans son corps, afin de permettre à Urizen d'entendre, et probablement de voir, tout ce qu'elle faisait. Le fait de participer au jeu et d'être en personne exposée à ses dangers ne pouvait qu'augmenter son plaisir pervers.

Urizen, lui, se délecterait à suivre les jeux sinistres de son fauteuil, comme s'il regardait la télévision.

Wolff retourna jusqu'à la colline pour lancer l'avant-dernière phase de l'opération. Les indigènes finissaient de charger à bord du vaisseau la poudre noire, le nitrate d'ammonium et le fulminate de mercure. Le véhicule spatial, seulement à moitié achevé, consistait en deux ossatures de tiges de bambous creuses garnies de cellules à hydrogène. La première fournirait la partie inférieure de l'ensemble ; l'autre lui serait en principe rattachée à une date ultérieure.

Depuis le début, il savait que l'idée de traverser l'espace à bord d'un ballon était irréalisable. Même s'ils parvenaient à en achever la construction, ce dont il doutait déjà, il y avait trop peu de chances pour que le voyage jusqu'à Appirmatzum pût être accompli avec succès.

Mais il avait feint d'y croire, et le programme avait suivi son cours. De sorte que s'il y avait un traître parmi eux, il avait été induit en erreur.

Peut-être même Urizen le regardait-il en ce moment en se demandant quelles étaient ses intentions. Dans ce cas, lorsqu'il les découvrirait il serait déjà trop tard.

Les indigènes desserrèrent les amarres qui retenaient les deux moitiés du vaisseau. Elles s'élevèrent de quelques mètres puis

s'immobilisèrent, retenues par le poids de plusieurs tonnes d'explosifs. Cette altitude était tout ce que désirait Wolff. Il donna le signal, et les indigènes remorquèrent les deux carcasses jusqu'au sommet de la colline, où elles vinrent buter contre les côtés de l'hexagone. À quelques centimètres près, il y avait juste assez de place pour que chaque partie pût glisser séparément à l'intérieur du cadre. C'était la raison pour laquelle Wolff avait fait construire deux sections au lieu d'une.

Il mit le feu aux mèches qui pendaient de chaque côté des deux carcasses en suspens et donna le signal à ses hommes. Entonnant un chant rythmique, ceux-ci entreprirent de pousser le double vaisseau à l'intérieur de l'hexagone. Wolff était sur le côté et voyait le paysage de part et d'autre du cadre doré. La première carcasse sembla se dissoudre littéralement dans les airs en franchissant la limite de l'hexagone. Bientôt, il ne resta plus qu'une partie de la seconde, qui disparut totalement à son tour.

Luvah émergea de la jungle, portant le corps inanimé de Vala sur ses épaules. Les autres Seigneurs le suivaient, l'air inquiet, étonné, effaré ou furieux. Wolff s'expliqua aussitôt sur ses intentions. « À part Luvah », leur dit-il, « je ne pouvais mettre personne dans le secret, car il est le seul à qui je puisse faire confiance.

» Je soupçonne Vala de nous espionner pour le compte de notre père, mais je me trompe peut-être. J'ai tenu simplement à ne pas courir de risque. Je l'ai fait assommer par Luvah pendant qu'elle dormait. Nous l'emmènerons avec nous pour le cas où elle serait innocente. Lorsqu'elle reprendra conscience, les choses seront trop engagées pour qu'elle puisse intervenir sérieusement.

» Vous allez à présent revêtir vos scaphandres », ajouta Wolff. « Comme je l'ai déjà dit, ils permettent d'opérer aussi bien sous l'eau que dans l'espace. Mieux, même, puisqu'ils sont conçus spécialement pour la plongée. »

Luvah désigna la porte du regard : « Crois-tu que les charges aient explosé ? »

Wolff haussa les épaules. « On ne peut pas savoir. C'est une porte à sens unique, et tant que nous ne l'aurons pas franchie nous n'aurons aucune indication sur ce qui se passe de l'autre côté. J'espère seulement que les premières défenses d'Urizen auront été détruites. Et qu'il se demande avec inquiétude ce que nous avons essayé de faire. »

Luvah mit Vala à l'intérieur d'un scaphandre et en revêtit un lui-même. Il ne restait plus qu'à commander la mise à feu des mèches à poudre reliées aux puissants explosifs qui minaient la base de la colline.

IL y eut un grondement sourd et la terre trembla. Dans un gronuage de fumée noire, la végétation et les racines pourries s'élevèrent. Lorsque les débris retombèrent et que la fumée se fut dispersée, Wolff conduisit les Seigneurs vers la colline. Elle s'affaissait rapidement et une large déchirure béait à sa base. Sous le poids des lourds hexagones dorés, elle commença à s'écrouler.

Wolff lança plusieurs bombes à mèches à la base de la double porte pour accélérer sa descente vers la mer. La porte bascula. Il attendit qu'elle touche les bords du cratère formé par l'explosion. Au moment où le double hexagone commençait à glisser dans l'eau, il donna le signal aux autres Seigneurs. Après avoir ajusté son masque et branché ses réservoirs d'oxygène, armé d'une lance à pointe de silex, un couteau et une hache de silex passés à sa ceinture, il sauta dans l'eau.

Le sommet de la porte disparut juste au moment où Wolff émergeait pour jeter un dernier regard. L'eau était si troublée par les débris de racines et d'humus qu'on n'y voyait absolument rien. Il s'agrippa au sommet du cadre et se laissa emporter vers le fond.

Il sentit que Luvah, qui tenait Vala d'une main, lui empoignait la cheville de l'autre. Un autre Seigneur devait attraper la cheville de Luvah, et ainsi de suite. Théotormon serait le seul nageur à être libre de ses mouvements jusqu'à ce qu'ils aient franchi la porte. En tâtonnant, Wolff s'assura qu'il était bien devant la porte de gauche. Puis il se propulsa en avant. Porté par le Ilot qui se déversait dans l'ouverture, il n'eut aucun mal à casser de l'autre côté.

Le courant l'entraînait dans un long corridor dont les parois diffusaient une lumière uniforme qui permettait de distinguer chaque détail. En certains endroits, le revêtement du sol et des murs était déchiré ou tordu. À l'extrémité du corridor, deux grosses portes de métal blanc étaient grotesquement boursoufflées. L'explosion avait fait son œuvre. On pouvait penser que sans elle le palais aurait été protégé de l'inondation. Sans doute, au bout d'un certain temps, la pression de l'eau venue du fond de la mer aurait fait éclater les panneaux. Mais elle aurait aussi écrasé les Seigneurs.

Franchissant la double porte déchiquetée, Wolff fut précipité dans un nouveau corridor. Voyant venir un mur, il se contorsionna jusqu'à ce que ses jambes se présentent en avant. Dans un énorme

bouillonnement d'écume, l'eau heurtait la paroi puis s'engouffrait dans un autre couloir légèrement en pente. Wolff amortit l'impact de ses jambes repliées, puis fut emporté par un courant de plus en plus violent. Au-dessous de lui, la lumière lui permettait d'apercevoir une succession de pieux de métal effilés. Sans aucun doute une réception qui leur était destinée » mais à laquelle l'inondation les faisait échapper.

Le corridor s'inclina brusquement et le flot se déversa selon un angle de plus de quarante-cinq degrés. Wolff eut tout juste le temps de voir qu'il se divisait en deux avant d'être précipité, impuissant, vers une large fenêtre qui s'ouvrait sur le vide.

Secoué, ballotté de tous les côtés, il tomba, happé par la formidable cascade qui se déversait dans le parc en contrebas.

Le choc l'étourdit. À moitié assommé, il remonta à la surface du petit lac qui s'était formé et gagna la rive à la nage. Heureusement pour lui, le parc était en terrasses et le lac atteignait déjà une certaine profondeur. Sans quoi » se dit-il, il se serait inmanquablement écrasé au fond. Sans cesser d'agripper sa lance, il se hissa sur le rebord rocheux.

Les autres Seigneurs dégringolèrent un par un à sa suite. D'abord Théotormon, puis Luvah, suivi de près par Vala à présent consciente mais terrorisée. Rintrah apparut quelques secondes plus tard. Puis Tharmas flotta jusqu'au bord du lac. Il avait le visage dans l'eau et les bras écartés Wolff le hissa et le retourna sur le dos. Il avait dû s'écraser contre le rebord de la fenêtre avant d'être entraîné par le flot. Sa jambe était brisée au genou et tout le côté de sa tête était enfoncé.

Vala commença à hurler des injures à Wolff. Il lui ordonna de se taire. Ils n'avaient pas le temps de discuter maintenant. Brièvement, il lui expliqua ce qu'il avait fait et pourquoi.

Elle recouvra rapidement son assurance. Quoique pâle encore d'émotion, elle sourit en disant : « Tu as réussi, Jadawin ! Une nouvelle fois, tu as retourné les propres armes d'Urizen contre lui !

— J'ignore si tu es coupable ou non », lui dit Wolff.

« Peut-être me suis-je montré trop défiant envers toi. Mais la circonspection n'est jamais de trop lorsqu'on a affaire aux Seigneurs. Si tu es innocente, je te ferai mes excuses.

Sinon, Urizen à l'heure qu'il est doit être convaincu que tu l'as trahi et que tu es passée de notre côté. Il te tuera avant que tu aies le temps de lui expliquer quoi que ce soit, à moins que tu ne le tues la première. Comme tu le vois, tu n'as guère le choix.

— Jadawin ! Tu as toujours été le plus rusé d'entre nous ! Soit. Je tuerai Urizen à la première occasion. Et qui sait, l'occasion se présentera peut-être ! Il y a quelques heures à peine, j'aurais juré que nous serions capturés aussitôt après avoir pénétré dans son domaine.

Maintenant, le voilà avec un problème crucial sur les bras ! »

Elle désigna la large fenêtre par laquelle l'océan se déversait, « Il ne fait aucun doute que la porte est située au plus haut niveau du palais. Et le flot s'écoule vers le bas. Si notre père ne fait pas quelque chose très vite, il risque d'être noyé comme un rat pris au piège dans son propre trou. »

Elle fit un large geste pour indiquer les alentours du palais. « Comme tu peux le constater, nous sommes dans une vallée entièrement entourée par de hautes montagnes. Cela prendra quelque temps, mais tout l'océan du monde des *abutals* finira par se déverser ici, à moins que la porte ne s'échoue sur un haut-fond. La vallée sera inondée la première, puis l'eau montera peu à peu et débordera des montagnes pour couvrir la planète entière.

Rintrah demanda : « Pourquoi ne grimpons-nous pas au sommet pour voir notre père se noyer ? »

Wolff secoua la tête : « Il n'en est pas question. Chryséis est ici.

— Et qu'est-ce que cela peut bien nous faire » repartit Rintrah.

« Urizen dispose certainement d'un aéronef. S'il s'échappe par la voie des airs, nous serons à sa merci, il nous retrouvera un par un. Même si nous nous cachons, nous sommes perdus. Il n'a qu'à nous abandonner ici. Lorsque la planète sera inondée, nous serons pris au piège et nous périrons. Non. Si vous voulez sortir d'ici et regagner vos propres univers, il faudra d'abord que vous m'aidiez à tuer Urizen. »

Wolff se tourna vers Théotormon : « Tu jouissais d'une certaine liberté de mouvements lorsque tu étais prisonnier ici. Si nous pouvions retrouver l'endroit qui t'est familier, il nous serait plus facile d'éviter les pièges.

— Il y a une entrée à la base du jardin en terrasses, c'est-à-dire du lac actuel », fit Théotormon. « Ce serait la meilleure façon d'accéder au palais. Nous pourrions remonter vers les étages qui ne sont pas encore inondés. Si nous évitons d'entrer en contact avec le plancher et les murs, nous risquerons moins de déclencher les pièges. »

Ils se remirent à l'eau, et, sans quitter le bord du lac pour éviter l'impact de la cataracte, contournèrent celle-ci à la nage. Ils n'eurent aucune peine à trouver l'entrée dont Théotormon avait parlé, car un violent courant s'y engouffrait avec fracas. Ils se laissèrent porter jusqu'à un monumental escalier de pierre sculptée rouge et noire. Ils le remontèrent à la nage et, après un certain nombre de boucles, accédèrent à l'étage supérieur. Celui-ci était également inondé et ils poursuivirent vers le haut. L'étage suivant était recouvert de plusieurs centimètres d'eau et s'emplissait rapidement. Les Seigneurs gravirent les marches à pied jusqu'au troisième étage.

Comme ceux des autres Seigneurs, le palais d'Urizen était en tous points somptueux. En d'autres circonstances Wolff eût pris le temps

d'admirer les tableaux, sculptures, et tentures témoignant du pillage de plus d'un univers. Pour le moment, il n'avait que deux idées en tête : tuer Urizen et retrouver sa bien-aimée Chryséis.

Avant de donner le signal de continuer, Wolff regarda autour de lui. « Où est Vala ? » dit-il.

« Elle était derrière moi il y a un instant », dit Rintrah.

« Dans ce cas, elle n'est pas en danger », répliqua Wolff ; « Mais c'est nous qui risquons de l'être bientôt. Si elle est partie rejoindre Urizen...

— Il faut à tout prix que nous le découvriions avant elle », déclara Luvah.

Wolff leur ouvrit le chemin. À chaque seconde, il s'attendait à tomber dans un piège. Il y avait néanmoins une chance, se disait-il, pour qu'Urizen, se jugeant en sécurité à l'intérieur du palais, se soit contenté d'en défendre les accès. De plus, l'eau qui se déversait de tous côtés avait pu provoquer des court-circuits dans l'alimentation en énergie. Quelles que soient les précautions qu'Urizen avait prises, il n'avait pas pu prévoir que les océans d'une planète entière se déverseraient un jour dans son domaine.

« C'est à l'étage au-dessus que j'étais gardé prisonnier », dit Théotormon. « Les appartements privés d'Urizen s'y trouvent aussi. »

Wolff emprunta le premier escalier qu'il trouva. Il monta prudemment les marches, à l'affût du moindre piège caché. Ils arrivèrent sans encombre à l'étage supérieur et firent halte un instant. Plus ils s'approchaient d'Urizen, plus ils devenaient nerveux. Outre la haine qu'il leur inspirait, ils éprouvaient maintenant le vieux réflexe de terreur respectueuse de leur enfance.

Ils se trouvaient dans une vaste salle aux parois recouvertes de marbre. Plusieurs bas-reliefs y étaient sculptés, évoquant des scènes de nombreuses planètes.

L'une d'elles montrait Urizen assis sur un trône. Au-dessous de lui, un nouvel univers émergeait du chaos. Une autre scène le montrait au milieu d'une prairie, entouré d'enfants en train de jouer. Wolff se reconnut, ainsi que ses frères, sœur et cousins. C'était alors une époque bénie, même si parfois quelques ombres laissaient présager les jours d'angoisse et de haine à venir.

« On entend le bruit de l'eau au-dessus », dit Théotormon. « D'ici peu, l'étage où nous sommes sera également inondé.

— Chryséis est probablement prisonnière à l'endroit où tu étais toi-même captif », fit Wolff. « Tu vas nous montrer le chemin. »

Sautant sur ses pattes désarticulées, Théotormon se dirigea sans hésitation à travers une succession de pièces et de corridors qui auraient constitué un véritable labyrinthe pour quelqu'un de non averti.

Il s'arrêta devant une haute voûte de pierre grenat ornée de masses sombres qui représentaient des silhouettes grotesques de créatures ailées. Au-delà se trouvait une grande salle qui rayonnait d'un faible éclat rouge.

« Voilà l'endroit où je passais la plus grande partie de mon temps », déclara Théotormon. « Mais j'ai peur d'en franchir le seuil. »

Wolff passa prudemment sa lance à travers la voûte. « Attends un peu », lui dit Théotormon. « Il peut y avoir un dispositif à retardement. »

Wolff continua à tenir la lance. Il compta les secondes, imaginant la distance qu'il aurait parcourue s'il avait pénétré dans la salle. Il y eut une brusque explosion de lumière qui l'aveugla et l'envoya tituber en arrière.

Lorsqu'il recouvra l'usage de ses yeux » il vit que l'extrémité de sa lance avait fondu. Un souffle brûlant se dégageait de la salle et une odeur de bois carbonisé flottait dans l'air.

« Heureusement pour toi », fit Théotormon » « la chaleur est localisée et le souffle se dirige vers le haut. »

La zone mortelle couvrait une vingtaine de mètres. Au-delà, le danger n'existait probablement plus. Mais comment passer au travers ?

Wolff fit quelques pas en arrière, lança à travers la voûte ce qui lui restait de la hampe et se retourna vivement. Une nouvelle explosion de lumière se produisit, qui fit courir leurs ombres le long de la paroi du corridor, et une vague de chaleur les enveloppa. Wolff attendit quelques secondes et lança une flèche à travers l'ouverture. Il se retourna de nouveau et compta. Trois secondes s'écoulèrent avant que le piège fonctionne.

Il donna ses instructions et tout le monde retourna au grand escalier, à présent à demi submergé par les eaux montantes. Les Seigneurs mirent leurs masques à oxygène et se trempèrent dans l'eau. Puis ils coururent dans le corridor aussi rapidement qu'ils pouvaient, espérant que l'eau n'aurait pas le temps de sécher. Devant la voûte Wolff lança une autre flèche. Dès que la lumière eut disparu, mais avant que la chaleur fût totalement dissipée, il s'élança à l'intérieur de la salle. Théotormon et Luvah le suivaient de près. Ils avaient trois secondes pour couvrir une vingtaine de mètres. Ce fut un peu juste. Leurs scaphandres avaient commencé à roussir dans le dos, mais ils passèrent quand même.

Rintrah tira une flèche dans la salle et s'élança à son tour dans la fournaise, suivi de Tharmas. Wolff s'était retourné pour les regarder dès que l'éclair avait disparu. En voyant Tharmas hésiter, il poussa un cri d'avertissement Peut-être Tharmas ne l'entendit-il pas. Au lieu d'attendre pour effectuer une nouvelle tentative, il s'était mis à courir

désespérément, les yeux agrandis de terreur derrière ses lunettes de protection. Comme Rintrah passait devant eux en trombe, Wolff cria aux autres de se détourner. Il y eut une nouvelle explosion de lumière, un hurlement et un choc sourd. La chaleur déferla sur les Seigneurs. Une odeur de chair grillée leur parvint. Tharmas n'était plus qu'une masse sombre recroquevillée sur le sol. Les extrémités de ses pieds et de ses mains avaient presque fondu sous la chaleur.

Sans un mot, les Seigneurs se détournèrent et se dirigèrent vers l'autre extrémité de la pièce. Là, Théotormon, non sans avoir pris quelques précautions, les guida vers un étroit passage. Ils débouchèrent dans une vaste salle en forme de coupole, de cent mètres de diamètre au moins. Plusieurs grandes cages étaient dispersées sur le sol. Elles étaient toutes vides sauf une.

Le premier, Wolff reconnut l'occupant de la cage.

Il s'écria : « Urizen ! »

XVI

LA cage était un simple cube de trois mètres de côté. Elle était munie de barreaux et pour tout mobilier, comprenait une fine paillasse, un robinet d'eau potable, un trou pour l'excrétion et un distributeur automatique de nourriture. Le prisonnier était très grand et maigre. Il avait une longue barbe et un visage d'épervier famélique. Sa chevelure tombait dans son dos jusqu'aux mollets et était parsemée de filets blancs, ce dont Wolff conclut que son père était dans cette cage depuis très longtemps. Il fallait de nombreuses années pour que les effets des prétendues drogues d'immortalité disparaissent, une fois que l'on cessait d'en absorber.

Urizen s'avança vers les barreaux, en prenant garde de ne pas les toucher. Wolff avertit les autres à voix basse. Il marcha jusqu'aux barreaux comme s'il avait l'intention de les agripper. Urizen le regarda faire de ses yeux enfoncés et fiévreux, mais n'ouvrit pas la bouche. À quelques centimètres de la cage, Wolff s'arrêta en disant : « Il faut que tu nous haïsses encore beaucoup, Père, pour nous laisser mourir sans rien dire. »

Il effleura les barreaux de la pointe d'une flèche. Des veinules de lumière blanche parcoururent le métal.

Urizen eut un faible sourire et parla d'une voix meurtrie et rauque : « Le contact des barreaux est douloureux mais pas mortel. Tu es toujours aussi rusé, Jadawin ! Nul autre ! que toi n'aurait pu arriver si loin. Si ce n'est ta sœur, Vala, et peut-être Orc le Rouge.

— Ainsi elle a déjoué tous tes pièges et a pris ta place ?

— Je l'ai toujours dit, Vala est une femme remarquable.

— Où se trouve-t-elle ? » demanda Urizen. « Est-elle encore vivante ? Je sais qu'elle était avec vous. Elle m'a dit ce qu'elle voulait faire.

— Elle est dans le palais, et nous prépare probablement des surprises », répondit Wolff. « Dire que tout ce temps elle nous a persuadés que tu tenais nos destinées en main. Nous étions ses jouets, et elle faisait semblant de partager nos dangers et d'être notre alliée. Je l'ai soupçonnée de travailler pour toi, mais cela... jamais je n'y aurais pensé.

— Je suis condamné à périr », déclara Urizen. « Il m'est impossible de sortir d'ici. Personne ne peut ouvrir cette cage pour me libérer. Même si tu le voulais, tu ne le pourrais pas. Si personne ne me

vient en aide, je n'en ai plus pour longtemps. Elle m'a implanté une tumeur cancéreuse à action extrêmement lente et douloureuse. En réalité, cela fait trois fois qu'elle le fait ; et chaque fois, elle a interrompu le processus mortel juste à temps pour me guérir et recommencer.

— Je mentirais, et tu le sais très bien, si je te disais que je m'apitoie sur ton sort. Tu n'as que ce que tu mérites.

— Des leçons de morale de ta part, Jadawin ! » s'écria Urizen. Ses prunelles retrouvèrent un instant leur flamboiement d'antan, et Wolff sentit quelque chose se liquéfier en lui. La crainte que lui avait inspirée son père n'était pas encore morte.

« On m'a dit que tu avais beaucoup changé depuis ton séjour sur la Terre », poursuivit Urizen, « Mais je ne voulais pas le croire. Maintenant, je suis convaincu.

Je ne suis pas venu ici pour discuter avec toi. Le temps presse. Vala est dans le palais, probablement dans la salle de contrôle à l'heure qu'il est. Si tu veux te venger, tu dois nous dire comment y accéder sans danger.

« Pourquoi parlerais-je ? » demanda Urizen. « Je mourrai de toute façon, mais au moins j'aurai le plaisir de savoir que vous m'accompagnerez dans la mort, et celui de voir Vala triompher et survivre ? Pour que ton corps figure avec tous ceux de la salle des trophées ? »

Urizen eut un sourire amer. « Si je vous donne le renseignement que vous me demandez, Vala mourra peut-être, mais vous vivrez. C'est un choix cruel. Des deux façons, je suis perdant.

— Quelle que soit la haine que tu nous portes, nous ne t'avons rien fait.

— Mais Vala... »

Théotormon intervint : « L'étage où nous sommes sera bientôt submergé. Alors, nous mourrons tous. Et Vala, en sécurité dans la salle de contrôle, triomphera. »

Wolff se sentait impuissant. Il n'avait aucun moyen de pression sur Urizen. Que pouvait-il lui faire de plus que ce qu'il avait déjà subi ?

« Allons-nous en », dit-il. « Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre davantage de temps. » Il se tourna vers Urizen : « Adieu, Père. Tu n'en as plus pour longtemps à vivre. Tu pourrais d'un mot te venger de tout ce que t'a fait Vala. Mais la haine t'aveugle et tu te frustres toi-même. »

Lorsqu'ils eurent le dos tourné, Urizen les rappela : « Attendez ? »

Rapidement, Wolff retourna vers la cage. Urizen s'humecta les lèvres et dit ; « Si je parle, acceptes-tu de me rendre un service ?

— Il m'est impossible de te libérer, Père. Nous n'avons

matériellement pas le temps d'examiner ce problème. De plus, même si c'était en mon pouvoir, je ne le ferais pas. Plutôt que de te lâcher dans le monde, je préférerais te tuer.

— C'est précisément le service que je te demande », fit Urizen. « La mort. J'endure les pires souffrances, mon fils. Jusqu'à maintenant, mon amour-propre m'interdisait de l'avouer. Mais une seule minute de cette vie me pèse plus qu'un millier d'années. N'eût été mon amour-propre, il y a longtemps que je me serais jeté à tes pieds pour t'implorer de mettre fin à mes tortures. Cela, je ne le ferai jamais. Urizen n'implore pas. Un marché, toutefois, c'est différent.

— J'accepte », dit Wolff. « Une flèche à travers les barreaux suffira. » Urizen lui fit signe de s'approcher et en quelques mots lui donna le renseignement dont ils avaient besoin. Juste à ce moment-là, un éclat de rire retentit à l'autre extrémité de la salle. Wolff fit brusquement volte-face et aperçut Vala qui marchait vers eux. Il mit une flèche à son arc, tout en sachant qu'elle ne se serait jamais risquée à se montrer si elle ne s'était pas sentie suffisamment protégée.

C'est alors qu'il vit le mur opposé à travers Vala, et comprit qu'il ne s'agissait que d'une projection. Il espérait qu'elle n'avait pas également entendu ce qu'avait dit Urizen. Car alors, elle les tenait entièrement à sa merci.

« Je n'aurais pas pu faire mieux si j'avais moi-même préparé cet instant », déclara l'image de Vala. « Il est juste, et c'est mon plus cher désir, que vous périissiez tous ensemble. Nulle réunion de famille ne fut plus appropriée. Quel bonheur que de vous voir assister à vos agonies respectives ! Je n'aurais plus ensuite qu'à quitter cette planète et cet univers et à capturer le seul frère survivant et ma sœur bien-aimée, Anania. Mais avant, je veux me reposer un peu en m'amusant avec notre chère Chrysis.

— Tes plans ont échoué jusqu'ici, et ils continueront à échouer ! » hurla Wolff. « Tu peux peut-être nous tuer, mais tu ne vivras pas longtemps pour savourer ton triomphe ! Tu as entendu parler de *l'etsfagwo*, ce poison utilisé par les indigènes du monde océanique ? Mélangé à la nourriture, il n'a aucun goût et séjourne longtemps dans les veines sans effet apparent pour soudain réagir et plier la victime dans d'horribles souffrances qui peuvent durer des heures. Et tu sais qu'il n'y a pas d'antidote !

» Eh bien, je me suis douté que tu nous trahissais. Et hier soir, dans ton dîner, j'ai fait mettre de *l'etsfagwo*. Bientôt, tu en ressentiras les effets, Vala, et tu n'auras plus envie de rire. »

Wolff n'avait rien fait de tel. En réalité, jusqu'à maintenant, l'idée ne lui était même pas venue à l'esprit. Mais s'il fallait qu'il meure, il était décidé à la faire payer d'abord de quelques heures de torture morale.

L'image de Vala lança un cri de fureur et de désespoir ; « Ce n'est pas vrai, Jadawin ! Tu es incapable de faire une chose pareille. Tu dis cela pour me faire peur !

— Tu sauras dans très peu de temps si je dis la vérité ou pas ! » lui cria Wolff. Il se détourna pour exécuter sa promesse à Urizen en lui décochant une flèche à travers les barreaux. Au moment où il faisait volte-face à nouveau, il vit disparaître l'image de Vala. Aussitôt après, une mousse verdâtre jaillit de conduites dissimulées dans le plafond.

Elle gicla vers le bas avec force, se répandit, monta bientôt jusqu'aux genoux des Seigneurs en exhalant une vapeur âcre qui les fit tousser. Les yeux larmoyants, Wolff se baissa pour ramasser l'arc et les flèches qu'il avait laissés tomber. Les vapeurs le firent tousser encore plus.

Bientôt, la mousse verdâtre lui arriva aux épaules. Il s'efforça de se dégager pour gagner la porte à l'autre extrémité de la salle, malgré les pièges qui pourraient l'y attendre. La mousse le recouvrit entièrement. Il retint sa respiration pendant qu'il ajustait son masque. Puis il le souleva un court instant pour chasser en soufflant toute la mousse qui s'y trouvait. Il espérait que les autres auraient la présence d'esprit d'en faire autant.

À quelques pas de la sortie, il sentit que la mousse commençait à durcir. Luttant de toute son énergie, il continua à avancer avec de plus en plus de difficulté. Brusquement, la mousse se transforma en une sorte de gélatine et les vapeurs verdâtres se dissipèrent. Il était pris au piège comme une mouche engluée.

Les autres devaient être quelque part derrière lui, mais il ne les voyait pas. Il se trouvait face à la voûte qu'il s'était efforcé d'atteindre. Il essaya de remuer ses membres et s'aperçut qu'il lui était possible de se déplacer légèrement. Au prix d'un effort surhumain, il pouvait avancer d'un ou deux centimètres. Mais la gélatine, telle une barrière élastique, le repoussait aussitôt en arrière et se resserrait de plus belle autour de lui. Il ne lui restait plus qu'à attendre la fin de sa réserve d'air. Heureusement pour lui, le système respiratoire de son masque fonctionnait en circuit fermé ; il réutilisait l'air vicié sans diffuser d'anhydride carbonique. Sans quoi, étant donné le peu d'espace que laissait la gélatine autour de lui, Wolff aurait été asphyxié depuis longtemps. Il devait lui rester environ une demi-heure à vivre. En ce moment même, Vala devait jubiler. Et Chryséis, la belle Chryséis aux grands yeux, que faisait-elle ? Était-elle forcée d'assister à cette scène ? Ou bien Vala lui décrivait-elle avec force raffinements, le traitement spécial qu'elle lui avait réservé ?

Un quart d'heure s'écoula. Faisant désespérément appel à toutes ses ressources, il cherchait le moyen de sortir de cette situation. Il n'en

existait aucun. Ceci représentait l'achèvement d'une existence de plus de vingt-cinq mille ans, avec les pouvoirs d'un dieu. Il avait vécu pour rien. Il aurait pu tout aussi bien ne jamais voir le jour. Il allait mourir, et Chryséis aussi, et ensemble ils seraient empaillés et exhibés dans la salle des trophées.

Non. Ce dernier point, au moins ne se réaliserait pas. Vala serait forcée d'abandonner la place. Les eaux qui s'engouffraient en ce moment dans le palais y veilleraient. Vala n'aurait pas ce plaisir. Leurs corps seraient recouverts par l'océan sombre et froid jusqu'à ce que leur chair pourrisse et que leurs os soient dispersés au gré des courants.

L'océan ! Il avait oublié le déferlement des flots dans les corridors du palais. Si seulement...

La première vague d'assaut inonda à moitié le couloir extérieur et détacha un gros bloc de gélatine. Bientôt, le couloir fut entièrement immergé et la substance translucide commença à se dissoudre. Beaucoup trop lentement à son gré, les eaux se frayèrent un chemin vers lui à travers la gélatine qu'elles rongeaient et transformaient en une mousse verte peu à peu absorbée. Plus de trente minutes avaient dû s'écouler depuis le moment où il avait estimé le temps qui lui restait à vivre. Il avait l'impression que chaque bouffée d'air qu'il respirait encore était la dernière.

La mousse verte obscurcissait sa vision. Bientôt, il fut de nouveau libre de ses mouvements. Mais il n'était pas sauvé pour autant. Sous l'eau, il périrait dès que sa réserve d'air s'épuiserait.

Il nagea vers ses compagnons, qu'il apercevait à travers un voile verdâtre. Il les aida à se dégager de la gélatine qui les emprisonnait encore, et constata que Rintrah avait succombé. Il avait pu mettre son masque à temps, mais un accident avait dû se produire. Wolff fit signe à Luvah et à Théotormon, et ensemble ils se dirigèrent à la nage vers la sortie opposée. C'était leur seul espoir. Essayer de remonter le courant était impensable. Ils se laissèrent donc porter, bon gré, mal gré, jusqu'à la voûte.

Wolff attaqua la gélatine qui obstruait le passage jusqu'à ce qu'elle cède. Il fut précipité, la tête la première dans la pièce voisine. Ses frères ne tardèrent pas à le suivre, glissant jusqu'au mur opposé qui les arrêta. Ils se dégagèrent et se remirent debout. Wolff coupa l'alimentation de son masque et l'ôta. Non seulement il fallait qu'il leur parle, mais il tenait à économiser tout ce qu'il pouvait de sa maigre réserve d'oxygène avant que la pièce ne fût complètement sous les eaux.

« D'après ce que m'a dit Urizen, il y a un passage secret qui permet d'accéder à une réplique de la salle de contrôle.

Il l'avait prévue pour le cas où quelqu'un réussirait malgré tout à

se rendre maître du palais. Elle est équipée de commandes qui permettent de neutraliser celles de la salle principale ! Mais pour y parvenir, il nous faut retraverser la zone piégée. Urizen n'a pas eu le temps de me dire comment on désactivait les rayons thermiques. Nous remettons nos masques dès que l'eau atteindra une trop grande hauteur, puis nous essaierons de passer. En espérant que les projecteurs thermiques seront mis hors d'état de fonctionner ! » ils ajustèrent leurs masques de façon à pouvoir les mettre facilement, et se tapirent dans un recoin à proximité de la voûte pour éviter d'offrir trop de prise au courant. Après avoir rejailli violemment sur le mur, l'eau montait dans la pièce et s'écoulait dans la salle voisine. Voyant que rien ne se produisait, Wolff lança sa hache de silex à travers la voûte. Même à travers ses paupières fermées, il perçut l'explosion de lumière. Lorsqu'il rouvrit les yeux, l'eau était en ébullition. La hache avait été emportée de l'autre côté de la voûte.

Les eaux montèrent rapidement, et bientôt les Seigneurs ne se trouvèrent plus qu'à quelques centimètres du plafond. Ils mirent leurs masques. Le premier, Wolff plongea aussi bas qu'il put et nagea. Brusquement, l'oxygène n'arriva plus. Il retint sa respiration et continua à nager. Un violent éclair l'aveugla et il sentit que l'eau lui brûlait les mains et la nuque, qui n'étaient pas protégées. Il heurta au passage le côté de la voûte et se retrouva dans la pièce voisine. Se servant de ses jambes comme d'un ressort, il utilisa le sol pour se propulser vers le haut. Il tenait ses bras au-dessus de sa tête pour amortir le choc avec le plafond, qu'il ne voyait pas encore.

Sa tête heurta la pierre. Il ôta son masque et respira avidement. Ses poumons s'emplirent d'air, puis l'eau le gifla et le fit tousser. Il recouvra l'usage de ses yeux. Théotormon et Luvah étaient à ses côtés. Wolff pointa son index vers le bas : « Suivez-moi ! »

Il plongea, les yeux ouverts, en faisant glisser ses mains le long du mur. Il y avait une niche à l'intérieur de laquelle se trouvait une statuette de jade vert. Wolff fit pivoter la tête de l'idole, et une section de mur s'ouvrit vers l'intérieur. Les trois Seigneurs se laissèrent emporter dans une large pièce. Ils se remirent debout et aussitôt Wolff courut vers une console et abaissa un levier rouge. Lentement, à cause de la pression de l'eau, la porte se referma. L'eau atteignait déjà trente centimètres de haut.

Après avoir identifié la console dont Urizen lui avait parlé, il y en avait bien une trentaine, Wolff appuya sur une touche rectangulaire ornée d'un idéogramme appartenant à l'ancienne écriture des Seigneurs. Il fit un pas en arrière, souriant pour la première fois depuis longtemps.

« Maintenant », dit-il, « non seulement ses commandes sont inutilisables mais elle est prise au piège. Toutes les issues sont

coupées, et les portes désactivées. Seules les portes du palais, comme celle qui relie au monde océanique, continuent à fonctionner. »

Wolff plaça le doigt sur le bouton qui permettait d'établir le contact vidéo avec l'autre salle de contrôle, puis se ravisa. Il réfléchit quelques instants.

« Nous n'avons pas intérêt à mettre Vala au courant de la situation réelle », déclara-t-il enfin. « Théotormon, voici ce que tu vas faire. »

Quelques instants plus tard, Wolff et Luvah se cachèrent derrière une console d'où ils apercevaient l'écran. Théotormon appuya l'extrémité d'une nageoire sur le bouton. L'écran s'illumina et Vala apparut. Ses cheveux mouillés avaient pris une coloration rouge foncé et ses traits étaient crispés de fureur. « Toi ! » s'écria-t-elle.

« Je te salue, ma sœur », répondit Théotormon. « Serais-tu étonnée de me voir encore en vie ? Quel effet cela te fait-il de savoir que grâce à moi te voilà réduite à l'impuissance, sans même une possibilité de t'enfuir ?

— Où sont tes frères, monstre exécration ? » demanda Vala en tendant le cou pour scruter la pièce derrière lui.

« Tous morts. Leurs réservoirs d'oxygène se sont vidés, ainsi que le mien d'ailleurs. Mais ce corps dont mon père m'a gratifié a pu me permettre de retenir ma respiration jusqu'à ce que l'eau balaye ton horrible gélatine.

— Ainsi, Jadawin est enfin mort ? Mais je ne te crois pas. C'est une ruse, stupide crapaud !

— Tu n'es guère en position de proférer des injures.

— Montre-moi son cadavre. »

Théotormon haussa les épaules : « Impossible. Il doit flotter quelque part dans le palais. C'est à peine si moi-même j'ai pu arriver jusqu'à cette pièce. Je ne peux pas sortir d'ici sans tout inonder. »

Vala baissa les yeux vers le sol recouvert d'eau et sourit : « Alors, tu es prisonnier toi aussi ! Imbécile ! Tu n'as même pas la cervelle d'un crapaud ! Tu t'es vendu stupidement ! » Théotormon prit un air hébété. « Mais... mais...

— Tu crois peut-être que je suis en ton pouvoir », continua Vala. « En un sens, c'est vrai. Mais tu as besoin de moi tout autant. Je sais où se trouve l'astronef. Avec lui, nous pouvons quitter cette planète et en rejoindre une autre où une porte nous permettra de passer dans un autre univers. Que proposes-tu de faire pour sortir de l'impasse où nous sommes ? »

Théotormon se gratta la tête d'une nageoire. « Je ne sais pas.

— Mais si, tu le sais très bien ! Tu es stupide, mais pas à ce point ! Nous pouvons conclure un marché. Tu me laisses sortir d'ici, et je te laisse monter avec moi dans le vaisseau. Il n'y a pas d'autre solution. »

De sa cachette, Wolff ne voyait rien de l'expression de Théotormon. Mais il imaginait d'après sa voix le mélange de méfiance et de roublardise que devait refléter son visage. « Qui me dit que je peux te faire confiance ? »

— Personne. Pas plus que je ne puis avoir confiance en toi. Nous devons faire en sorte que chacun ait des garanties suffisantes. Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas...

— Même si le palais est entièrement submergé, je ne risque rien dans la salle de contrôle. J'ai assez de vivres pour un an. Je puis me permettre d'attendre tranquillement que tu meures de faim. Ensuite, je trouverai bien un moyen de sortir d'ici. Tu peux me croire.

— Dans ce cas », répliqua Théotormon, « pourquoi ne le fais-tu pas ? »

— Parce que je n'ai pas envie de moisir ici pendant un an. J'ai trop de choses importantes à faire.

— Très bien. Mais qu'advient-il de Chryséis ?

— Je l'emmène avec moi. J'ai des projets pour elle. » Elle s'interrompit, et sa voix se fit un peu plus soupçonneuse. « Mais en quoi le sort de Chryséis t'intéresse-t-il ? »

— C'est que... Je m'étais dit que peut-être... tu me la laisserais. D'après ce que disait Jadawin, elle doit être très belle. »

Vala éclata de rire. « Après tout, ce serait une forme de supplice pour elle. Mais ce n'est pas assez. Non. Je ne peux pas te la donner.

— Alors, je ne marche pas », fit Théotormon. « Tu peux la garder. Tu l'auras pour toi seule pendant un an. Et d'ailleurs, je ne crois pas vraiment que tu puisses aller jusqu'à l'astronef. La pression de l'eau t'écraserait.

— Stupide égoïste baveux ! » s'écria Vala. « Tu préfères mourir plutôt que lâcher la moindre concession ! Très bien. Tu n'as qu'à la prendre. »

Wolff sourit. Il avait recommandé à Théotormon d'évoquer Chryséis pour détourner les soupçons de Vala. Une telle demande était si saugrenue et l'attitude butée de Théotormon si typique qu'il y avait tout lieu de penser qu'elle n'y verrait que du feu.

Théotormon battit joyeusement des nageoires. Wolff espérait que ce bel enthousiasme était pour de bon simulé car rien ne permettait d'affirmer qu'il ne le trahirait pas au dernier moment. « Parfait », dit enfin Théotormon. « Et comment faisons-nous pour rejoindre l'astronef ? »

— Il faudra que tu me libères d'abord. Je ne tiens pas à ce que tu partes sans moi avec l'astronef.

— Mais si je te laisse sortir la première, tu y arriveras avant moi !

— Tu ne peux pas régler les commandes de façon à avoir le temps

d'être ici avant que les portes s'ouvrent. »

Théotormon grogna comme si l'idée ne lui avait jamais traversé l'esprit. « D'accord. Mais tu sortiras absolument nue et sans rien dans les mains. De mon côté, je viendrai sans arme. Nous partirons exactement au même instant et nous nous rencontrerons au milieu du corridor qui relie les deux salles de contrôle. »

Vala poussa une exclamation : « Je croyais... ! Tu savais depuis le début où j'étais... c'est donc là que se trouve l'autre salle ! Moi qui étais persuadée qu'il y avait un mur à l'autre bout du corridor !

— Tu n'es pas plus avancée maintenant », dit Théotormon. « Moi seul ai la possibilité de te faire sortir. Ah, oui... tu déshabilleras Chryséis également. Je n'ai pas envie qu'elle te serve à dissimuler des armes.

— Tu ne prends aucun risque, n'est-ce pas ? Peut-être après tout n'es-tu pas aussi bête que je le pensais. »

Qu'espérait-elle donc ? Si elle acceptait de le rencontrer au milieu du corridor, elle devait savoir qu'elle serait désarmée face à la force physique nettement supérieure de Théotormon. Dès qu'elle lui aurait révélé l'emplacement de l'astronef, il l'attaquerait et la tuerait sans pitié.

La réalité était que Wolff, Luvah et Théotormon savaient parfaitement où était le vaisseau. Théotormon avait feint d'ignorer ce détail pour qu'elle ait l'impression de posséder un avantage. Il fallait trouver une ruse pour la faire sortir, sans quoi elle refuserait de bouger de la salle de contrôle. Wolff connaissait sa sœur. Elle préférerait mourir et emporter Chryséis avec elle dans la mort plutôt que de reconnaître sa défaite. De plus, elle était incapable de concevoir qu'un autre Seigneur pût lui laisser la vie sauve en échange de Chryséis. En quoi elle n'avait pas tout à fait tort. Wolff lui-même, qui pourtant ne se considérait plus comme un véritable Seigneur, n'était pas du tout sûr qu'il pourrait faire honneur à une telle promesse. Et il n'était certes pas question qu'il se portât garant à ce sujet des intentions de Luvah et de Théotormon. Que préparait-elle alors ?

Théotormon, prétextant des doutes au dernier moment, reprit point par point la procédure sur laquelle Vala et lui s'étaient mis d'accord. Puis il éteignit l'écran et se tourna vers Wolff et Luvah. Wolff ouvrit la porte qui donnait sur le corridor. Les deux Seigneurs pouvaient ainsi sortir un peu avant l'instant fixé. Comme Théotormon l'avait déclaré, le corridor servait à relier les deux salles de contrôle. Le tout formait une zone spécialement protégée par un blindage de quatorze pouces d'épaisseur. Cette partie du palais pouvait supporter la pression de n'importe quelle masse d'eau et résister même à une explosion nucléaire. La paroi intérieure était revêtue d'une substance

capable de repousser les particules d'une bombe à neutrons. C'était en vue de telles éventualités qu'Urizen avait fait placer les deux salles de contrôle à proximité l'une de l'autre dans cette zone protégée.

Le corridor secret qui reliait les deux salles, bien que jamais utilisé par définition, avait été aussi somptueusement aménagé que si des réceptions entre Seigneurs devaient s'y tenir. Il contenait des tableaux, des sculptures et des objets d'art qu'un milliardaire terrestre n'aurait pu acheter avec toute sa fortune. Un lustre taillé dans un unique diamant, et qui pesait une demi-tonne, était suspendu à une énorme chaîne d'or. Et ce n'était pas l'ornement le plus précieux du corridor.

Wolff se dissimula derrière un canapé recouvert d'une fourrure soyeuse à raies brunes et azurées. Luvah prit place derrière le socle d'une statue. Après s'être assuré qu'ils étaient prêts, Théotormon retourna à la salle de contrôle pour avertir Vala qu'ils allaient pouvoir procéder comme prévu. Puis il appuya sur le bouton qui commandait, l'ouverture de la salle de contrôle principale.

À l'autre extrémité du corridor, une portion de mur se souleva et Vala passa prudemment la tête par l'ouverture. De son côté, Théotormon fit de même. Il sortit dans le corridor, prêt à regagner précipitamment la pièce s'il voyait que Vala était armée. Elle émit un rire grave et se détacha du seuil, les mains tendues en avant pour montrer qu'elles étaient vides. Elle était nue et splendide.

Wolff la regarda à peine. Il n'avait d'yeux que pour celle qui la suivait, sa Chryséis, ravissante nymphe aux grands yeux et à la chevelure tigrée. Elle était également dévêtue.

« La Trompe de Shambarimen ! » s'exclama Théotormon. « Je l'oubliais presque ! Où est-elle ? »

— Elle est dans la salle de contrôle », répondit Vala. « Je ne l'ai pas prise parce que tu m'as dit de sortir les mains vides.

— Va la chercher, Chryséis », ordonna Théotormon. « Mais lorsque tu ressortiras avec, tiens-la à bout de bras au-dessus de ta tête et ne la pointe jamais vers moi. Au moindre mouvement suspect, je te tue. »

Le rire de Vala emplit le corridor. « Tu te méfies tellement, que tu la soupçonnes aussi ? Tu ne risques rien, n'aie pas peur. Elle ne fera rien qui puisse m'aider. »

Théotormon ne répondit pas. Obéissant à Wolff, il jouait à fond son rôle de Seigneur suspicieux pour empêcher Vala de découvrir leur ruse. Si Théotormon s'était montré trop confiant, elle aurait immédiatement flairé un piège.

Vala et Théotormon avancèrent alors prudemment l'un vers l'autre, en faisant un pas à la fois. On eût dit un ballet, bien réglé, tant ils mettaient de grâce formelle à se déplacer ainsi en cadence.

Tapi dans son coin, Wolff attendait. Il avait retiré son scaphandre afin de n'être pas gêné dans ses mouvements. Les nerfs tendus avant l'action, il était couvert de sueur. Ni lui ni Luvah n'étaient armés. Ils étaient arrivés sans rien dans la salle secrète de contrôle. À leur grande déception, celle-ci n'avait contenu aucune arme. Apparemment, Urizen avait jugé ce détail inutile. Ou bien, plus vraisemblablement, il y avait des armes dissimulées dans les parois, accessibles seulement à ceux qui en connaissaient le secret. Urizen n'avait pas eu le temps – ni peut-être l'intention – de leur communiquer ce renseignement.

Leur plan consistait à attendre que Vala eût dépassé Luvah, posté de l'autre côté du couloir. Au moment où il s'élancerait sur Vala par derrière, Théotormon bondirait. Wolff jaillirait alors de sa cachette pour leur venir en aide.

Arrivée à quelques mètres du lustre de diamant, Vala s'arrêta. Théotormon l'imita aussitôt.

« Eh bien », dit-elle, « il me semble, frère disgracieux, que tu aies exécuté ta part du marché. »

Il acquiesça silencieusement et demanda : « Où est l'astronef ? »

Il fit un pas en avant, dans l'espoir qu'elle se rapprocherait. Mais elle ne bougea pas. D'un ton moqueur, elle répliqua « L'entrée se trouve de l'autre côté de ce miroir rosacé. Si tu l'avais su un peu plus tôt, tu aurais pu t'enfuir et me laisser mourir toute seule... Immonde crétin ! » Avec un glapissement de rage, Théotormon se précipita vers elle. Luvah surgit de derrière la statue, mais heurta Chryséis. Wolff apparut à son tour et s'élança droit sur Vala.

Elle poussa un cri perçant et leva la main droite à hauteur de son visage, la paume verticale, les doigts pointés en direction du plafond. Du creux de sa main jaillit un rayon d'une luminosité aveuglante et d'une minceur extrême. Décrivant un arc horizontal, elle déplaça sa main vers la gauche. Le rayon rencontra la gorge de Théotormon et la tête sectionnée tomba. Un instant, le corps resta debout, le sang giclant verticalement du cou béant. Puis il bascula en avant.

Wolff pivota comme un joueur de rugby et se plaqua au sol derrière le cadavre de Théotormon. Vala, entendant le juron de Luvah après sa collision avec Chryséis, se retourna pour faire face à ce nouveau danger. Sans doute estimait-elle que Wolff pouvait attendre.

Chryséis avait réagi promptement. Dès qu'elle avait vu la tête de Théotormon se détacher et rouler derrière le corps, elle avait couru se réfugier à l'abri d'une statue. Le rayon de Vala érafla la base de la statue, mais manqua Chryséis. C'est alors que Luvah arriva, tête baissée. Vala s'écarta souplement d'un bond et l'abattit d'un coup du tranchant de sa main gauche. Il tomba inanimé, face contre terre.

Pourquoi ne l'avait-elle pas tué avec le microvibreux implanté

dans la paume de sa main, cela resterait un mystère. Peut-être désirait-elle conserver une de ses victimes pour la torturer, hypothèse tout à fait conforme à la psychologie des Seigneurs.

Wolff était à la merci de Vala. Du moins, c'est ce qu'elle devait penser. Elle s'avança vers lui.

« Toi, je préfère te tuer tout de suite », dit-elle. « Tu es trop dangereux pour vivre une seconde de plus qu'il n'est nécessaire.

— Je ne suis pas encore mort », fit Wolff. Ses doigts se refermèrent sur la tête de Théotormon, et il la lança sur Vala. Au même instant, il était debout et fonçait vers elle, sachant qu'il n'avait pas la moindre chance mais espérant que quelque chose se produirait qui l'empêcherait suffisamment longtemps de viser.

Elle leva la main pour parer le hideux projectile. Le rayon sectionna la tête en deux, mais une partie continua de voler vers elle.

Le rayon, momentanément dirigé vers le plafond, rencontra la chaîne d'or du lustre. Et l'énorme masse de plus d'une demi-tonne s'écrasa sur Vala.

Wolff était en train de charger lorsque cela se produisit.

Il plongea à terre pour être sous sa ligne de feu au cas où elle serait encore en vie et capable d'utiliser sa main. Elle lui décocha un regard d'où toute flamme de vie n'était pas encore bannie. Ses bras et son corps étaient prisonniers sous le lustre de cristal, d'où s'écoulait un ruisseau de sang.

« Tu as... réussi, Jadawin ! » haleta-t-elle.

Chryséis sortit de derrière la statue pour s'élancer dans les bras de son mari. Elle sanglota. Il la serra plusieurs fois contre lui, l'embrassa puis la repoussa gentiment.

« Il faut quitter le palais pendant qu'il en est encore temps », dit-il. « Appuie sur le troisième motif à partir de la gauche en haut de ce miroir. »

Chryséis obéit. Le miroir pivota vers l'intérieur. Wolff prit sur ses épaules le corps inanimé de son frère, puis se dirigea vers le passage secret. Chryséis s'écria : « Robert ! Et elle ?

— Quoi ? » dit Wolff en s'arrêtant.

« Tu ne vas pas la laisser souffrir comme cela ? Elle risque de mettre longtemps à mourir.

— Je n'en suis pas si sûr. Et de toute façon, elle n'a que ce qu'elle mérite.

— Robert ! »

Wolff soupira. Pendant un moment, il était redevenu Jadawin, un Seigneur véritable.

Il posa Luvah à terre et se dirigea vers Vala. Elle se tordit dans un effort désespéré, et réussit à dégager sa main. Une section de diamant coupée net s'abattit au sol. Wolff plongea et saisit le poignet de Vala

juste au moment où le rayon jaillissait de sa main. Il le tordit avec tant de violence que les os craquèrent. Elle poussa un seul hurlement de douleur avant de mourir.

Dirigé par Wolff, le rayon laser l'avait décapitée à moitié.

Wolff, Chryséis et Luvah prirent place dans l'astronef. L'appareil, guidé par un puits de lancement vertical, émergea dans les airs au sommet du palais. Wolff mit le cap sur la planète des chronicoles, où se trouvait la porte secrète permettant de quitter cet univers. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il put demander à Chryséis de lui relater les circonstances de son enlèvement.

« Le *pandoogaluz* m'a réveillée », expliquait-elle, « pendant que tu dormais encore. Je fus prévenue – par la voix de Vala – que si je n'obéissais pas à la lettre à chacune de ses instructions, tu serais tué d'une horrible façon.

— Tu aurais dû te douter », lui dit Wolff, « que si elle avait possédé ce pouvoir, elle n'aurait pas hésité à s'en servir avant toute chose. Mais je suppose que tu avais tellement peur pour moi que tu n'as pas osé faire comme si elle bluffait.

— C'est cela. J'avais envie de crier, mais j'avais si peur qu'elle ne soit en mesure d'exécuter ses menaces que je n'étais plus capable de réfléchir normalement. Je lui ai donc obéi, et j'ai franchi la porte qu'elle désignait. C'est l'une de celles dont tu te sers pour gagner les niveaux inférieurs de notre planète. Avant de partir, j'ai débranché, comme elle me l'ordonnait, les systèmes d'alarme. Vala m'attendait dans la caverne où débouche la porte. Déjà, elle en avait installé une autre, reliée au palais d'Urizen. Tu connais la suite. »

Wolff confia les commandes à Luvah et s'occupa de la cajoler et de la reconforter. Elle se mit à pleurer, et bientôt il pleura aussi. Pas seulement de soulagement, parce qu'il la retrouvait saine et sauve et que la tension des événements qu'ils venaient de vivre avait disparu. Il pleurait également sa sœur et ses frères morts. Non pas les adultes qui venaient de disparaître, mais les enfants qu'ils avaient été. Il pleurait le temps où ils avaient vécu tous ensemble dans le palais de leur père et où il y avait eu de l'amour dans leurs cœurs. Et il déplorait la perte de ce qu'ils auraient pu être.